

La conférence gesticulée

Histoire, analyse et méthode



L'ardeur

Éducation populaire politique

La conférence gesticulée
Histoire, analyse et méthode

L'ardeur
Association d'éducation populaire politique
Adresse du siège social : 102, rue Saint-Jacques 44200 Nantes
WWW.ardeur.net

Renseignements sur les conférences gesticulées ou les ateliers d'éducation populaire :
contact@ardeur.net

Renseignements sur les stages de réalisation aux conférences gesticulées :
formations@ardeur.net

Décembre 2022

Illustration de couverture :
Les incultes, Scène nationale de la Ferme du buisson, Noisiel 2018.

ISBN 978-2-9586194-0-4
EAN 9782958619404

Sommaire

P. 7 : Introduction : Les braises ardentes de 68

P. 11 : Chapitre 1 : « Déborder »

Raconter sa vie : un acte enfin politique.
Toutes les gesticulations ne sont pas vaines : un éloge de la radicalité.
La conférence gesticulée comme posture d'illégitimité radicale.

P. 21 : Chapitre 2 : « Assumer »

Qu'appelons-nous *éducation populaire* ?
Et qu'appelons-nous *culture* ?
Reprendre la culture : une contre-offensive.

P. 35 : Chapitre 3 : « Décider »

Pourquoi c'est subversif ?
Dix bonnes raisons de réaliser sa conférence gesticulée.
Décider de résister à la destruction des métiers.

P. 71 : Chapitre 4 : « Réaliser »

Une histoire : celle des stages de réalisation d'après-guerre.
La pratique : cœur d'une politique culturelle de gauche.
Des stages de réalisation à la conférence gesticulée.
Réaliser sa conférence gesticulée en 12 consignes.
Au fait, peut-on réaliser seul-e sa conférence gesticulée ?
De la conférence gesticulée à l'anecdote gesticulée... ou l'inverse ?

P. 109 : Chapitre 5 : « Analyser »

Capitalisme et conférence gesticulée : ce que L'ardeur en dit.
Dévoiler les rapports de domination.
L'hypothèse du salaire à la personne.

P. 133 : Chapitre 6 : « Jouer »

Les conférences gesticulées : être ou ne pas être du théâtre ?
« *Du théâtre très, très mal fait* » : témoignage de Juliette Ryser.
La conférence gesticulée et l'humour.

P. 143 : Chapitre 7 : « Gesticuler au féminin »

Conférence gesticulée et féminisme.
Le stage, temps collectif pour mettre au travail les rapports de genre.
Sortir des codes de la domination masculine.

P. 153 : Chapitre 8 : « Recevoir »

Sociologie approximative du public des conférences gesticulées.
Tisser sa toile sur Internet : conférences gesticulées et réseaux sociaux.
« *Une forme qui nous ressemble et nous rassemble* » : paroles de spectateurs.

P. 173 : Contacts

L'équipe de L'ardeur.
Une association pour structurer le réseau des gesticulant-e-s francophones.
Quelques formations aux conférences gesticulées.

INTRODUCTION



Les braises ardentes de 68

Les braises ardentes de 68

Puisqu'il faut un commencement à une histoire, celle-ci pourrait débiter à l'université « *libre et ouverte aux travailleurs* » de Paris 8 Vincennes, dans le milieu des années 1970, quand l'un de ses fondateurs, le professeur André Veinstein, crée à l'intérieur du département Théâtre un sous-département d'animation socioculturelle dont l'ambition proclamée est d'utiliser tous les moyens d'expression connus pour remettre en cause les institutions du capitalisme.

(1) Lang, Jack, *L'État et le Théâtre*, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1968.

(2) Carlson, Marvin, *Le Théâtre de la Révolution française*, Gallimard, 1970.

(3) Rauch, Marie-Ange, *Le Théâtre en France en 1968 : crise d'une histoire, histoire d'une crise*, Ed. de l'Amandier, 2008.

(4) Neveux, Olivier, *Contre le Théâtre politique*, La Découverte, 2019.

Dans l'esprit et sur les braises encore chaudes de cette révolution, les *camarades enseignants* et les *camarades étudiants* tentent d'extirper le théâtre de la gangue bourgeoise qui a souvent été la sienne dans l'histoire. Un mythe tenace voudrait faire du théâtre, et des arts de la scène en général, un foyer révolutionnaire, voire le berceau de la démocratie (sic !). Hélas, l'Histoire nous montre que les gens de théâtre ont bien plus souvent été du côté du pouvoir qui les enrôle à son service¹. Sporadiquement certes, l'événement les met opportunément en branle, comme à chaque révolution, de 1789 à aujourd'hui², en passant par 1968³ et le Front populaire, ou encore la période de résistance au nazisme.

Mais une fois l'événement passé, que reste-t-il d'un théâtre politique, critique, subversif et émancipateur ? Et surtout, où trouver un théâtre qui ne situe pas le politique sur les hauteurs de l'Acropole, mais dans la salle d'attente d'un Pôle emploi ou dans le vestiaire d'une aide-soignante ? Gageons que nombreux seront ceux qui tenteront longtemps encore de disculper leur noble art théâtral et de justifier une fonction politique du théâtre. Souhaitons leur du courage et retournons à nos prises de paroles scéniques ET politiques⁴.

Sur le registre de baptême révolutionnaire des conférences gesticulées, il est écrit la date de 2004 à Avignon. Au théâtre des Carmes, André Benedetto, inlassable animateur auprès des classes populaires d'un théâtre d'agitation-propagande dans les cités périphériques d'Avignon, fondateur du *festival Off* en 1968 (pour contrer le festival officiel où l'hyper bourgeoisie culturelle vient chaque été dans l'enceinte du très respectable Palais des Papes se contempler dans le miroir d'un répertoire éternellement conservateur), accueille une expérience de prise de parole scénique qui ne se réclame pas du théâtre...

Repenser l'éducation populaire

Car depuis une dizaine d'années, un groupe de professionnels de l'animation avec la complicité d'un philosophe belge, Luc Carton⁵, s'efforce de redéfinir les contours d'une éducation populaire comprise comme la mise en analyse politique de l'expérience vécue par chacun·e, des différentes formes de domination propres aux rapports sociaux du capitalisme. Or, cette mise en analyse sous-tend l'idée que nous détenons toutes et tous des savoirs utiles pour l'action collective, et qu'il nous appartient de les mettre en partage. Dès lors, quoi de mieux qu'une scène pour organiser ce partage ? André Benedetto, dont le théâtre a servi de lieu d'accueil à tant de prises de paroles, accepte la proposition d'expérimenter une forme inédite sur la scène de son théâtre pendant trois jours du mois de juillet 2004 dans le cadre du festival Off d'Avignon. Séduit et convaincu, c'est la durée entière du festival 2005 qui verra la réalisation de la première *Inculture* au théâtre des Carmes André Benedetto.

« Dans quelle rubrique du catalogue Avignon Off souhaitez-vous apparaître ? Théâtre ?

- Non : surtout pas, ça n'a rien à voir, je ne suis pas comédien...

- Dans le conte alors ?

- Les conteurs sont des gens sérieux, vous allez les rendre furieux !

- Clown ?

- Je vous en prie !

- Alors on met quoi ?

- Écoutez... mettez... euh... qu'il s'agit d'une conférence... gesticulée ! »

Bien sûr, il aura fallu que d'autres fées se penchent sur le berceau des conférences gesticulées pour qu'elles naissent. Il aura fallu ajouter un épuisement professionnel, une saturation et l'impression d'avoir compris plein de choses sur le fonctionnement des institutions, et de ne pas savoir quoi en faire... De ces choses dont on ne parle pas, que le public ne connaît pas, et qu'il serait bon de faire connaître et de faire parler. «*Vois, [Benedetto] je suis dégoûté de ma sagesse comme l'abeille qui a butiné trop de miel, j'ai besoin de mains qui se tendent (...) Bénie soit la coupe qui veut déborder... Vois ! Cette coupe veut se vider à nouveau et (je) veux redevenir homme⁶...*» Ainsi aurait pu commencer la conférence gesticulée de Zarathoustra ! Faire une conférence gesticulée, c'est secouer la gangue de pesanteur institutionnelle qui fait de nous des agents d'un système et décider de redevenir humain·e·s.

(5) Carton, Luc, « L'éducation populaire, ça cartonne » entretien dans la revue *Mouvements*, n° 81 / 2015.

(6) Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Mercure de France, 1963.

(7) Lepage, Franck,
*Les stages de
réalisation, 1945-
1995. Histoire et
modernité d'un
dispositif original
d'intervention
culturelle du
ministère de la
Jeunesse et des
Sports, INJEP
Marly-le-Roi, 1996.*

Ces autres fées encore, sans lesquelles la conférence gesticulée n'aurait été qu'une expérience singulière et solitaire, et non pas le mouvement qui s'en réclame aujourd'hui, sont ceux et celles qui décidèrent de s'associer dans une coopérative d'éducation populaire en 2007, Le Pavé, et qui analysèrent les ressorts d'une conférence gesticulée jusqu'à en proposer des stages, qui extirpèrent la tentation d'y voir de l'art pour concentrer le politique dans une rencontre entre le récit de soi et l'histoire du monde, et renouer avec la grande histoire des stages de réalisation de l'éducation populaire⁷.

S'il est courant d'attribuer la paternité des conférences gesticulées à Franck Lepage qui en utilisa le premier l'expression, cette façon de voir les choses, compatible avec l'idéologie capitaliste qui ne veut connaître que le mérite individuel incarné dans le mythe de la singularité artistique, ne correspond pas - loin s'en faut - à la construction collective qu'a représenté le mouvement des conférences gesticulées. C'est bien le travail intellectuel d'un collectif militant qui verra la conférence gesticulée cesser d'apparaître comme l'œuvre singulière d'un individu pour devenir cette prise de parole publique, instrument politique généralisable, donnant naissance aux huit premières conférences des autres membres du Pavé, puis aux dizaines d'autres accompagnées par les coopératives d'éducation populaire regroupées au sein du réseau aujourd'hui disparu de la Grenaille qui s'empareront de cet outil (voir chapitre 4). Et ce sont enfin et surtout les conférenciers et conférencières gesticulant·e·s eux et elles-mêmes, dont chacun·e sans une seule exception aura contribué à réinventer cette forme, à la solidifier, à la rendre indispensable et accessible, créant ainsi une communauté politique disséminée en France mais aussi en Belgique ou en Suisse. Elles sont plusieurs centaines aujourd'hui. Qu'ils et elles en soient ici remercié·e·s.



Chapitre 1



« Déborder »

Raconter sa vie : un acte enfin politique

Nous sommes plein·e·s de savoirs. Une assistante sociale qui a travaillé trente ans et qui prend sa retraite est une véritable bibliothèque de savoirs sociaux et politiques que personne ne viendra consulter. La conférence gesticulée est cette décision de se considérer comme plein·e·s de culture. Nous sommes trop plein·e·s d'expérience et de compréhension... nous voulons déborder ! Qu'est-ce qui pousse une personne à enjamber les barrières de la légitimité réservée aux experts, de la scène réservée aux artistes, de l'exposition publique de soi et de ses opinions personnelles, de la trahison des institutions où l'on a agi et où l'on a été agi ? Qu'est-ce qui permet de braver autant de domaines et de s'oser à un geste que l'éducation impitoyablement réprime, réprime et sanctionne ?

(1) Draperi, Jean-François, *L'Autobiographie raisonnée, pratique et usages*, Presses de l'économie sociale, 2017.

Se dresser devant un auditoire pour parler de soi. Pour raconter sa vie. Mais dans quel but ? Il existerait mille façons de raconter sa vie. Toutes seraient différentes, toutes seraient exactes, toutes seraient fausses¹. Les neurosciences nous apprennent que ce que l'on appelle *mémoire* n'est pas un *stock* de souvenirs, mais une recreation à l'instant même où les circonstances nous invitent à les évoquer. Nous revenons toujours dans notre passé chargé·e·s de notre présent et la mémoire est avant tout un récit, c'est-à-dire un choix de produire une fiction de nous-mêmes. Élaborer un récit de vie, c'est penser, c'est ressaisir et reconsidérer son expérience. Pourtant, la sociologie nous apprend à son tour que ni l'expérience en tant que telle ni le récit qui en est fait ne suffisent !

(2) Bourdieu, Pierre, in « Ne quittez pas l'écoute : Égalité ou inégalité des chances en matière d'éducation ? » Pierre Bourdieu répond aux auditeurs, France Culture, 1977.

Pierre Bourdieu n'a eu de cesse de rappeler que les personnes qui vivent des dominations n'accèdent pas nécessairement (et de façon spontanée) à la conscience de ces dominations. Bien souvent, « *l'aliénation exclut la conscience de l'aliénation* ». De ce fait, le seul recours à l'expérience vécue (quand bien même celle-ci serait mise en récit) est insuffisant. Nous devons alors nous questionner sur les conditions devant permettre la prise de conscience de nos dominations et de notre aliénation. L'objectif de la conférence gesticulée croise ici la conclusion du sociologue : « *C'est à la condition de socio-analyser sa propre expérience qu'on peut s'en servir politiquement*². »

**- Bonjour, j'ai été cinq ans conseiller en mission locale pour l'emploi. Soit je fais une conférence gesticulée, soit je fais un cancer...
- Euh, faites plutôt une conférence gesticulée !**

« Le dramaturge Bertolt Brecht expliquait que, pour qu'un message politique passe, il faut produire un récit mélangeant analyse du réel et émotion. S'il n'y a que l'analyse, le récit n'est qu'une propagande qui ne résonne pas avec le vécu du public. S'il n'y a que l'émotion, alors la réflexion est inexistante et la situation problématique ne peut être changée. Dans une conférence gesticulée, l'émotion provient de la sincérité du récit de vie, de cette personne qui se met en scène et à nu pour confier son vécu, son savoir chaud. Plus concrètement, le savoir chaud peut se définir comme la connaissance qu'une personne s'est forgée à travers son expérience personnelle d'un contexte problématique. De ce problème, elle connaît finement les origines, les éléments, et la complexité à trouver une solution. Ce savoir expérientiel n'est pas toujours conscient, ce pourquoi la personne n'est pas facilement en capacité d'en faire un moteur de changement. Afin d'agir, de retrouver le pouvoir de changer sa condition, il est nécessaire de prendre du recul, de conscientiser la situation en s'appropriant des éléments d'analyse théorique, scientifique : les savoirs dits froids. On conscientise ainsi sa situation personnelle comme un phénomène social, ce qui permet de passer du récit de vie du je en nous pour nommer, comprendre, désigner les causes, les responsables... Et réclamer un changement, grâce à des solutions pertinentes élaborées et portées par les personnes concernées³. »

Dans les conférences gesticulées, l'histoire de vie est (socio)analysée (contrairement à un récit de vie classique) et la théorie est incarnée (contrairement à une conférence classique). Y sont assemblées l'analyse d'un problème socio-économique et l'analyse de soi dans ou hors de ce problème.

Il s'agit de « découvrir le social au cœur du particulier, l'impersonnel caché sous l'intime, l'universel enfoui au plus profond du particulier⁴ ». La dimension autobiographique est donc convoquée dans un registre politique à mille lieues du registre thérapeutique ou du développement personnel. En conférence gesticulée, une anecdote n'est jamais *anecdotique*, c'est un condensé de sens puisqu'elle est reliée à une analyse structurelle et politique d'un problème.

(3) Lachapelle, Pauline, « Faire vivre des connaissances par une conférence gesticulée », *Revue française d'éthique appliquée*, Ed. Érès, n°11, 2021.

(4) Bourdieu, Pierre, Wacquant, Loïc, *Réponses, Pour une anthropologie réflexive*, Le Seuil, 1992.

(5) Bourdieu,
Pierre.
« Le monde selon
Bourdieu », revue
Sciences
humaines n° 105,
mai 2000.

Toutes les gesticulations ne sont pas vaines

« École, culture, loisirs, consommation, politique, médias... Dans tous ces secteurs, la société fonctionne comme un espace de domination, dont les mécanismes sont dissimulés. Le rôle de la sociologie est de dévoiler ce qui se passe dans les coulisses du social, de vendre la mèche⁵. »

C'est aussi le rôle d'une conférence gesticulée. Cela implique alors que celle-ci soit radicale, donc qu'elle s'attaque à la racine des choses, c'est-à-dire aux rapports sociaux de domination (ce qui se passe entre groupes sociaux) et non qu'elle reste au simple niveau des relations sociales (ce qui se passe éventuellement entre des individus). Bloquée au niveau des relations sociales, une conférence sur la parentalité, l'insertion, la prévention ou le développement durable se contenterait de récits d'anecdotes personnelles pour montrer que la parentalité, l'insertion, la prévention ou le développement durable, ça n'est pas si mal que cela mais que ça pourrait marcher mieux si... etc. Située au niveau des rapports sociaux, une conférence gesticulée s'obligera à montrer – à partir du vécu de colère ou de frustration de la personne – ce qui fait système (et notamment système de domination) au sein de l'organisation du capitalisme dans les dispositifs de parentalité, d'insertion, de prévention ou de développement durable. Ici, l'intime dessine de l'universel, et la culture redevient politique.

« Du côté de ma conférence gesticulée, il s'agissait par exemple de prendre conscience que, si je devais vider la bassine d'urine de mon père devenu impotent (l'alcoolisme provoque des lésions nerveuses et cérébrales), faire ses courses en achetant son alcool, faire le lien entre l'aide à domicile, l'infirmière et l'assistante sociale, ce n'est pas parce que je ne voulais pas lâcher mon père comme m'a dit un psychanalyste, mais bien parce qu'il a fallu plus d'un an avant d'obtenir une mise sous tutelle et l'accès à ses droits médicaux et sociaux, sans quoi il se retrouvait à la rue. Mon vécu est commun, puisque nombre de médecins ne sont pas formés à accompagner les alcoolodépendants et leurs familles, qu'il n'existe pas de structure d'accueil de ces malades en dehors des cliniques privées coûteuses, et qu'à l'échelle mondiale ils sont moins bien soignés, considérant sciemment ou non qu'ils sont responsables de leur état. Mettre en scène cette bassine, c'était livrer toute l'injustice vécue, toucher le public au plus profond, tout en lui donnant les clefs pour dépasser l'échelle individuelle ensemble [...] Mon témoignage de proche d'alcoolodépendant, sans le croiser à l'analyse de la problématique de l'alcool dans le système capitaliste, n'aurait aucun intérêt ; je n'aurais fait que reproduire les biais d'une prévention individualisant injustement les causes⁶. »

(6) Pauline
Lachappelle,
« Faire vivre les
connaissances
par la conférence
gesticulée »,
Art. cit.

Un éloge de la radicalité

S'attaquer à la racine des choses, c'est aussi aller puiser dans nos émotions pour y trouver le gisement d'un savoir politique. Les dominations que nous subissons engendrent bien souvent violence, rage, colère, haine ou au contraire résignation, frustration, fatigue, peur, dépression, soumission... Les idéologies dominantes sont rarement joyeuses ! Décider que ces différents sentiments constituent un savoir sur le monde, que « *les savoirs de la colère et de l'adversité sont des savoirs à part entière*⁷ », est le pari de la conférence gesticulée.

(7) Montserrat, Ricardo, « Les savoirs de la douleur et de l'adversité sont des savoirs à part entière », *L'Humanité*, 2011.

Les ingrédients de la conférence gesticulée

- **Un récit personnel, des anecdotes autobiographiques, qui illustrent et rendent les analyses plausibles, véridiques et incarnées.**
Le pouvoir de l'anecdote est réel.
- **Un commentaire politique analysé du problème en question (les savoirs chauds)... Ce que j'ai compris, mes réflexions.**
- **Des apports universitaires (les savoirs froids) sur l'inscription de l'objet dans un système : le capitalisme.**
- **Une dimension historique. L'historicité, c'est le rappel de la marge de manœuvre, c'est comprendre comment le problème s'est construit.**
- **Une ouverture vers l'action. Si la conférence gesticulée consiste à raconter des histoires vécues qui font réfléchir par les éclairages apportés, elle pousse également à agir par les prolongements suggérés.**
- **Un parcours d'émancipation politique collective, vécu dans un stage, qui lui donne sa colonne vertébrale.**

Il convient néanmoins de veiller à ce que ce travail sur nos émotions ne glisse pas sur le terrain de la *psychologisation des rapports sociaux* qui, accomplissement de l'idéologie libérale, en passant sous silence les phénomènes d'exploitation et de domination pour ne s'intéresser qu'aux caractéristiques psychologiques individuelles, individualise et dépolitise la question sociale. « *Psychologiser l'échec scolaire ou la fatigue au travail, c'est penser certains problèmes, en fait liés à la structure de classe, à l'exploitation, à la domination ou aux inégalités sociales,*

(8) Demailly, Lise, « La psychologisation des rapports sociaux comme thématique sociologique », in Bresson M. (dir.), *La Psychologisation de l'intervention sociale*, L'Harmattan, 2006.

(9) Castel, Robert, *La Gestion des risques, de l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse*, Éditions de Minuit, 1981.

en termes de psychologie, et le plus souvent de caractéristiques psychologiques individuelles, en les rapportant à des intériorités. C'est donc les naturaliser. C'est leur apporter des réponses institutionnelles induites par ce point de vue psychologique, ce qui dans les deux exemples précis se traduit par une sanitarisation et une individualisation de la réponse. C'est dissimuler l'arbitraire social et politique qui est à leur principe, en culpabilisant les individus⁸. »

La conférence gesticulée entend bien combattre avec la dernière énergie la *culture psychologique de masse*⁹ en tant qu'entreprise de dépolitisation des rapports sociaux. Ainsi, travailler en conférence gesticulée sur la question de l'échec scolaire ou de la fatigue au travail consistera à dénoncer les analyses individualisantes de ces problèmes pour en faire apparaître les effets de système en lien avec l'organisation socio-économique générale de la société. Pour le dire autrement, c'est bien l'école qu'il faut soigner et non les élèves ; c'est bien le travail qu'il faut transformer et non les travailleurs. Faire une conférence gesticulée, c'est fabriquer de l'explication politique à partir de nos expériences et de nos affects (dans la tradition brechtienne visant la rencontre entre l'analyse et l'émotion) pour nous défendre contre les dominants. Cela ne consiste pas à épouser les mécanismes de pensée des dominants.

Une posture d'illégitimité radicale

Comme récit de vie politique, une conférence gesticulée est une arme que le peuple se donne à lui-même et invite toute personne (qui n'a pour seule spécialité que l'illégitimité de son vécu) à monter sur scène et emprunter à la convention scénique pour témoigner de ce qu'elle a compris politiquement au regard de sa biographie intime. C'est une invitation à passer du statut *d'objet parlé et pensé* à celui de *sujet parlant et pensant*.

Pauline LACHAPPELLE : *C'est ma tournée. Boire et déboires au pays de l'alcool*. L'Orage, Grenoble, 2014.



En cela, il s'agit d'ouvrir la voie à une transmission, qui n'est jamais autorisée, jamais organisée : la transmission de l'expérience emmagasinée au fil de l'existence, l'invitation à atteindre l'universel, et donc le politique, en partant de sa subjectivité. Nous aimons présenter la conférence gesticulée comme la rencontre entre des savoirs chauds et des savoirs froids. Cela ne donne pas un savoir tiède, cela donne un orage ! Les savoirs *chauds* sont les savoirs *illégitimes*, les savoirs populaires, les savoirs politiques, les savoirs de l'expérience, les savoirs utiles pour de l'action collective... d'où l'idée initiale *d'inculture* ! Quant aux savoirs *froids*, l'université publie d'excellentes analyses politiques et sociologiques, sur tous les sujets dont nous avons besoin... Boltanski et Bourdieu sur la culture du capitalisme, Castel sur le social, Eme et Wuhl sur l'insertion, Linhart et Pezé sur le travail, Dubet sur l'école, Delphy et Kergoat sur le patriarcat... Comment se fait-il que ces savoirs servent si peu dans la mobilisation et l'action collective ? Les acteurs sociaux lisent peu la production des intellectuel·le·s, qui elle-même ne rencontre pas ou peu le travail des acteurs sociaux. On pourrait rétorquer que les assistantes sociales n'ont qu'à aller dans les colloques mais quand donc les colloques s'intéresseront-ils au travail de l'assistante sociale ? Et à quelle occasion aurons-nous la chance de nous faire raconter, expliquer, et analyser le travail d'une assistante sociale, auquel nous ne connaissons rien ou si peu ?

Adresse directe au public, ce qui est dit dans une conférence gesticulée est brûlant et se rapproche de la définition que proposait Noam Chomsky de l'intellectuel·le : « *Quelqu'un qui essaie de dire de la façon la plus juste possible des choses qui comptent à des personnes concernées par ces choses !* »



Marc PION :
Du tracteur à l'âne,
 ou comment passer
 en bio quand on a été
 agriculteur
 conventionnel.
 Le Pavé,
 Rennes, 2013.

François CANDEBAT :
Mission locale impossible.
Le Pavé,
Paris, 2010.



Quand des conseillers ou conseillères d'insertion montent sur scène pour raconter l'horreur des missions locales et l'obscénité politique des dispositifs d'insertion, ils et elles se hissent au rang d'intellectuel·le·s au sens de Chomsky. Ils et elles disent des choses qui comptent de la façon la plus juste possible. Ils et elles partagent leurs doutes. Leurs failles également : faille personnelle qui trouve sa résonance au cœur d'un système de domination (le capitalisme, le patriarcat, le colonialisme) et faille professionnelle (la démission d'une institutrice, la dépression d'une infirmière, l'abandon d'un poste de chercheur, etc.). En ce sens, on pourrait définir la conférence gesticulée comme un exercice coopératif du doute propre à toute construction dans le registre du politique. S'y oppose LA politique comme exercice non coopératif de la certitude et de l'expertise.



« Pas de résistance sans passion »

Témoignage d'un gesticulant
Atelier d'écriture Germ 2019

Les émotions ?

**Les militant·e·s ont tendance à s'en méfier,
préférant souvent l'argumentation rationnelle
à l'exploitation de la corde sensible.**

**Pourtant, l'émotion est un facteur inhérent de la conférence
gesticulée, c'est ce qui tisse un lien entre le ou la gesticulant·e et le
public. C'est également une face de résistance au système :
il n'y a pas de résistance sans passion.**

Que serait une dénonciation sans la colère ?

Une agression sans la peur ?

Une domination sans la honte qu'elle génère ?

Une aliénation sans la tristesse qu'elle provoque ?

**L'émotion, c'est ce qui traverse le corps
et fait remonter la vérité à la surface.**

Ce n'est pas facile à montrer, ni à raconter, ni à expliquer.

**Chaque gesticulant·e a son corps sur scène,
le public forme un grand corps,
il y a des moments incroyables**

où tous les corps frissonnent en même temps.

**L'émotion est aussi un savoir, mais un savoir qui peut se partager
de la manière la plus égalitaire qui soit.**

L'émotion, c'est le commun.

**C'est ce qui nous rapproche, ce qui nous lie,
le point par où...**

Partager l'émotion, la colère par exemple.

**Gesticuler, c'est pulvériser les dominants
dans un éclat de rire collectif.**

Et ressentir ensemble la chaleur de nos convictions.

L'analyse sans l'émotion, c'est un tract inefficace.

L'émotion sans analyse, c'est un pathos inefficace.

L'émotion et l'analyse, ensemble, c'est la révolution...



Marc Pion (et Filou), *Du tracteur à l'âne.*

Chapitre 2



« Assumer »

Transgresser ou subvertir

Bonne nouvelle : quelque chose est en train d'advenir dans le champ culturel... suffisamment étrange et subversif pour qu'aucun des fameux *lieux culturels*, toujours inquiets de nouveauté, ne s'y risque cependant. Imaginons un instant qu'une assistante dite *sociale* (horreur) investisse une scène de théâtre et se mette à nous raconter les conditions de refus d'un dossier de minimas sociaux ! Antigone se retournerait dans sa tombe. Allons plus loin : qu'un artisan nous révèle les dessous du métier de charpentier, un kinésithérapeute ou un médecin l'économie libérale du corps, une institutrice le cauchemar de l'école en voie de marchandisation ou un conseiller de mission locale pour l'emploi, le mensonge politique de *l'insertion* des jeunes... et imaginons que l'on pousse le mauvais goût jusqu'à baptiser ces monstruosité *conférences gesticulées*... Il se passerait une effraction dans la culture, pire, une profanation : l'irruption de la banalité dans le lieu du sacré. Comme si l'universel ne logeait plus à Athènes, mais dans un dossier d'assurance sociale. Cette infamie, 500 gesticulant·e·s déjà l'ont osée depuis dix ans. Ce qui s'initie là est subversif, quand le système culturel consiste à ne proposer que de la transgression, en lieu et place de la subversion¹. Contrairement à la subversion, la transgression est inoffensive : uriner sur la scène à Avignon ne fait pas trembler le patronat ! L'on voit alors des gens qui n'ont jamais mis les pieds dans un théâtre y prendre benoîtement des places pour entendre parler de choses qui les concernent. Le monde à l'envers ! Proposer à une personne de transformer son expérience personnelle de la domination en un objet politique partageable est pourtant un acte profondément culturel. Culture et éducation populaire se confondent alors et deviennent synonymes.

(1) Sourgins, Christine, *Les Mirages de l'art contemporain. Brève histoire de l'art financier*, La table ronde, 2018.

Qu'appelons-nous éducation populaire ?

Quel rapport entre une séance clandestine d'explication politique à des villageois du Chiapas et un atelier pâte à sel dans un accueil de loisirs pour enfants ? Apparemment aucun. Pourtant toutes deux se réfèrent à l'éducation populaire. On nous demande souvent la définition de l'éducation populaire. Comme s'il y avait une définition... mais il n'y en a pas. Ou plutôt, il y en a mille. Frédéric Chateigner dit au sujet de l'éducation populaire : « *C'est une formule²* ». Tant mieux ! C'est la force de ce concept de ne pas se laisser enfermer dans une définition. Le jour où il y aura une définition officielle de l'éducation populaire, cela voudra dire que celle-ci sera morte. Ce concept polysémique, qui emporte plein de sens différents, englobe des idées et des pratiques parfaitement contradictoires et est donc disponible et appropriable

(2) Chateigner, Frédéric, *Éducation populaire : les deux ou trois vies d'une formule*, Thèse de doctorat en sciences politiques, École doctorale des Sciences juridiques, Strasbourg, 2012.

par toutes et tous pour la lutte et l'action. Youpi ! Au jeu des mille définitions, on peut affirmer que l'éducation populaire n'est pas l'éducation du peuple, mais une éducation dont la forme et les modalités sont populaires. On peut se risquer à d'autres définitions, de la moins politique à la plus politique, de la moins savante à la plus savante...

- Définition éducative vague : l'éducation populaire renfermerait *toutes les formes d'éducation en dehors de l'école*. L'éducation populaire comme créneau périscolaire, comme marché socio-éducatif. Notion fourre-tout dans laquelle rentrent toutes les formes de pédagogies liées à l'animation socio-éducative.
- Définition internationale sage, dans une approche sociale de type éducation mutuelle (*peer education*) anglo-saxonne, proche de l'animation communautaire canadienne. L'éducation populaire comme *échange réciproque de savoirs entre individus* : tu m'apprends à changer un moteur, je t'apprends à coudre ! Oui, mais qui m'apprendra la lutte des classes ?
- Définition savante procédurale type *sciences de l'éducation* : *une pratique éducative dans laquelle le destinataire de l'acte éducatif est associé à la définition des contenus légitimes de savoirs transmis*. Cette définition a le mérite d'approcher la question de la légitimité des savoirs : qu'est-ce qu'un savoir ? Qu'est-ce qu'un savoir légitime ? Un savoir populaire ? Qu'est-ce qu'une connaissance inutile ? Qu'est-ce qu'un savoir mort (Marignan -1515), etc. ?
- Définition puisée dans l'histoire du courant ouvrier : *l'éducation populaire est un processus d'émancipation politique mutuelle*. En prenant le temps de redéfinir le mot *culture*, on pourrait aussi parler *du travail de la culture dans la transformation sociale et politique*. On pourrait enfin parler d'éducation collective à la révolte en guise de clin d'œil à l'anarcho-syndicaliste Fernand Pelloutier qui, à la fin du 19e siècle, en appelait à « *instruire pour révolter* » mais aussi à « *nous éduquer ensemble pour acquérir la science de notre malheur* ».

Qu'est-ce qu'un savoir utile pour l'action collective ?

La colère est-elle un savoir ? L'expérience quotidiennement vécue du sexisme et du harcèlement sexuel, est-ce un savoir ? L'expérience de trente-cinq ans d'action sociale dans une ville pour une assistante sociale est-elle un savoir ? Les pratiques d'enseignants ressenties comme humiliantes par des élèves de quartiers populaires conscients des maigres perspectives d'avenir qui leur sont faites sont-elles un savoir ? L'épuisement professionnel consécutif à des pratiques de management déléteres constitue-t-il un savoir ?

On l'aura compris, le mouvement des conférences gesticulées s'inscrit dans cette dernière approche. Lors de sa création en 2016, L'ardeur pose les bases suivantes :

« Depuis une quinzaine d'années, le renouveau de l'éducation populaire accumule théorisations, méthodes et expériences multiples dans de nombreux secteurs. Aujourd'hui il fait mouvement autour des valeurs fortes d'émancipation et de lutte contre la domination d'un capitalisme toujours plus cynique, parce qu'il s'impose partout comme le seul modèle possible. Ce système mortifère d'accumulation illimitée et d'appropriation privée aux dégâts innombrables prospère par sa capacité à investir non seulement le champ économique, mais, dans une accélération toujours plus vertigineuse, tous les champs de l'activité humaine, qu'elle soit publique, privée, matérielle ou spirituelle. C'est face à ce rouleau compresseur que les militant·e·s de ce renouveau de l'éducation populaire ont résisté en développant des moyens qui visent à rendre lisibles aux yeux du plus grand nombre les rapports de domination, les antagonismes sociaux, les rouages de l'exploitation. L'ardeur s'inscrit aujourd'hui dans ce mouvement qui souhaite reprendre la main face aux visées de la domination toujours à l'œuvre. Que l'émotion soit mobilisatrice, les savoirs émancipateurs, et que leur transmission rassemble³ ! ».

(3) Manifeste issu du séminaire de constitution de L'ardeur, Bretagne, juillet 2016.

En concentrant son action sur l'accompagnement à la réalisation des conférences gesticulées, L'ardeur souhaite penser l'éducation populaire à la fois comme éducation critique, comme travail des représentations de l'organisation sociale et comme capacité à exploiter l'expression et le témoignage des citoyen·e·s dans leur rapport à cette organisation sociale afin de la transformer. Cela ne peut pas se faire dans l'abstrait, mais dans le concret des institutions et de leur fonctionnement. D'où la peur et la difficulté : s'occuper de la façon dont les services fonctionnent, dont le travail est organisé, dont les politiques publiques sont mises en œuvre, c'est s'immiscer dans une organisation dans laquelle on n'est pas forcément invité ! L'exemple de l'école est ici le plus parlant et le plus facile à comprendre. Rendre l'école discutabile publiquement : qui s'y essaierait ? Et pourtant, il est clair que l'issue de l'école dépend désormais de notre capacité collective à en discuter, rôle qui pourrait bien revenir à l'éducation populaire. Lorsque des bénévoles d'un centre social prennent la parole dans une conférence gesticulée collective pour dénoncer l'escroquerie de l'orientation, ils assument ce rôle... ils font sortir l'école de l'enceinte scolaire pour en refaire un enjeu de société discuté et débattu par toutes et tous. Cela donne la conférence gesticulée collective *Derrière les grilles, les gorilles*.

Six critères d'une action d'éducation populaire

1 - Une volonté de transformation sociale à partir du témoignage.

Il s'agit d'abord du travail d'un groupe sur lui-même partant d'une volonté initiale de saisir un problème d'intérêt général, une difficulté, une souffrance collective, un non-dit, une violence latente (la peur des jeunes dans un quartier, la souffrance des enseignant·e·s d'une école, la violence dans un dispositif d'insertion...) et de vouloir agir sur les causes et non sur les symptômes de ce problème, en partant de ce que les personnes concernées en disent ou en vivent. L'implication personnelle des acteurs et actrices – y compris professionnel·le·s – à ce travail de recueil de la parole et du témoignage est indispensable : on ne travaille pas pour les autres, on travaille à de l'émancipation collective qui passe par l'implication de soi.

2 - Un travail sur les représentations (culturelles) de la dimension sociale et économique du problème.

Ce travail est de nature globalement culturelle. Il s'attache à identifier des manières de voir, des manières de comprendre le monde, de se représenter la réalité et de la nommer. Les représentations du problème se transforment peu à peu, s'enrichissent, deviennent plus complexes, plus critiques, par le travail long d'un groupe sur lui-même. On passe du témoignage des individus à l'analyse commune.

3 - Une construction d'alliances contradictoires.

Le refus de cultiver un entre-soi est ici posé. Pas question d'en rester avec un groupe de jeunes entre eux, ou un groupe de chômeurs et chômeuses entre eux, mais volonté de s'allier à des acteurs et actrices *a priori* étranger·e·s à la question ou concerné·e·s de loin. Ce refus de la spécialité, de l'enfermement, de la sectorisation nous oblige à penser qu'un travail sur le chômage doit pouvoir se réaliser avec des gens ayant du travail, un travail sur l'école avec des citoyen·ne·s sans enfants, etc. Ici, alliance ne signifie pas partenariat, mais contradiction.

4 - La production d'un acte culturel assumé publiquement.

Le groupe construit un objet culturel qui lui paraît synthétiser son analyse. Il s'identifie dans une production commune. Cette production culturelle présentable ne se donne pas *la culture* pour finalité. Elle doit interroger le mode de production, c'est-à-dire la socio-économie. Il s'agit de construire la métaphore d'un problème par cet objet qui va servir à poser le problème sur la place publique et prendre le risque de la délibération avec des personnes porteuses d'une représentation contradictoire. L'objet de souffrance devient objet de conflit par le travail de la forme.

5 - Une délibération publique.

Faire en sorte que ce que l'on peut générer entre soi crée de l'espace public. Cela consiste à re-politiser – dans le plus beau sens du mot – ce que l'on a entamé sur un autre registre (culturel, social, économique). L'objectif ultime est bien d'élargir la démocratie, de créer davantage d'espace public de débats sur la façon dont nous orientons la vie.

6 - Une modification institutionnelle.

Le travail d'émancipation ne vient pas seulement de la compréhension de la souffrance et de l'analyse politique portée dessus, mais d'un changement dans l'une des causes qui produit cette souffrance, cette domination ou ce non-dit : transformation du droit, transformation du fonctionnement d'une institution... Le résultat mesurable d'une action d'éducation populaire est l'infléchissement concret du problème qui a motivé la réunion du groupe et la naissance de l'action. Ce que nous appelons *action collective*.

En 2009, l'équipe de la Scop Le Pavé s'interroge sur la conférence gesticulée comme objet d'éducation populaire. Est-elle un nouveau produit de la société du spectacle, sorte de Ted-X, de gauche certes mais issue des techniques du *storytelling* à partir desquelles le capitalisme tire sa légitimité (« *Quand on veut, on peut !* ») ? Ou est-elle une arme offerte au peuple pour résister à la domination, une expression du renouveau de l'éducation populaire ? À partir des six critères définis ci-dessus, l'équipe questionne la conférence gesticulée, sa forme et son fond, ses intentions et ses effets... L'évidence apparaît : quand nous parlons de conférence gesticulée, nous parlons bien d'éducation populaire politique. Bientôt des stages de réalisation à la conférence gesticulée verront le jour et des dizaines, bientôt des centaines, d'individus se lanceront dans la gesticulation.



Qu'appelons nous *culture* ?

Au 19e siècle, en arrachant des hommes et des femmes à leur métier (paysan·ne·s, artisan·e·s), à leurs traditions ou à leur communauté familiale ou villageoise, et en les enchaînant dans des villes sur des machines comme simples auxiliaires de ces machines, le capitalisme industriel réalise une expropriation culturelle massive. Par millions, des individus se retrouvent privés de culture, c'est-à-dire d'identité et de conscience d'eux-mêmes, simple esclaves dans des fabriques. Le machinisme ne leur permet plus de penser ni ce qu'ils font ni ce qu'ils sont. Leur valeur, à leurs propres yeux et aux yeux de la société, est à peu près nulle dans ce nouveau système de valeurs. Ce sont au mieux de simples automates en situation de survie, au pire un ramassis de canailles qui justifiera leur élimination par les honnêtes gens, les gens de bien (les gens qui ont du bien) lors de la Commune de Paris. Quand on fait le même geste douze heures par jour pendant trente-cinq ans, on n'a pas un métier, on n'a qu'un emploi. Les ouvriers de l'agroalimentaire qui accrochent des poulets sept heures par jour depuis trente-cinq ans n'ont pas de *métier*. Leur culture, ils la construisent en dehors de leur emploi, dans leur vie sociale, de loisirs ou militante.

Derrière les grilles, les gorilles, conférence gesticulée collective sur la violence de l'orientation scolaire.

Avec le centre social de Plourin-lès-Morlaix, Huguette Abéguillé, Marie-Claude Penven, Jean-Yvon Prigent, Gabriel Mayol, Karen Ollivier, Franck Lepage, Anthony Pouliquen. Le Pavé, Morlaix, 2009.

D'une façon générale, le management d'aujourd'hui, en éliminant la façon de penser son travail et en le remplaçant par un ensemble de procédures standardisées, au nom d'une prétendue démarche *qualité* qui n'est rien d'autre qu'une démarche *productivité*, réalise une re-prolétarianisation du peuple. C'est toujours et encore le même système d'expropriation culturelle qui est à l'œuvre. Cette masse de prolétaires, leur tentative de comprendre peu à peu qui ils et elles sont (à peu près rien, puis peu à peu une classe sociale consciente d'elle-même), nous l'appelons *éducation populaire* (on pourrait également dire *éducation politique*). Cette éducation populaire, c'est la *dimension culturelle du mouvement ouvrier*, le lent travail de la classe ouvrière du 19^e siècle pour se doter d'une culture et se penser comme *classe révolutionnaire*. Cela donnera naissance à des systèmes d'organisations (syndicats, bourses du travail, caisses d'entraide, etc.) et à des débats qui sembleraient curieux aujourd'hui (refus d'envoyer ses enfants à l'école de la bourgeoisie, par exemple). La culture est alors l'ensemble des stratégies qu'un individu mobilise pour résister à la domination. À condition bien sûr d'entendre le mot *culture* à la fois comme la compréhension politique de la domination et comme le moyen de résister à cette domination vers toujours plus d'égalité.

**Extrait de : « Le travail de la culture dans la transformation sociale ».
Rapport d'étape de l'offre publique de réflexion du ministère de la
Jeunesse et des Sports sur l'avenir de l'éducation populaire.**

Peut-être serait-ce judicieux de remplacer *culture* par un mot levant toute ambiguïté avec une conception de celle-ci réduite aux arts, lettres et sciences, telle qu'imposée par l'école de Condorcet depuis deux siècles, ou confisquée par le ministère de la Culture depuis plusieurs décennies. Il est possible qu'il faille renoncer au terme *culture* étant donné le sens commun qu'il revêt pour tous aujourd'hui par l'action du ministère du même nom : théâtre, musique et danse ! Le terme le plus adéquat – sans ignorer la difficulté politique liée à ce vocable – serait l'idéologie, comme système organisé d'idées permettant de nommer et de se représenter efficacement la société. C'est en ce sens que nous parlons de l'éducation populaire comme d'un travail consistant à interroger des représentations. Culturelles, de fait. Nous pensons par exemple que l'éducation populaire consiste à interroger la pertinence du concept *d'insertion*, et l'ensemble des représentations du problème social que ce mot induit. C'est évidemment différent que de se couler dans des dispositifs d'insertion en supposant pertinent ce terme, et sans analyser la forte résonance idéologique qu'il porte. On peut multiplier les exemples à l'infini. C'est aussi ce qui nous amène à penser que le syndicalisme devrait être une œuvre de création culturelle en interrogeant le sens du travail et de la production, au lieu de se mobiliser sur l'emploi et d'y ajouter une touche de culture cultivante.

Reprendre la culture, une contre-offensive

Une fois l'expropriation culturelle accomplie, la bourgeoisie a imposé une conception de la culture coupée de la vie, du travail, des rapports de domination. Une culture ludique dont les mièvreries de l'art contemporain donnent une assez bonne illustration⁴. Si aujourd'hui on prononce le mot *culture*, chacun entend *art*. La culture est donc devenue, grâce au ministère du même nom, ce patrimoine chic de références des gens *cultivés*. Peinture, musique, théâtre, danse... la culture de référence est devenue celle de la classe dominante : un ensemble de productions esthétiques raffinées parfaitement inoffensives et qui ne peuvent plus servir à nous défendre. Le pouvoir organise ce système de telle sorte que ceux qui la produisent et ceux qui la reçoivent ne se confondent jamais.



Il y a ceux dont le métier est d'élaborer des représentations de la société, et une foule indifférenciée baptisée *public*, invitée à venir contempler le mystère. On parle de *rencontre* afin que chacun reste à sa place. Car contrairement au mythe véhiculé par le ministère de la Culture prêtant à la fréquentation des théâtres des vertus démocratiques, assister à une représentation théâtrale ne suffit pas à créer un espace public au sens que le philosophe Jürgen Habermas attribuait à cette notion : « *La réunion en un public de personnes privées faisant un usage public de leur raison critique politique*⁵. » On a relégué la dangereuse question des pratiques sous l'inoffensif intitulé d'amateurisme et l'on a inventé le socioculturel pour tenir la populace à distance du sacré. Où irait-on si tout un chacun se mêlait d'élaborer puis d'exposer les représentations qu'il ou elle jugerait légitimes en lieu et place des experts ? La culture appartient aux culturels et le populo est invité à s'en tenir éloigné.

(4) Sourgins, Christine, *Les mirages de l'art contemporain, brève histoire de l'art financier*, op. cit.

Cyrille LAVICTOIRE : *Monsieur Propre s'attaque au ruissellement*. L'Ardeur, 2021.

(5) Habermas, Jürgen, *L'Espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Payot, 1962.

Nous nous sommes tellement habitués à l'idée de l'élitisme républicain, de l'exceptionnalité de l'art, de l'excellence et de la rareté du génie, de la seule légitimité des experts, que nous n'en percevons plus leur dimension idéologique : une source de hiérarchie, qui fonde le premier critère d'une société capitaliste. L'art y joue ici exactement le même rôle que le sport : nous faire admettre la supériorité de quelques-un·e·s comme étant *naturelle*.

Depuis soixante ans, la *culture* est un paradigme droitier en France. Pourtant, en 1944, la mise à disposition de professionnel·le·s (les instructeurs et instructrices d'éducation populaire) au service des pratiques et non au service d'une œuvre personnelle fonde la naissance d'une direction de l'éducation populaire. En posant à la Libération la pratique culturelle comme un projet politique, la République retrouvée confie à l'État une responsabilité nouvelle dans l'élaboration de l'espace public. La formation culturelle des jeunes adultes fait désormais l'objet d'une politique publique. Ce projet a sa pédagogie : l'éducation populaire. Ses objectifs sont clairs : encourager l'esprit critique des citoyen·ne·s, abolir ou subvertir la séparation entre ceux qui produisent les représentations symboliques de la société – c'est-à-dire le sens – et ceux qui le reçoivent. Ce dessein restera partiellement inabouti...



Thierry BAREZ :
*Les pauvres,
c'est comme un
compte en banque :
ça se gère !*
Le Pavé,
Bruxelles, 2013.

Dès 1959, la question des amateurs et amatrices est l'une des pierres d'achoppement du tout nouveau ministère des Affaires culturelles. Si l'enrichissement des pratiques amateurs vers les formes les plus exigeantes de l'art sont les premières préoccupations du ministère de la Culture, en trois ans, de 1959 à 1961, de Gaëtan Picon à Pierre Moinot, puis finalement à Émile-Jean Biasini, cette question est peu à peu altérée, puis purement et simplement abandonnée. Les amateurs sont devenus le repoussoir de la rue de Valois, l'éducation populaire devient le contre-projet. Le ministère des Affaires culturelles entend inventer une méthode totalement originale et en faire la démonstration dans ses Maisons de la Culture⁶. Dès 1962, le divorce entre culturels et socioculturels, professionnels et amateurs, création et apprentissage, diffusion et pratique est prononcé. La qualification des amateurs est renvoyée à la seule responsabilité du haut commissariat à la Jeunesse et aux Sports, mais une frontière désormais étanche les isole de l'action professionnelle.

(6) Urfalino, Philippe, *L'Invention de la politique culturelle*, Ed. Hachette, 2011.

Alors qu'on attendait une politique culturelle de gauche, en 1981, une sorte de « super Malraux » s'installe au ministère de la Culture en la personne de Jack Lang. Quelques années plus tôt, à la faculté de Nancy, ce jeune étudiant en droit qui ne savait pas encore qu'il serait un jour ministre « socialiste » de la Culture, exposait doctement dans sa thèse *L'État et le Théâtre* l'intérêt politique pour un État de choisir délibérément une conception aristocratique de l'action culturelle plutôt qu'une conception démocratique. Dont acte ! Une esthétique d'État se met en place, elle y est toujours. Avec l'abandon en 1934 par le Parti communiste français de la notion de culture ouvrière au profit d'une culture prétendument *universelle* qui aurait été confisquée par la bourgeoisie et qu'il conviendrait de rendre au peuple, les forces révolutionnaires ne réalisent pas qu'elles alignent la définition de la culture sur la définition bourgeoise de la culture⁷.

(7) Ritaine, Evelyne, *Les Stratèges de la culture*, Presses de Sciences Po Bordeaux, 1983.

Le projet de l'éducation populaire s'oppose en tout point à cette vision aristocratique de la culture. Si seul·e·s les spécialistes (professionnel·le·s) ont le droit d'aborder un rapport esthétique de soi au monde, alors il y a l'organisation d'une confiscation et d'une mise à l'écart du peuple hors de l'espace public. Si le peuple n'est plus autorisé à produire du sens et à travailler son rapport politique au monde, mais seul·e·s quelques spécialistes, il y a l'amorce d'une mise à mort du pacte républicain, lequel suppose toujours que les non-spécialistes produisent le sens (la volonté générale). Leur souveraineté (sauf à vouloir transférer cette dernière du peuple vers les *experts*) est à ce prix.

Reprendre la main sur la culture, c'est faire exploser cette frontière d'une violence et d'une absurdité inouïes entre culturel et socio-culturel, professionnels et amateurs, création et apprentissage, diffusion et pratique. C'est faire l'éloge d'une pratique où des non-spécialistes (des travailleurs et travailleuses) se retrouvent pour expérimenter, tâtonner, aiguïser leur esprit critique sur la réalité sociale, produire du sens, transformer leurs expériences de domination, d'exploitation ou d'aliénation en savoirs stratégiques, etc. C'est également se battre sur le langage en rappelant que la culture ne consiste pas, comme tentent de le faire les adeptes de la démocratisation culturelle, à transmettre les valeurs de la bourgeoisie en faisant croire aux gens qu'ils manquent d'instruction. La culture, c'est ce qui permet de comprendre le système et notre place dans le système ! C'est l'explication politique des rapports sociaux, c'est-à-dire l'explication politique des différentes dominations que nous subissons (ou que nous faisons subir) dans les domaines où se règlent nos propres destinées. La culture ouvrière, par exemple, ce ne sont pas des prolétaires qui assistent à des spectacles de danse ou fréquentent les musées. Dans les conférences gesticulées nous osons affirmer que ce n'est pas aux gens de théâtre ou de *culture* de s'occuper de démocratie, nous nous en occupons très bien nous mêmes ! La culture, c'est le sens commun que s'attribuent des ouvriers, des travailleurs sociaux, des enseignants, des employés en lutte et qu'ils et elles mobilisent dans leur combat contre le capital ! C'est ce récit qu'il convient de mettre en partage pour assembler nos résistances. Nous nous y attelons.

Julien BAKKER :
*Candide ou le
 capitalisme – Une
 autre histoire
 de la solidarité*
 L'ardeur, 2020.



**« Construire une conférence gesticulée,
c'est pas du pipeau ! »**

Par Jean Argenty,
conférencier gesticulant

Je me dois de vous présenter ici l'outil d'éducation populaire auquel je me suis formé : cette formation a permis que je construisse ma propre conférence gesticulée. Ce n'est pas anecdotique d'ailleurs qu'une formation de douze jours ait permis à moi et à dix autres personnes de créer, complètement ou en partie, ce qui s'apparente à un spectacle de type *one man show*. Il viendrait spontanément à l'esprit en pensant à ce type de spectacle qu'il y faut un sacré culot, une formation spécifique aux gens du spectacle ou que cela est réservé à quelques énergumènes assez exceptionnels. Voici donc une des caractéristiques particulièrement saillantes de cet outil, c'est qu'il se veut accessible à toutes et tous, c'est qu'il se veut outil d'expression et d'échange du peuple par et avec le peuple, et non pas expression d'une élite qui vend une marchandise-spectacle à un peuple réceptacle passif d'un objet-texte auquel il reste extérieur quoi qu'on en dise.

À quoi me suis-je au juste formé ? À quoi je continue à me former je m'empresse d'ajouter ? Car je ressens comme au fond de moi la formation qui se poursuit et qui cherche à déboucher sur quelque chose de plus grand, voire à s'aboucher à quelque chose d'autre, un ailleurs de moi qui serait – qui sait ? – peut-être simplement les autres, mes contemporains, les gens, ces hommes et ces femmes qui m'entourent, marchent et parlent non loin de moi, mais que le temps, certaines circonstances et la culture dominante ont tellement éloignés de moi et de mon cœur.

La conférence gesticulée consiste pour moi en la libération d'une parole qui ne serait pas forcément experte justement. Cela ne signifie pas que l'on puisse raconter n'importe quoi non plus, cela signifie que nous pouvons toutes et tous construire un savoir et le communiquer à nos semblables. Construire un savoir qui ne serait pas du semblant, comme dit le psychanalyste Lacan, puisque la parole des experts est si facilement du semblant : le désastre vers lequel ils nous conduisent devrait nous éclairer suffisamment sur ce point.

Libérer la parole du peuple consiste en la désaliénation des sujets pris dans les rets très serrés de la pensée unique et d'un rapport au savoir qui est confisqué par des maîtres pervers par le pouvoir,

l'argent, les médias. En cela, l'éducation populaire reste une utopie, ce qui ne l'empêche pas d'être et de chercher à persévérer dans cet être qui se cherche depuis la sortie de la Seconde Guerre mondiale. L'éducation populaire, en ce qu'elle serait l'éducation du peuple par le peuple, reste une utopie. Ce qui existe aujourd'hui cherche encore largement sa forme, il me semble. Je ne suis pas sûr qu'il faille d'ailleurs absolument la trouver : il se peut que chercher une forme soit une forme en soi satisfaisante.

Gesticuler, c'est franchir des limites, aller au-delà de ce que l'on se croyait autorisé à dire mais aussi à être. Gesticuler, c'est comme s'extraire d'une gangue, d'un cocon, d'une chrysalide... Certes oui, il y a métamorphose, même si je suis resté le même. Il y a métamorphose, dévoilement, amorce de l'assomption d'un sujet jusqu'alors soumis à ses censures ; un sujet contenu, refoulé, écrasé par un monde plus fort que lui, plus légitime que lui, peuplé de grands sujets, de grandes figures dont c'est la fonction sociale de dominer intellectuellement le peuple afin de le soumettre. L'éducation populaire s'est donné comme mission non pas d'élever le niveau intellectuel du peuple, mais de faire en sorte que le peuple lui-même entreprenne sa propre éducation, préserve et construise sa propre culture. Parmi mes petits camarades de promotion, il en est un qui cause des Apaches de Paris, des bals musettes et du mouvement punk, des anarchistes espagnols et des communards. Voilà, entre autres traces vivantes de la culture populaire, des sources où nous pouvons puiser et qui ne sont pas celles que la bourgeoisie a distillées pour nous tenir par la pensée.

Habiba CAILLEAU :
*Y'a bon la
médiathèque.
Néo-colonialisme et
médiathèques
dans les quartiers
populaires*
Le Vent debout,
Toulouse, 2015.



Chapitre 3



« Décider »

Une posture d'illégitimité radicale

Jacqueline 55 ans assistante sociale, Mathieu 25 ans ingénieur, Philippe 40 ans conseiller d'insertion, Pauline 30 ans institutrice, Franck 60 ans éducateur... Ces personnes montent sur une scène, presque vide, sans accessoire ou presque. Ça se passe bien... Elles sont venues pour ça, elles l'ont décidé, elles s'y sont préparées et elles ont construit ça... Au commencement, elles ont vu d'autres conférences, alors elles se sont dit : « *Moi aussi ! Ce que j'ai compris, peu le savent...* » Et aujourd'hui, elles parlent : anecdotes professionnelles, souvenirs d'enfance, souvenirs de domination, souvenirs de lutte, pensées intimes, indignations, prises de conscience, contradictions, douleurs, joies, espoirs, savoirs théoriques, scientifiques, techniques... Parfois elles chantent, dansent un peu, ou grattent un instrument de musique. Parlent de leur passion : le kayak, le vélo, la marche en montagne... Mais surtout elles analysent. Patiemment. Méthodiquement. Elles ont choisi quoi analyser, quoi partager, ont trié dans leur expérience... Elles ont gardé ce qu'il fallait. À la fin, elles disent comment elles pensent que le monde devrait être et les chemins qui pourraient être arpentés. Et le public, qui est venu voir et écouter ça, apprend des choses, réfléchit, s'identifie, se reconnaît... Il rit, pleure, se met en colère... Et puis, surtout, il comprend.

Pourquoi c'est subversif ?

Ces personnes qui ont franchi le pas de la gesticulation s'autorisent à poser une parole publique sur un sujet sans être légitimées par une instance universitaire ou par le CNRS. Elles viennent avec leur expérience et font état du savoir contenu dans celle-ci. Elles s'autorisent à penser, à produire du sens et de l'analyse politique et posent l'acte de dévoilement d'une domination dans un champ au sein duquel elles sont concernées. Elles déconstruisent, analysent, argumentent, réfutent, proposent... Elles construisent un point de vue, et montrent la façon dont elles ont élaboré ce point de vue. Elles n'exposent pas un problème, mais la façon dont elles l'ont vécu. Elles donnent à voir et à entendre une théorie incarnée et récusent ainsi l'idée selon laquelle ce que l'on a éprouvé et compris pendant vingt ans d'activité ne vaut pas grand-chose, n'a pas le statut d'un savoir mais seulement celui, méprisé, d'*état d'âme*. Elles récusent la hiérarchie des savoirs et revendiquent que c'est l'expérience humaine qui est le gisement de savoirs. Elles n'aiment pas les consensus, livrent un parti pris, argumenté, qui permet la contradiction, le débat, la mise en travail des désaccords, et donc l'émancipation collective et la démocratie. Elles s'autorisent à monter sur une scène pour échanger leurs savoirs politiques : une insolence à prendre la parole sans y avoir été invitées.

Elles répondent à une société qui nous dit « *tais-toi* » en permanence, dès l'école. Elles enfreignent cette obligation de silence, de modestie et d'humilité qui est au principe de la domination par le savoir légitime. « *Je pense que j'ai quelque chose à dire et que ma parole a de la valeur pour les autres...* » Il arrive qu'on les accuse d'égoïsme, qu'on parle de gesticulations narcissiques... Mais elles ne présentent pas un *je* centré sur soi, elles font un usage sociologique de l'autobiographie : une expérience individuelle inscrite dans un processus historique et une réalité sociale. Elles livrent une intimité pour rendre compte des raisons pour lesquelles cette colère politique les anime, rendre compte du pourquoi de l'engagement. Une subjectivité qui dit le monde et la nécessité de le transformer. Elles lient ce qu'elles ont entendu, vu, ressenti, vécu à des mécanismes et à des causes. En cela, elles fabriquent du politique et font de la politique une activité non spécialisée. Elles investissent un espace scénique éminemment non autorisé. Abolissent la contradiction imposée entre le fond et la forme. En contestant la définition dominante de ce qu'est le théâtre, elles récusent que celui-ci soit la propriété privée de ceux qui ont décidé de définir ce qu'est légitimement du théâtre. Elles franchissent le pas de l'éducation populaire. Elles montrent que la *création* appartient à toutes et tous, et non aux élèves des institutions du théâtre.

Pour toutes ces raisons, la conférence gesticulée est un acte profondément subversif. Profondément révolutionnaire ? Pourquoi pas ! Quand NOUS aurons toutes et tous fait notre conférence gesticulée, ILS auront perdu.



Nicolas GAILLARD :
La magie du travail social... ou comment faire disparaître les pauvres et les inégalités.
 L'Orage,
 Grenoble, 2012.

Dix bonnes raisons de réaliser sa conférence gesticulée

Regroupé·e·s dans un gîte de montagne en juillet 2018,
une douzaine de gesticulant·e·s témoignent,
s'interpellent, tâtonnent et se questionnent.

1 - S'autoriser la sincérité

La conférence gesticulée nous donne la légitimité de penser ce que nous pensons. Elle nous donne donc une place sociale. Le spectateur ou la spectatrice vit une imposture et a l'impression d'être tout·e seul·e à vivre cette imposture. Les collègues se désolidarisent généralement de celui ou celle qui dénonce la violence ou l'absurdité d'un système. En assistant à une conférence gesticulée, on se retrouve soudain dans un moment de sincérité qu'on n'a rencontré nulle part. Il y a donc un effet où l'on se reconnaît dans ce qui est raconté sur la scène. On se sent soudainement moins seul. La conférence gesticulée réveille l'esprit critique des personnes. Elle permet de se regarder à nouveau dans une glace.

Témoignage de Jean Argenty : « *Parler aux autres, oser parler aux autres, vraiment, authentiquement, d'un problème qui me tient à cœur, d'un problème qui me semble grave et concerner l'humanité toute entière. Parler simplement, pas danser ou faire du théâtre, pas présenter une performance comme il serait de bon ton en ces temps de spectacle tous azimuts, en ces temps de marchandisation de tout, de peopolisation outrancière. Parler simplement à mes contemporains, avec sincérité, sans les craindre, sans craindre la censure ni le regard.* »

Jean ARGENTY :
*Un changement de
paradigme c'est pas
du pipeau,
Les nouveaux
référentiels de
formation en soins
psychiatriques.*
Le Vent debout,
Toulouse, 2014.



2 - Saisir l'outil qui manquait dans sa pratique déjà militante

Ici, c'est la forme de la conférence gesticulée qui prime puisque le fond politique est déjà là. La conférence gesticulée arrive alors comme une façon particulièrement efficace pour renforcer son militantisme et transmettre un message. Un outil d'expression au service de ce que l'on a à dire. Mais pas seulement du point de vue théorique ! Car la conférence gesticulée, c'est la possibilité tout d'un coup de témoigner de ce que l'on a vécu, de transmettre son expérience tout autant que ses idées. De raconter son propre vécu, de témoigner de la réalité et de la violence des dominations que l'on a subies pour prolonger un combat militant, que ce soit à l'intérieur de sa profession ou à l'extérieur de celle-ci dans des organisations politiques.

Témoignage de Philippe Merlant : *« J'ai découvert les conférences gesticulées dès 2006, j'ai écrit en 2009 un livre de critique du journalisme qui mêlait déjà anecdotes personnelles et tentative d'analyse politique du système médiatique, et pourtant, pendant des années, je n'ai pas pensé faire moi-même une conférence gesticulée. C'était pourtant bien un outil qui pouvait me permettre de prolonger mon engagement en alertant sur la réalité des médias aujourd'hui et sur le fossé qui se creuse entre eux et les citoyens. C'est sans doute lorsque ma critique est devenue plus acérée, que me suis senti prêt à cracher dans la soupe, et à le faire sans concession, que la conférence gesticulée s'est imposée à moi comme une évidence. »*

Philippe MERLANT :
Le mystère du journalisme jaune
 ou comment le journalisme est passé du côté du pouvoir.
 Le Pavé,
 Rennes, 2013



3 - Se laisser gagner par l'effet de contagion Je peux le faire / je dois le faire

Le nombre de gesticulant·e·s qui ont franchi le pas fait boule de neige : il est de plus en plus facile d'en faire une si autant de gens différents l'ont fait. La contagion est souvent immédiate : en voyant une, on se dit immédiatement que c'est cela que l'on veut faire. On fait cela pour les autres. Avec les autres. Grâce aux autres. Et si on le fait, peut-être que d'autres auront envie de faire pareil et de témoigner à leur tour. La gesticulation, en venant attester qu'il est possible de parler de soi et que cela peut avoir de la valeur, est virale.

Témoignage de Jérémie Muccio : « *En 2010, j'entends Franck Lepage dans l'émission Là-bas si j'y suis de Daniel Mermet. Il parle des conférences gesticulées, et de la sienne qui traite de culture et d'éducation populaire, et moi, ça me percute. Je me dis : "Si lui l'a fait, pourquoi pas moi ?". J'exerce le métier de kinésithérapeute et je vois bien qu'il y a un truc qui ne tourne pas rond. Je commence à réaliser les limites et déviations du système médical. Et en entendant Franck parler de la conférence gesticulée, je me dis qu'elle est pour moi le seul moyen de faire passer ma rage et mes convictions. Ce savant mélange d'expérience et de savoir. Cette conviction teintée d'humour, d'ironie, mais aussi d'autodérision. Et c'est comme ça que ça démarre. La suite ? Quelques semaines plus tard, je me retrouve en stage avec dix camarades venu·e·s chacun·e réaliser leur conf. »*

Jérémie MUCCIO :
*L'entreprise médicale
nuit gravement à la
santé, ou le
kinésithérapeute entre
public et libéral.
Le Pavé,
Rennes, 2012.*



4- S'émanciper et regagner sa légitimité

La décision de faire une conférence gesticulée, c'est souvent la conséquence d'un trop-plein. Quand on se rend compte que l'on est dans un *nœud de vipères* ou dans un environnement toxique ! C'est un acte de rébellion en quelque sorte. C'est le moment où on décide de ne plus jouer le jeu. De cracher dans la soupe. Et alors là, ça nous redonne le sentiment de notre propre légitimité. Cette conférence gesticulée, elle va permettre de recoudre sa vie et ses expériences, de construire sa propre cohérence. L'impression que l'on possède une richesse qui n'est pas exploitée. L'impression d'un gâchis et de la souffrance liée à ce gâchis. L'envie de mettre fin à ce gâchis et à cette souffrance. Soudain, on en fait quelque chose.

Témoignage de Kevin Certenais : *« Le processus d'une conférence gesticulée développe la puissance d'agir, elle donne la force de se mettre en action. Le fait de se voir capable de transformer de la colère relative à un bout de sa vie en une œuvre qu'est la conférence gesticulée donne le pouvoir de le faire pour d'autres pans de sa vie. Ça m'a donné la capacité d'être bien plus réactif pour analyser politiquement d'autres situations, les rapports de domination qui se mettent en jeu dans les dynamiques de groupe. Ça me permet de me positionner, de résister au risque de me faire happer par une société qui voudrait me placer ici plutôt que là. Tout le cheminement vécu durant le stage de réalisation a confirmé mon envie de partager publiquement ma vision du monde. Il y a eu un cadre qui m'a permis d'élaborer et d'avoir un temps consacré à ma parole. Il y en a marre que ce soit les autres qui parlent à ma place ou m'empêchent de parler. Oui, nous sommes légitimes à raconter notre histoire, à l'analyser et à en dire ce qu'on en pense. Et oui, la conférence gesticulée est un acte d'émancipation ! »*



Kevin CERTENAIS :
*Quand les ruraux
 cesseront-ils de se
 soumettre aux
 urbanistes ? Une
 autre histoire du
 bocage.*
 Le Contrepied,
 Rennes, 2015

5- Trouver enfin un espace pour (se) dire

« Ça donne un truc qui a de la gueule à un endroit qu'on ne trouvait pas ailleurs : la scène ». On peut être docteur en sciences sociales, être légitime à faire des conférences dans des colloques ou des amphithéâtres mais pour autant il nous manque un espace pour nous exprimer différemment. La conférence gesticulée comble cet espace. L'espace d'un autre point de vue. Dans l'espace légitime autorisé, on vient porter le discours d'un système. Mais quand on ne veut plus porter ce discours ou que l'on veut porter un discours critique d'opposition, on n'a plus aucun espace ! Ici, on a l'espace de la scène qui nous dit que nous pouvons être légitimes pour porter le discours qui est le nôtre et que l'on peut en faire profiter les autres. En exposant nos doutes, parce que c'est humain. Et en cassant la figure de l'expert.



Noémie MOUTEL :
*Les aventures
d'ocytocine et
colostrum.*
Conférence
gesticulée autour de
la naissance.
Le Pavé,
Rennes, 2012.

Témoignage de Noémie Moutel : « Quand je gesticule, c'est comme si je hurlais mes doutes, même si je chuchote et je souris, même si j'ai l'air d'être sûre de moi... Et ça sert à quoi de hurler ses doutes ? Autant crier ses convictions, non ? Pourquoi hurler ses questions, ses accidents de parcours, ses incompréhensions ? Et bien pour casser, détruire et réduire en miettes les bases de la technocratie. Pour ouvrir des brèches, trouver les failles de cette société qui se repose sans cesse sur ses experts. Pour affirmer, haut et fort et en public, que l'humain doute et ne connaît pas de certitudes. Pour rappeler à qui veut l'entendre que nous ne sommes pas des machines, que nous pensons et ressentons le monde à chaque seconde. »

6- Faire bouger son milieu, son institution

Ici, on agit comme un lanceur d'alerte, à la fois en direction du grand public, mais plus spécifiquement pour faire entendre le problème à un milieu, ou pour secouer et réveiller une institution. On a l'intuition qu'il y a un truc qui ne tourne pas rond et on prend la parole pour alerter, secouer et dire.



Témoignage de Benjamin Cohadon : « *J'ai arrêté mes études de médecine. J'ai écrit un mémoire, L'art de soigner, j'y ai tout mis : mes doutes, mes réflexions, mes possibles, ma vision de la complexité... qui le lira ? Cinq à dix personnes ? Et pourquoi vouloir qu'il soit lu ? Parce que, pendant deux ans, combien de fois ai-je entendu : "Pourquoi tu as arrêté médecine ?" Je ne sais jamais pourquoi elle est posée. Par amabilité ? Par curiosité ? Par vraie volonté de comprendre ? "Si tu veux, j'ai écrit un mémoire de 160 pages pour expliquer pourquoi !" Pas besoin de faire de l'éducation populaire pour comprendre que cette réponse n'est pas adéquate, qu'elle n'amènera pas de discussions, de rencontres, d'ouverture, de conscience critique, de nouvelles grilles de lecture d'un système de santé que je souhaite tant métamorphoser. Offrir une autre grille de lecture, un autre prisme, et voir ce qu'il advient, ce qui se dit, ce qui se pense, ce qui se construit collectivement. Réanimer l'envie de reprendre en main ce qui me semble être un enjeu de socialité. Prendre le système de santé comme un microcosme de notre perte de socialité, de l'oubli de notre capacité d'agir, du refoulement de notre bon sens. Voilà pourquoi je suis là. Voilà pourquoi je suis derrière ce rideau, pourquoi je tremble. Je suis là pour offrir ma grille de lecture. La partager. Allez, c'est parti : le rideau s'ouvre, il est l'heure pour moi de gesticuler ! »*

Benjamin COHADON :
*De l'idéologie
 médicale aux normes
 sociales,
 ou comment la santé
 m'a rendu malade.*
 Le Pavé,
 Rennes, 2012.

7- Apprendre

Quand on vient en stage, on vient pour réaliser sa propre conférence gesticulée. Ce que l'on va vite découvrir, c'est qu'en fait, on ne va pas réaliser une conférence mais dix ! On va participer activement à la construction des conférences de ses camarades et alors, on va apprendre un tas de trucs qui permettent d'accéder à la compréhension du monde, du capitalisme et de tout ce que ce capitalisme fait à nos vies. La conférence gesticulée, c'est la démonstration que l'éducation tout au long de la vie, ça fonctionne !

Témoignage de Pauline Christophe : « *Au mieux, qu'est-ce qu'une conférence gesticulée ? Un mélange orageux de ma pensée, mon savoir, et ma conviction politique qui n'est autre que la critique du monde néolibéral (s'il vous plaît !). C'est là où ça prend toute son ampleur. Ce qui fait sens et qui fait que j'ai la sensation de revivre quand je sors d'un stage de conférence gesticulée, c'est d'assister au véritable partage d'un savoir entre gens qui ne sont pas experts de ce savoir. Donc se dire que moi, Pauline, qui suis absolument nullissime pour lire du Bourdieu, pour analyser les médias, pour comprendre le monde hospitalier, qui n'ai jamais travaillé dans une usine d'élevage de poulets, et qui ne sais pas ce qu'est un paysan par rapport à un agriculteur, qui n'ai jamais cherché la définition de rural dans le dictionnaire, j'ai le droit d'acquérir ce savoir-là. On est en plein dans la transmission orale des savoirs. Et attention, ce n'est pas fini : non seulement j'acquiers un savoir sur le métier de médecin en hôpital (par exemple), mais en plus, j'accède à la critique politique de ce*

Pauline CHRISTOPHE :
En sortant de l'école.
Conférence
gesticulée sur la
démission d'une
institutrice.
Le Pavé,
Paris, 2010.



métier, où on me dit que j'ai le droit de croire en mon idée qu'un médecin n'est pas un distributeur de médicaments, que j'ai le droit de continuer à penser que je devrais avoir la possibilité de discuter avec mon médecin, et de refuser ses médocs, même si la société me dit que ce n'est pas possible, et que, de là, il faut que je me batte pour mes convictions... La conférence est pour moi un outil qui nous est donné pour mettre en partage ces idées disséminées dans le monde entier dans un nombre incalculable de cerveaux et de corps, ces idées qu'on nous interdit d'avoir, ces idées qui ne sont soi-disant pas réalisables... qu'on passe notre temps à mettre dans des mouchoirs blancs dans nos poches au fond de notre pantalon, qu'on passe notre temps à réprimer parce que honteuses, à refouler parce qu'inavouables, à croire qu'on va pouvoir vivre malgré elles... On nous dit qu'elles ne sont pas légitimes. La conférence gesticulée vient démontrer le contraire ! »

8- Oser la polémique

Oser l'insolence, oser l'exagération et le parti-pris... Oser l'emportement et la colère... Oser s'écouter et laisser pour un temps l'exigence d'objectivité à ceux que cela arrange que nous soyons objectifs, policés, neutres... c'est la fonction cathartique de la conférence gesticulée où l'on se met à porter une parole irrévérencieuse, sans limite ni autocensure. C'est un acte de liberté car sur scène, tu peux dire ce que tu veux, sans peur de la censure ou du *politiquement incorrect*. Faire une conférence gesticulée, c'est t'essayer à une pratique non-académique où il t'est possible de te lâcher, faire le clown, déconner, marcher hors des clous et assumer les marges. Te laisser enfin aller aux délices de la mauvaise foi quand celle-ci répond à son tour à la mauvaise foi des dominants, que ta mauvaise foi est en réalité le cri de ta sincérité et qu'elle est salutaire pour secouer la gangue de consensus qui nous opprime et nous fait taire. Dans les années 1980 on nous a fait passer le conflit comme le repoussoir de la démocratie, alors que le conflit est la condition de la démocratie. Face à la violence oppressante des institutions, notre violence, notre ironie, notre dérision sont saines et salutaires. La conférence gesticulée est un pied de nez à l'exercice du colloque dans lequel l'injonction est de ne jamais prendre parti. La conférence gesticulée n'est jamais neutre. Toujours subjective mais d'une subjectivité redoutablement informée, outillée, analysée.

9- Ne pas sombrer

Parfois, le niveau de souffrance et de maltraitance au travail a été tel, et pendant des années, que le choix ne se pose pas vraiment pour toi : réaliser sa conf est une affaire de survie.

Christophe ROHOU :
Enseignement à distance.
Conférence gesticulée sur l'école numérique, le e-learning.
L'Ardeur, 2021.



Témoignage de Christophe Rohou : « *Recruté comme ingénieur pédagogique en 2003 par l'université d'Évry, j'ai fait un burn-out trois ans plus tard, puis j'ai été placardisé pendant près de deux ans, jusqu'à mon départ en 2015. Cela faisait longtemps que je pensais à faire une conf, mais je ne me suis finalement lancé qu'en 2020, lors du premier confinement : ce n'est pas un hasard puisque c'est là que se généralise la formation à distance, qui me fait replonger. Je réalise alors que je ne suis jamais vraiment sorti de ce burn-out. On ne sort jamais de cela, ce sont juste les symptômes qui s'effacent peu à peu. Pour moi, la conférence gesticulée, c'est le seul moyen de retrouver ce souffle que j'ai perdu sept ans plus tôt. C'est de la survie, je sens que je ne peux pas faire autre chose. Je sens qu'il me faut aussi sortir de la honte et, pour ça, mettre des mots sur les émotions ressenties et en comprendre l'origine.* »

10- Se lancer dans un processus politique de reconstruction et de survie

Ce que tu vis dans la domination est tellement puissant que ça peut t'empêcher de comprendre la réalité du terrain. Et toi, c'est la réalité du terrain dont tu veux rendre compte absolument. Une envie viscérale de parler de ce que le milieu dont tu viens te fait, nous fait. Il s'agit de témoigner d'une douleur, d'une oppression, d'une aliénation, d'une domination. Une façon de répondre à tous les gens qui te disent d'aller voir un psy quand tu leur parles de ta souffrance. Une façon de reprendre de la puissance dans une phase meurtrie. Qui es-tu et qu'as-tu envie de montrer de ce que tu es ? La conférence gesticulée te permet de rebondir sur un échec et de le transformer en un succès.

Témoignage de Marie-Pascale Devaux : « Ce qui m'a totalement convaincue d'aller vers le chemin de la conférence gesticulée, c'est le besoin de mettre des mots sur ma colère et mon incompréhension. Mais, bon sang, ils sont en train de tout casser ! Sur plusieurs années, j'ai vu beaucoup d'amis ou de collègues décrocher violemment. Avec les réformes successives de destruction de la formation professionnelle, l'arrivée de la démarche qualité qui nous parle d'une qualité qui est dans les faits le contraire de la qualité... Moi aussi, ça m'a rendu folle. Quand tu es paralysée, quand ce que tu vis dans ton travail te rend malheureuse, il ne te reste plus que la folie, la maladie ou le suicide. À un moment donné, je me suis retrouvée dans une impasse. Dans une implosion. Et pourtant, je savais que je n'étais pas malade. Ce n'est pas moi qui dysfonctionnais. J'en avais la conviction. Mais j'avais besoin de mettre des mots sur ce que je vivais, d'analyser, de comprendre... Ma première démarche a été d'aller discuter avec des gens. Et puis, j'ai lu et écouté des trucs sur internet en me disant : mais comment cette personne aborde tel sujet ? Avec quels arguments par rapport à ce que je vis ? Et je suis tombée sur les conférences gesticulées. Les premières m'ont sidérée. Avec le temps, je me suis décidée à me lancer dans l'aventure, car ça ne sert à rien de penser quelque chose et d'avoir raison toute seule dans son coin. Alors, il faut le mettre en débat et en partage. Je voulais arrêter d'être dans l'impuissance. Être posée devant cette machine infernale sans savoir quoi faire. Alors depuis, j'essaye, je tente... Cette conférence gesticulée, c'est ma prise de risque à moi ! Mon besoin d'apporter ma part de camembert. »

Marie-Pascale
DEVAUX :
Formation
professionnelle
en solde.
L'Ardeur, 2018.



Résister à la destruction des métiers

Lorsque Le Pavé, en 2010, décide de se lancer dans l'accompagnement de conférences gesticulées, la voie semble tracée : encourager prioritairement les conférences gesticulées qui partent de la critique d'un métier et même, plus précisément, de la destruction des métiers par le capitalisme. Quatre ans plus tard, Luc Carton affirme que le fait « *que des travailleurs se parlent, qu'ils se racontent et qu'à partir de leurs expériences, de l'analyse de celles-ci, ils (re)fabriquent de la culture de métier* » doit leur permettre de « *résister à la domination, à l'exploitation, à l'aliénation* ». Après avoir rappelé l'origine du mot « syndicat », « *en grec comme en latin, ça veut dire parler ensemble* », le philosophe belge et militant de l'éducation populaire précise : « *La méthode de production de la conférence gesticulée est à tous points de vue le canevas de production de l'accouchement des savoirs sociaux stratégiques sur lesquels les syndicats, s'ils ne veulent pas mourir, doivent miser.* » Et si les conférences gesticulées sont un moyen de (re)travailler le sens des métiers et de résister à leur destruction, ne pourraient-elles pas se mettre au service de l'action syndicale, voire devenir une nouvelle manière de faire du syndicalisme ?

Au fil des ans, le champ des sujets traités dans les conférences gesticulées s'est considérablement élargi. Notamment à la critique des autres systèmes de domination, à commencer par celui de genre : le patriarcat. Mais aussi aux enjeux écologiques, aux formes d'engagement et de militantisme... Il n'empêche : l'analyse critique des métiers, à l'origine des conférences gesticulées, en reste un des axes forts. Ce livre ne pouvait donc se passer d'une forme de retour, réalisé à partir d'interviews d'une vingtaine de gesticulant·e·s ayant réalisé leur conférence sur leur métier.

Le moment de la rupture

« *On vient faire une conférence gesticulée quand on veut partager ce qu'on a compris de ce qu'on a subi au travail, de ce qu'on nous a fait faire, de ce qu'on veut changer ou ce à quoi on ne veut plus participer.* » Les gesticulant·e·s qui parlent de leur métier ont vécu des situations de travail allant de l'insatisfaction à l'épuisement professionnel. Toutes et tous ont ressenti dans leur expérience concrète de travail que quelque chose n'allait pas, qu'il y avait un problème dans la manière dont on leur imposait de faire leur travail. Toutes et tous ont eu l'intuition que ces difficultés dépassaient le cadre de leur activité.

En décidant de se lancer dans le processus de réalisation d'une conférence gesticulée, ces travailleuses et travailleurs, en situation de rupture, s'offrent l'opportunité de faire le point et d'identifier ce qui les a empêché·e·s de faire correctement leur travail, les aberrations dont ils et elles ont pu être témoins, les effets dévastateurs du management sur leurs métiers ou les conséquences de la casse du service public... Ils et elles viennent individuellement et collectivement analyser leurs expériences pour les dévoiler au public, non pas sous l'angle de la déploration mais sous celui de la résistance, de l'intelligence politique, du combat.

**L'impossibilité de *bien faire son travail*
dans un système capitaliste néolibéral**



Parmi les gesticulant·e·s, certain·e·s avaient une *vocation*, d'autres n'ont pas vraiment choisi leur orientation professionnelle. Elisabeth Féry est née dans une lignée de femmes qui travaillent à l'hôpital, elle s'est sentie à sa place dès sa première expérience en gérontologie et s'est formée par la suite au métier d'aide-soignante. Philippe Merlant a choisi le journalisme pour dénoncer des injustices sociales qu'il constatait dans ses activités militantes. Philippe Ruffin devait gagner sa vie, il a eu une opportunité dans la vente et a fait toute sa carrière dans ce secteur. Mais qu'on ait choisi son métier ou pas, on cherche à le faire correctement. Même s'il ne nous donne pas toujours les moyens de lui accorder un sens profond, on a une conscience professionnelle qu'on met au service du travail.

Elisabeth FERY :
Tagada soin-soin.
Trajectoire d'une aide
soignante à l'hôpital
du commerce.
L'Ardeur, 2017.

La conférence gesticulée permet de faire le point sur ce qu'on pensait être *du bon travail*, sur la manière dont on donnait du sens à ce qu'on faisait, sur les valeurs attachées à notre métier. Régine Mary, conseillère juridique chargée de recouvrement, raconte comment elle aidait des agriculteurs en difficulté : « *Je cherchais des aides pour qu'ils ne perdent pas leur maison. Souvent, ils craquaient dans mon bureau, je leur remontais le moral et je trouvais des solutions : ça faisait partie de mon boulot et j'aimais ça.* » Elisabeth Féry rappelle son attachement à son métier d'aide soignante : « *Discuter avec les gens qui ont perdu la tête, leur faire des câlins, les prendre dans mes bras, prendre soin, donner de l'amour : j'adore !* » Philippe Ruffin se remémore ses débuts dans le métier de vendeur : « *Je suis embauché, je fais la Foire de Paris, j'arrive à bien vendre, je vends des vérandas dans une entreprise francilienne... Je réalise que je commence à y prendre du plaisir. Un plaisir qui vient d'une maîtrise naissante pour parler, écouter et convaincre...* »

Puis il arrive un moment dans le parcours professionnel des conférenciers et conférencières où ces personnes se confrontent à une réalité à laquelle elles ne s'attendaient pas, ou alors ce qu'elles croyaient être leur travail se transforme, change, quelque chose ne va plus.

Régine Mary : « *Ça roule comme ça jusqu'en l'an 2000, où arrive la démarche Qualité. La direction nous explique qu'on ne peut plus recevoir les emprunteurs comme avant, on va traiter leurs dossiers à distance. Ils vont licencier notre secrétaire et les filles de l'assurance. On dégraisse. On va devoir assurer la part de secrétariat et les dossiers assurance qui vont nous revenir. On va se mettre à travailler très vite et très mal.* »

Régine MARY :
Sainte Iso
protégez-nous.
Conférence
gesticulée sur la
substitution des
normes à la loi.
Le Pavé,
Rennes, 2011.



Fethi Brétel : « *J'arrive à l'hôpital psychiatrique du Rouvray en tant qu'interna de psychiatrie, je découvre un environnement hospitalier que je ne connaissais pas : des bâtiments vétustes, des gens qui crient... Dès le début de mon internat, je dois me débrouiller un peu tout seul car les psychiatres censés nous former sont pris dans d'autres activités. À défaut d'avoir un réel tutorat dans l'apprentissage de mon métier, j'apprends très vite à répondre à ce qu'on attend de moi : la prescription de psychotropes d'urgence et les décisions liées aux hospitalisations.* »



Fethi BRÉTEL :
*Je ne suis pas là
 pour vous écouter.
 La dérive de la
 psychiatrie dans le
 système capitaliste.
 L'ardeur, 2020.*

Elisabeth Féry : « *C'est à Créteil que j'apprends à me débrouiller sans rien tellement on manque de matériel. C'est une période physiquement dure, j'ai des accidents du travail au niveau du dos, mais les équipes sont soudées, même si les cadres font tout pour les faire péter. Par rapport à 1991, l'année où j'ai démarré, je commence à sentir la diminution des effectifs : on est quatre ou cinq aides-soignantes au lieu de six sur un service.* »

Toutes les conférences de métier racontent ce moment de bascule, cette étape où il n'est plus possible de faire son travail correctement. Mais se contenter d'exposer ces réalités, c'est se confronter à l'impuissance : comment seul·e changer les choses ? Le travail de sape mené par la classe politique depuis les années 1970 a affaibli les travailleurs et travailleuses et a provoqué leur isolement : destruction des collectifs de travail et des cultures collectives de métier par un processus d'individualisation de gestion de carrière et la mise en concurrence systématique des individus, transformation des syndicats « *d'organisations de contre-pouvoir en des corps intermédiaires garants du dialogue social* », casse du service public, casse du droit du travail. Arrive le moment de la conférence gesticulée : en plus d'exposer sa réalité professionnelle, il devient possible de construire une analyse politique élaborée collectivement.

Re-construire de la culture de métier

La spécificité de la conférence gesticulée tient justement dans l'articulation entre *nos anecdotes*, c'est-à-dire ce qui nous est arrivé dans le monde du travail, et l'analyse que l'on en fait, celle que l'on fabrique de manière intuitive et qui nous pousse à venir prendre la parole. Il s'agit de s'imposer en tant que fabricant de la théorie. C'est notre compréhension incarnée d'une situation qui nous permet de lui donner un sens politique. Voici quelques exemples d'analyses politiques intuitives qui esquissent la critique du système capitaliste.

Jean Beauvais : « *Dans mon métier d'éducateur spécialisé, ce que je découvre, au fil des ans, c'est que la protection de l'enfance est presque exclusivement tournée vers les familles pauvres... alors que d'autres familles en auraient besoin. Les familles de riches ne savent pas qu'elles peuvent être aidées. En filigrane, cette idée que seuls les pauvres sont suspectés d'être de mauvais parents... Les éducateurs, c'est pour le terrain, pour les pauvres. Les psys, c'est au-dessus, pour les riches. En fait, les services sociaux sont calibrés pour intervenir sur des gens qui font exprès de faire du mal à leurs gosses... ce qui représente moins de 2 % de la population concernée !* »

Jean BEAUVAIS :
Au chevet de la
parente alitée.
Conférence
gesticulée sur les
ateliers de parentalité.
Le Pavé,
Rennes, 2014.



Philippe Ruffin : « *J'en arrive à la conclusion que les conditions de travail insupportables sont dues à l'appétit toujours grandissant des propriétaires de la boîte, que leurs méthodes de management sont totalement incohérentes et uniquement consacrées à mener des chevaux de courses quitte à les faire crever en bout de piste, et que les marchandises que je m'échine à vendre ne sont plus destinées à satisfaire les véritables besoins de la clientèle.* »

Benjamin Cohadon, étudiant en médecine : « *Là, je redécouvre le monde de l'hôpital, et la manière de traiter les patients : face à un homme dépressif, on t'apprend juste à donner des antidépresseurs. Même à Rémy qui travaille depuis plus de vingt ans sur une ligne de boîtes de conserves et qui dit à ses enfants : "Bossez à l'école pour ne pas faire comme votre père !" Rémy, il a besoin d'entendre que n'importe qui, à sa place, serait dans son état. Mais pour l'hôpital, Rémy, il a juste un dysfonctionnement de la neuro-transmission.* »

En recoupant les différents sujets de conférences présents dans le groupe, l'intelligence politique se construit et se renforce : c'est bien à l'organisation même du travail et aux choix politiques qui l'orientent qu'est renvoyée la responsabilité du travail impossible. Et puisque le groupe compte des personnes venues dénoncer d'autres formes d'exploitation comme le patriarcat ou le racisme, c'est toute la violence du système capitaliste qui se donne à voir et à critiquer. Ainsi faire culture, c'est construire le récit collectif de nos communautés de métier. Le capitalisme, *via* la culture néolibérale, substitue à nos récits collectifs construits dans l'expérience un récit idéologique qui empêche de penser, en détournant notamment les mots qui permettraient d'opposer de la résistance. Les conférences gesticulées font ce travail, elles (re)nomment les intérêts divergents qui existent entre, d'un côté, celles et ceux qui effectuent le travail et connaissent la réalité du terrain et, de l'autre, celles et ceux qui empochent les bénéfices. Elles désignent clairement les procédés utilisés dans la destruction des métiers et des services publics que sont la démarche qualité, le management par objectifs, les décisions politiques qui attaquent le droit du travail. Elles affirment la nécessité de refaire collectif, de reconstruire un discours à opposer à celui de la culture néolibérale. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : de proposer un récit à opposer au système. Ce récit, il est la somme de toutes les prises de parole militantes qui dénoncent, d'une manière ou d'une autre, la logique capitaliste.

Le processus de radicalisation

Ces travailleuses et travailleurs ont décidé de franchir le pas de la conférence gesticulée parce qu'ils et elles en étaient tous et toutes arrivé·e·s à un stade où leur vécu par rapport à leur métier – ce mélange de souffrance et de critique – leur imposait de prendre la parole pour le restituer. Ils et elles vont tous et toutes en sortir en ayant radicalisé leur critique. La radicalisation est ici entendue à double sens : d'une part, la personne devient plus radicale dans son point de vue et ses idées ; de l'autre, elle produit une analyse systémique et structurelle de ce qu'elle vit et subit en revenant à la racine, et contribue ainsi à refabriquer de la culture du métier. Si cette radicalisation est possible, c'est d'abord parce qu'il y a le temps pour ça : le temps de préparer la conférence, et le temps de la jouer. « *La conf m'a permis de dire des choses pour lesquelles je n'avais pas d'autres espaces,* explique Katia Lang. *La possibilité de développer une réflexion politique sur deux heures, ça n'existe pas dans la vraie vie. C'est un cadeau qu'on se fait.* »



Arthur MOLVEAU :
*Burn-out.com, le
management à
contre-sens,*
L'ardeur, 2018.

Emmanuelle Cournarie, de son côté, réalise que la conférence gesticulée lui permet de faire l'inverse de ce qui lui est demandé dans ses enquêtes. Mais aussi qu'elle peut utiliser des éléments de méthodologie sociologique dans sa conférence. La sociologie revient là où on ne l'attendait pas... La première conférence de Juliette Ryser lui a également permis de radicaliser sa critique du théâtre purement esthétique. Mais que faire de cette radicalisation dans sa propre pratique de metteuse en scène ?
« *Je continue quand même à faire des spectacles, notamment pour le jeune public, c'est-à-dire l'âge de mon fils. Mais je m'efforce de plus en plus de casser le code de l'esthétique léchée : je fais passer le sens avant tout !* »

Pour Régine Mary, sa conf sur les normes va carrément révolutionner sa pratique. « *Je vais rencontrer tous les métiers à partir de cette approche. Car les normes empoisonnent vraiment tous les métiers.* » Elle entre en contact avec Xavier Noulhianne, ex-ingénieur devenu éleveur de chèvres et auteur du livre *Le ménage des champs*¹. Et avec Yannick Ogor, ex-animateur à la Confédération paysanne qui a écrit un autre livre sur le même sujet : *Le paysan impossible*². « *On va tous se retrouver aux trente ans de la Confédération paysanne où on anime un atelier pour expliquer la gestion par les normes.* » Et Régine de réaliser : « *Si j'ai fait cette conf, c'est d'abord pour tous les agriculteurs en difficultés qui ont défilé dans mon bureau pour m'expliquer leurs réalités, et dont certains se sont suicidés. Les normes ont pour objectif de faire disparaître tous les indépendants, d'empêcher toutes les tentatives d'alternatives pour ne plus permettre l'autonomie locale. Elles visent une production de masse pour une consommation de masse imposée. En supprimant l'économie réelle, on supprime les échanges de proximité : plus personne ne saura qui produit quoi, comment, d'où ça vient et combien ça coûte ! C'est ça la gestion par les normes. Et c'est ça qu'on vient dénoncer.* » Sa conférence gesticulée a permis à Régine de passer de son expérience personnelle à une critique théorique et politique, donc à visée universelle, du système normatif ; elle va aussi générer des pratiques qui, à leur tour, permettent la mise en commun, donc un nouveau niveau de politisation des enjeux.

C'est aussi ce qu'a vécu Marie-Pascale Devaux : « *Faire une conférence, ça permet un aller-retour entre le méta (j'élargis ma loupe) et le micro. Ça radicalise la critique de notre métier, mais qu'est-ce qu'on fait avec ça après ?* ». Marie-Pascale va vivre la solitude de la gesticulante de fond. « *Je suis devenue de plus en plus atypique dans mon milieu professionnel. Quand on est encore dedans et qu'on est un peu seule, on en chie ! Mais je ne voulais pas m'isoler et me désocialiser.* » Elle finira par être licenciée, alors qu'elle devait travailler encore sept ans. « *On a fini par vivre ce que les gens qu'on recevait vivaient eux-mêmes !* » C'est en tant que directrice d'un Fongecif (fonds de formation continue) qu'elle voit s'effondrer le système sous les coups de décisions de réformes dont elle ne comprend pas la finalité mais dont elle vit les dégâts de mois en mois jusqu'à la décision de rupture finale qui l'amènera à réaliser une conférence gesticulée pour comprendre et expliquer.

(1) Noulhianne, Xavier, *Le Ménage des champs : chronique d'un éleveur au 21e siècle*, Ed. Du bout de la ville, 2016.

(2) Ogor, Yannick, Aigoin, Julie, *Le Paysan impossible : récits de luttes*, Éd. Du bout de la ville, 2017.

(3) Le Texier, Thibaut,
*Le Maniement des
hommes. Essai sur la
rationalité
managériale.*
La Découverte, 2016.

Le processus est différent pour Christophe Rohou, qui a quitté depuis déjà cinq ans son métier d'ingénieur pédagogique à l'université quand il se lance dans la réalisation d'une conf. Il n'empêche : le stage de réalisation de sa conférence va fortement radicaliser son analyse et sa posture. « *J'arrive avec la volonté de critiquer la généralisation de l'enseignement à distance, mais je n'élargis pas cette critique à mon métier lui-même. À l'époque, sur mon site internet professionnel, j'évoque encore l'ingénierie pédagogique parmi les activités que j'exerce.* » C'est sa co-formatrice, Katia, qui va le secouer : « *Ce métier, tu y crois ou tu n'y crois pas ? Tu ne peux pas rester comme ça le cul entre deux chaises...* ». Alors Christophe décide d'y aller : « *Je sais qu'elle a raison, même si je ne le ressens pas encore. Ce n'est pas facile, car il s'agit de déconstruire tout mon parcours : par exemple, m'attaquer au système technique alors que moi, j'ai été biberonné à la technologie. Mais l'urgence dans laquelle je me trouve est plus forte que la peur. Simplement, cette déconstruction, il faut que je la fasse mienne, sinon ce sera juste quelque chose de plaqué.* » Pour y aller, Christophe choisit donc la voie qu'il connaît : « *Conceptualiser le problème, faire des cartes mentales, lire de nouvelles choses...* » Une fois le processus enclenché, il est sans fin. « *Fin 2021, soit six mois après avoir terminé ma conf, je lis Le maniement des hommes, de Thibault Le Texier³. Ce livre m'aide à comprendre en quoi, en plus du capitalisme en moi, il y a aussi du management en moi. Cette volonté de tout rationaliser et tout contrôler, y compris les personnes... donc tout déshumaniser, dépersonnaliser, déposséder...* » Christophe réalise à quel point l'ingénierie pédagogique est « *une excroissance du management, donc du mensonge* ». Depuis, il a supprimé la référence à ce métier sur son site professionnel.

Laetitia PIETKA : *Une
cassos à l'affiche.*
*Capitalisme
et mépris de classe.*
L'ardeur, 2021.



Quel public pour sa conf ?

En allant porter son analyse devant des étudiant·e·s en formation, devant des pair·e·s ou pour un public plus large (afin d'ouvrir le débat dans l'espace public), il s'agit de faire œuvre de syndicalisme (au sens large du terme), même s'il ne s'agit pas d'une stratégie pleinement explicitée. Tout·e gesticulant·e a un peu en tête pour quel public prioritaire il ou elle aimerait jouer sa conférence, et dans quels objectifs. Plusieurs postures différentes peuvent être envisagées.

Stratégie 1 : jouer pour ses pairs, son milieu professionnel

Jean Beauvais, éducateur devenu responsable d'un service d'Action et recherche en prévention et éducation (ARPE) en Gironde, a surtout joué sa conférence dans son milieu professionnel. « *Je vendais ma conf au titre du service : ils faisaient venir l'ARPE, et pas Jean Beauvais. Moi, je souhaitais rester en place, instaurer un espace de parole... Avoir un regard critique tout en étant toujours en poste, ça donne une sacrée crédibilité. Quand des gens de mon service l'avaient vue, ils y faisaient référence : Ça, tu le dis dans ta conf ! Les plus jeunes commençaient également à s'autoriser à faire référence à leur propre expérience.* » Cette conférence est plutôt du genre *poil à gratter* que remise en cause systémique de l'institution. « *Des éducateurs en stage sont venus me dire que c'était une sacrée bonne révision et que ma conf faisait écho à leurs propres savoirs chauds.* »

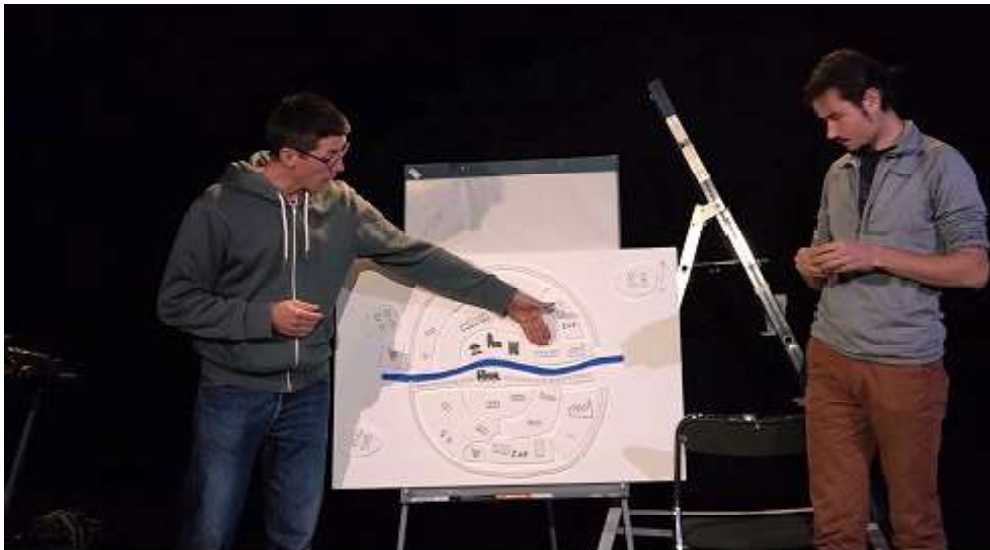
Pauline Christophe, qui a démissionné de son poste de professeure des écoles juste avant de faire sa conférence, l'a jouée à de nombreuses reprises devant d'anciens collègues. « *C'était pour des syndicats, pour des luttes d'instits, ou en IUFM... J'y ai reçu un très bon accueil... mais c'était celles et ceux qui se posaient des questions qui étaient là !* »

L'enjeu, devant des pair·e·s, c'est de réussir à partager avec ce public l'analyse du métier et de sa destruction pour tenter de les mobiliser et d'imaginer des pistes de résistance. Encore faut-il, bien sûr, que l'analyse politique proposée dans la conférence suscite l'adhésion des professionnel·le·s présent·e·s. Et c'est loin d'être gagné d'avance. Lorsqu'elle joue sa conf avec des universitaires dans le public, Emmanuelle Cournarie observe deux types de réactions : « *Celles et ceux qui sont bien dans l'institution quittent ma conf au bout d'une demi-heure ; celles et ceux qui y sont mal me disent Merci, vous êtes dans la sociologie, continuez ! Ils et elles se reconnaissent là-dedans.* »

Stratégie 2 : jouer pour des étudiant·e·s, les futur·e·s professionnel·le·s du métier

Frantz DANIAUD
Mathieu PIRIOU :
*La ville, elle est à qui ?
Elle est à nous.*
Conférence gesticulée
sur le métier
d'urbaniste.
Le Contrepied,
Rennes, 2017.

En créant *Le mystère du journalisme jaune* en 2014, Philippe Merlant imaginait jouer souvent cette conférence pour un public de pairs, de journalistes comme lui. La réalité, c'est qu'il n'a été invité qu'à deux reprises (sur une centaine de représentations) par des professionnels (une fois par un syndicat, l'autre par les Assises internationales du journalisme). Sans doute parce que peu de journalistes professionnel·le·s peuvent souscrire à l'analyse politique proposée. Mais Philippe a joué sa conférence à plusieurs reprises dans des écoles de journalisme. « *Dans deux de ces écoles, ça s'est très bien passé, car les étudiant·e·s étaient en phase avec la vision du métier que je défends. Une autre fois, pas du tout : je voyais les élèves tirer la gueule en face de moi. Un peu comme si je détruisais leurs rêves. Je voulais engager la discussion avec eux à la fin, mais ils sont tout de suite partis !* »



L'objectif, lorsque l'on joue sa conférence pour des étudiant·e·s, c'est de faire en sorte que ces futur·e·s professionnel·le·s soient armé·e·s pour résister à la destruction de leur métier et puissent ainsi partager des analyses et pistes de résistance. Benjamin Cohadon, qui a produit sa conf environ 70 fois depuis sa création, l'a jouée de nombreuses fois dans les facs de médecine. « *J'y suis bien accepté, et je peux même y faire des ateliers post-conf. En général, les étudiant·e·s, du moins celles et ceux qui viennent la voir, montrent réceptivité et adhésion. Avec les médecins, c'est plus partagé : certain·e·s ont même essayé de m'interrompre en prétendant que je racontais n'importe quoi !* »

Pour Jérémie Muccio, cela faisait clairement partie de son projet initial de jouer sa conférence pour les écoles de kiné. Ainsi, il l'a présentée dix fois dans celle de Poitiers (où lui-même a été élève). « *C'est les mêmes profs depuis dix ans, ils me connaissent, ils savent que c'est politisé, ils me font confiance. J'ai beaucoup de retours positifs des étudiant·e·s, qui me disent que ça les fait réfléchir. Maintenant, je fais un débat mouvant après la conf. Ce sont des jeunes à qui on ne donne pas les bases d'une réflexion politique, mais qui sont très ouvert·e·s à ma réflexion.* »

Stratégie 3 :
jouer pour un public plus large, et notamment les usager·e·s

C'est la situation dans laquelle se trouvent la majorité des gesticulant·e·s. Il y a d'ailleurs des métiers dans lesquels *grand public* et *usager·e·s* se confondent tant tout le monde se trouve plus ou moins dans une situation d'usager·e. Exemple : les médias, un système sur lequel chacun·e détient une expertise personnelle en tant qu'usager·e. Soucieux de ne pas garder le monopole de l'expertise avec sa conférence, Philippe Merlant a développé au fil des ans un atelier *pré-conf* au cours duquel chaque participant·e est invité·e à raconter une expérience dans lequel il ou elle estime avoir été directement victime d'une *maltraitance médiatique*. Certains récits sont transformés en saynètes, qui sont jouées le soir en ouverture de la conférence. Et Philippe propose au public de *faire forum*, selon la méthode du Théâtre de l'Opprimé : chacun·e peut venir sur scène pour remplacer un personnage et tenter, à sa place, de résister face à la maltraitance médiatique dont est victime ce personnage. « *Cela permet d'organiser le dialogue entre les exemples de maltraitance issus du travail en atelier, les pistes et solutions proposées par le public en faisant forum, et les analyses et alternatives apportées à partir de ma propre expérience dans ma conf* », estime Philippe.



Chantal BEAUCHAMP :
*Hélène, Ibrahima,
 Sarkis et les autres...
 sans papiers*
 L'Engrenage,
 Tours, 2014.

S'il a joué de nombreuses fois pour des étudiant·e·s en médecine, Benjamin Cohadon présente aussi sa conférence devant des publics plus variés. « *Et je suis content quand je constate que des non-professionnel·le·s du soin s'y retrouvent très bien à travers leur propre expérience de patient·e, de malade...* »

Quant à Régine Mary, à force d'aller à la rencontre de secteurs d'activité variés avec sa conférence sur les normes, elle s'est trouvée embarquée dans la lutte de certaines professions.

Ainsi, pour avoir affirmé lors d'une de ses représentations dans le Finistère que la loi sur l'accessibilité avait été conçue non pour les personnes handicapées mais pour satisfaire les maîtres du bâtiment, elle s'est retrouvée aux côtés de l'association Approche Éco-Habitat et du réseau Ecobâtir à mener pendant deux ans un combat contre l'obligation de certification RGE (Reconnu Garant de l'Environnement). « *On a même attaqué la loi devant le Conseil d'État, au motif qu'elle est discriminatoire. Ça n'a pas marché, mais je suis fière d'avoir participé à ça.* »

Et après, que faire de son métier ?

C'est une évidence pour celles et ceux qui ont fait une conférence gesticulée sur leur métier : leur rapport à celui-ci s'est trouvé profondément transformé à travers le processus qui a conduit à faire cette conférence. D'où la question, déjà évoquée par Marie-Pascale Devaux et Juliette Ryser : que faire de ce métier une fois que la critique, théorique et pratique, s'est accentuée, radicalisée ? Faut-il rester et résister, contourner les injonctions pour tenter de défendre ce qui reste du métier, y renoncer et le quitter, continuer à l'exercer dans un cadre différent ? Il n'y a pas de *bonne* réponse, valable pour tout le monde, et chacun·e trouve la sienne, en fonction de la situation dans laquelle il ou elle se trouve et de ses contraintes personnelles.

Posture 1 : je reste, je résiste, je lutte

On pourrait penser que c'est la posture la plus *naturelle* pour les gesticulant·e·s venu·e·s faire une conférence gesticulée sur l'analyse critique de leur métier : leur intention initiale n'est-elle pas de dénoncer pour mobiliser ? Et cela n'était-il pas formulé clairement dans le projet politique des conférences gesticulées, tel que l'exprimait Franck Lepage dès les premières années : « *Dans la conférence gesticulée, le témoignage d'un travailleur sur son expérience n'est pas fait sous l'angle de la souffrance ou de la déploration, mais sous celui du refus, de la résistance, de l'intelligence politique et des stratégies de combat* » ? Pourtant

la plupart des gesticulant·e·s concerné·e·s font le constat qu'il n'est pas si facile que cela de rester et lutter pour tenter de sauvegarder quelques *fondamentaux* du métier... tant ceux-ci, bien souvent, n'existent déjà plus !

Fethi Brétel fait partie de ceux qui ont choisi de rester pour résister. Après un passage dans une clinique privée, il a décidé de revenir à l'hôpital public : « *Un soignant n'a rien d'autre à faire que d'être du côté des patient·e·s. Et l'hôpital public, c'est notre bien commun, il faut donc le défendre.* » Ces dernières années, Fethi s'est engagé dans de nombreux collectifs de lutte : celui de la grève de la faim du Centre hospitalier du Rouvray, les Gilets jaunes, Le Printemps de la psychiatrie, Cultures en luttés Occupation Rouen...

De son côté, c'est au collectif inter-hôpitaux (CIH) qu'appartient Jérémy Muccio, resté fidèle à l'exercice de son métier de kinésithérapeute dans les structures publiques plutôt que d'être tenté par l'expérience du cabinet libéral : « *Comme ce collectif fonctionne en dehors des syndicats, il peut, du coup, mobiliser de nouvelles personnes. Il y a tout un tas de gens à l'hôpital qui sentent ce qui ne va pas et ont au fond d'eux la colère que j'avais il y a dix ans. Le problème, c'est qu'ils vont passer par tout un tas de soucis qu'ont déjà vécus les syndicats. On ne peut pas se priver de l'expérience historique des organisations syndicales. Mon projet politique, ce serait de faire la jonction entre les syndicats et le CIH à Poitiers.* »

Dans tous les secteurs, tous les métiers, des collectifs de lutte et de résistance ont vu le jour. Ainsi, Juliette Coanet s'est engagée dans *La force invisible des aides à domicile* (et a aussi participé à *Debout les femmes*, le film de François Ruffin et Gilles Perret).



Juliette COANET :
Je vous prête ma blouse. Une autre histoire des aides à domicile.
 L'ardeur, 2020.

Quant à Laëtitia Degouys, formatrice en travail social, elle a rejoint le réseau Pratiques sociales en Île-de-France, monté par un sociologue et philosophe branché psychanalyse. À partir de février 2022, effet inattendu de sa conférence, Laëtitia assure la coordination de l'Unité d'enseignement accompagnement d'une licence pro à l'université Rennes 2 : l'occasion de propager sur les bancs de la fac une autre vision du travail social.

Laëtitia DEGOUYS :
Entre nous c'est carrément sensible. La formation en travail social entre humanité et contrôle. L'ardeur, 2020.



Posture 2 : je finis par renoncer à mon métier

Politiquement, Élisabeth Féry a toujours fait partie de celles et ceux qui résistent. L'aide-soignante, syndiquée à la CGT, a été de toutes les luttes à l'hôpital. *« J'ai participé à toutes les grèves et mobilisations... mais sans jamais aucune victoire. »* Confrontée à la dégradation des conditions de travail – donc à la destruction progressive de son métier – et à un accident du travail qui l'a privée du contact quotidien avec les patient·e·s, Élisabeth finit par engager un processus de démission en 2017, l'année même où elle s'inscrit à un stage de réalisation de conférence gesticulée.

La metteuse en scène Juliette Ryser en est aussi arrivée à ce constat : *« Je fais de moins en moins de mises en scène, je pense que peut-être je n'en ferai plus jamais. Pour monter un spectacle, il faut deux ans de travail acharné. Maintenant que j'ai compris que mon travail ne sera pas reconnu, j'ai décidé d'arrêter ce métier. Je ne veux plus me heurter sans cesse aux mêmes obstacles. »* Constat d'impuissance ? Peut-être, mais Juliette ne le vit plus comme un échec personnel : *« Je ne me sens plus victime, car j'ai l'analyse politique pour comprendre ce à quoi je me heurte. »*

Posture 3 : je suis proche de la retraite, alors je tiens le coup !

C'est en effet la situation la plus simple pour les gesticulant·e·s les plus âgé·e·s : bénéficier du *salaires à vie* que va leur apporter le départ en retraite. Lorsqu'il a créé sa conf en 2015, le *commercial* Philippe Ruffin se trouvait à quelques années de l'échéance : « *L'exercice de mon métier au quotidien a été de plus en plus difficile. Les contraintes sont devenues telles que ce métier, que j'ai beaucoup aimé, est devenu insupportable : surcharge perpétuelle, incapacité de terminer un dossier de façon satisfaisante, exigences abracadabrantes de la clientèle et de l'administration... J'ai commencé à me dire qu'il valait mieux que je m'arrête avant d'en assassiner un (un client ou un fournisseur) ! Si j'avais été plus jeune, j'aurais certainement changé d'orientation. J'ai eu la chance d'être à quelques années de mon départ en retraite.* »

Posture 4 : je reste dans mon boulot, mais je fais évoluer mes méthodes

Un choix possible pour celles et ceux qui exercent une activité professionnelle encore compatible avec leurs valeurs et leur vision politique. C'est le cas de Katia Lang, formatrice dans une association qui utilise la *pédagogie de la libre motivation*, inspirée de Célestin et Elise Freinet comme du livre *Libres enfants de Summerhill*⁴. Katia considère que le fait d'avoir fait une conférence gesticulée a fait bouger pas mal de choses dans sa posture de formatrice : « *J'utilise plus qu'avant les outils de l'éduc-pop. Et puis, avec les jeunes, je fais bien plus de travail de déconstruction systémique qu'avant : je leur fais réaliser que ce ne sont pas elles et eux qui sont en cause, ce n'est pas non plus leur environnement immédiat qui joue dans leurs difficultés, il y a aussi des raisons plus globales, plus systémiques...*»



(4) S Neil, Alexander, *Libres enfants de Summerhill* (1960), La Découverte poche, 2014.

Yoann CHARRIER : *Un autre nombre est possible – Une conférence 100 % résistante aux stats.* L'ardeur, 2019.

Posture 5 : j'arrête mes études, mais j'arrive à rebondir

Et les plus jeunes ? Certain·e·s en sont venu·e·s à faire leur conférence alors qu'ils ou elles étaient encore étudiant·e·s ou venaient juste de terminer leurs études. Mathieu Dalmais a décidé, au terme de ses études d'ingénieur agronome, de refuser le diplôme de son école, et en a fait le thème de sa première conférence gesticulée. Après huit mois comme prof de bio, il se retrouve au chômage à la rentrée 2014. « *J'ai alors un choix à faire : soit je joue ma conf à fond en allant dans toutes les écoles, soit je cherche du travail. Mais je me sens plus légitime à dire ce que doit être l'agronomie en incarnant le métier qu'en donnant des leçons de l'extérieur.* » Il postule alors à un poste d'animateur technique proposé par la Confédération paysanne, et il est pris. « *Mon travail consistait à construire les positions de l'organisation à partir de l'animation de groupes de travail : un peu mon métier idéal, je n'aurais pas osé en rêver.* » Dans ce poste, Mathieu continue à se penser agronome. « *J'ai bossé là où je pouvais avoir le plus de stimulation intellectuelle et de pertinence par rapport à ce métier.* » Mais après deux ans et demi, ses propositions sur l'alimentation ayant été mises à l'écart par la Confédération paysanne, Mathieu décide de partir.



Mathieu DALMAIS :
Vous êtes l'élite de l'élite de l'élite de la France. Pourquoi je refuse mon diplôme d'ingénieur.
Le Vent debout,
Toulouse, 2014.

Mathieu reconnaît s'être inspiré de l'exemple de Benjamin Cohadon, qui a suivi le stage pour réaliser sa conférence gesticulée en 2011 juste après avoir décidé d'arrêter en 5^e année ses études de médecine. Quand il sort du stage et commence à jouer sa conf, Benjamin ne sait pas encore vers quoi s'orienter professionnellement. « *Mais la conférence m'a renforcé dans l'envie de repartir vers autre chose sans quitter complètement le champ de la santé.* » Il se trouve que certain·e·s de ses

ancien·ne·s collègues, dont il se sent très proche, vont continuer leurs études jusqu'à la fin, deviennent donc médecins, se posent la question du cadre dans lequel exercer... et en parlent avec Benjamin. « *On s'est dit qu'on aimerait bien reprendre à notre compte le principe de la Case de santé : un centre de santé communautaire créé en 2006 à Toulouse et dans lequel soignants et travailleurs sociaux estiment que les conditions de logement ou de travail ont un impact crucial sur la santé des gens.* » Leur terrain d'expérimentation est vite trouvé : Village 2, un quartier prioritaire d'Échirolles, banlieue de Grenoble. En mettant des bouts d'héritage en commun, le petit groupe peut commencer à financer la préparation du projet et, dès 2012, embaucher Benjamin à plein temps sur cette mission. Quand le centre ouvre, en septembre 2016, « *après quatre années de réflexion collective intense et passionnante* », il devient le coordinateur de l'équipe, alors forte de 12 salariés (une vingtaine aujourd'hui). Village 2 Santé est organisé autour de quatre volets : l'accueil (le premier lieu de soin, de lien, de refuge...); le sanitaire (l'accès aux soins proprement dits); le social (afin de traiter vraiment ce qu'on sait des *inégalités sociales de santé*); l'éducation populaire en santé (en essayant de créer des espaces collectifs au-delà de l'équipe professionnelle). « *Techniquement, ce que j'ai appris pendant mes cinq années d'études ne me sert pas à grand chose, mais avoir pu comprendre ce qu'est le rapport aux soins dans le corps des gens, ça, ça m'est vraiment utile. Avec Village 2 Santé, je concrétise une vision de la santé à laquelle je souscris pleinement.* » Juste retour des choses pour celui qui, par analyse politique du système médical et sanitaire, avait décidé d'arrêter ses études.

Posture 6 : j'exerce mon métier dans un autre cadre, alternatif

Une initiative comme le Village 2 Santé pose la question des *alternatives concrètes* sur lesquelles peuvent déboucher les conférences gesticulées. Un terrain politiquement délicat : comment trouver la juste posture entre la croyance un peu naïve dans le potentiel radicalement transformateur des alternatives et le refus sectaire d'ouvrir des espaces pour pouvoir exercer son métier autrement ? Bien sûr, la simple juxtaposition des alternatives ne suffira pas à détruire le capitalisme. En même temps, on ne peut pas *sortir du capitalisme* sans expérimenter dès maintenant des formes alternatives.

Profondément marqué par l'expérience de Benjamin Cohadon, Fethi Brétel aimerait s'en inspirer pour créer un modèle coopératif de soins psychiatriques. « *Il y aurait dans un même lieu des*

espaces de parole confidentiels, des espaces pour des réunions supervisées sur les pratiques de soins, des échanges relationnels au sein de pratiques artistiques collectives, de l'éducation populaire, des espaces de détente, un restaurant bio et coopératif... » Pour Fethi, il s'agit de « retrouver l'élan du mouvement désaliéniste impulsé par les psychiatres résistants au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Ce mouvement, tout comme le mouvement de sectorisation impulsé par Lucien Bonnafé, voulait changer l'institution, sortir de la violence de l'asile et du pouvoir psychiatrique. On a ensuite cassé ces mouvements en ramenant la psychiatrie dans le domaine des spécialités médicales. » L'objectif est de créer des lieux coopératifs et autogérés d'accueil, de rencontre, d'écoute et de soin des personnes souffrantes, dont l'existence, l'activité et la pérennité devraient s'affranchir au maximum de toute autorité d'État. Bref, « se réapproprier notre outil de travail en échappant au maximum au contrôle de l'État ».

Parfois, le cadre alternatif du métier se construit déjà entre gesticulant·e·s. Elle croyait avoir renoncé à son métier de sociologue, Emmanuelle Cournarie va le retrouver à travers sa conférence gesticulée et son engagement d'éducatrice populaire à L'ardeur : « *Je retrouve le pourquoi j'ai voulu faire de la sociologie. Je veux faire une sociologie engagée, hors de l'institution, et qui vise à mettre en lumière les rapports de domination. Ce qui se passe entre gesticulant·e·s, ça contribue à cela... J'ai envie de mettre mon métier au service du réseau.* »

Philippe Merlant vit aussi un retour aux fondamentaux de son métier, le journalisme, depuis qu'il a quitté les médias *mainstream*. « *Interroger les institutions, poser sans cesse la question du pourquoi les choses sont comme ça, donner la parole à celles et ceux qui en sont constamment privé·e·s : voilà les fondamentaux démocratiques du métier de journaliste, voilà ce que ne font plus les médias mainstream et que j'ai retrouvé en faisant du journalisme participatif avec les gens, dans les quartiers populaires notamment.* » Un changement amorcé avant même de faire sa conférence gesticulée, mais accéléré depuis.

Il y a aussi tout ce qui permet d'impulser des dynamiques locales. C'est par exemple ce qui s'est passé à Trégunc, commune du Finistère dans laquelle Marc Pion a proposé à la MJC et à la Ligue des droits de l'Homme d'organiser dès 2013 un Festival de conférences gesticulées. La première année, Benjamin Cohadon y présente sa conf. « *Avec un copain, on pensait déjà à recréer un dispensaire à Concarneau, raconte Marc. Après la conf de Benjamin, on a fait un atelier avec une*

vingtaine de participant·e·s qui a débouché sur l'idée d'ouvrir un centre de santé. Une association s'est créée, et le centre de santé a pu voir le jour. » Quand il joue sa conférence gesticulée, Marc la prolonge souvent par un atelier sur l'installation des paysans. Résultat : quatre paysans se sont installés depuis. *« Il s'est aussi créé un collectif féministe, qui n'a pas produit de conférence, mais a mis en place un atelier : elles ont contribué à recréer le Planning familial à Concarneau. »*

La conférence gesticulée, au service de l'engagement syndical ?

« *La conférence gesticulée : nouveau syndicalisme* », titrait un texte de la Scop Le Pavé en 2010. L'intention initiale était tout à fait claire : puisqu'une conférence gesticulée est un objet qui permet d'analyser les dégâts que fait le capitalisme sur les métiers, objet qui peut être partagé par le plus grand nombre, il semble assez logique de penser que les organisations syndicales pourraient s'en saisir pour conscientiser et mobiliser les travailleurs et travailleuses du secteur. Une dizaine d'années plus tard, le bilan est contrasté, en demi-teinte.

Dominique BESSON :
Re-panser l'hôpital public.
Le contrepied
Rennes, 2017.



Côté positif : en cinq ans, l'équipe de L'ardeur est intervenue plus de cent fois auprès d'une section syndicale, soit pour y jouer des conférences gesticulées, soit pour y animer des ateliers d'éducation populaire. Ainsi, récemment, l'intervention d'Emmanuelle Cournarie a permis à des conseillers et conseillères de Pôle emploi de repenser leur façon de faire du

syndicalisme en y intégrant l'éducation populaire et les récits de vie : ces militant·e·s refabrique de la culture de métier en croisant les savoirs de l'expérience et les analyses politiques qu'ils et elles en tirent. L'expérience de Katia Lang auprès du Sudep (syndicat des professeurs de l'enseignement privé) va dans le même sens. Suite à des ateliers de désintoxication de la langue de bois, nombre de syndicalistes témoignent également de la manière dont ils et elles commencent à résister à la novlangue du management néolibéral.

Côté négatif : peu de gesticulant·e·s, en fin de compte, sont eux ou elles-mêmes syndiqué·e·s. Et quand ils ou elles franchissent le pas, c'est pour être confronté·e·s à leur tour à la faiblesse syndicale. Ce qui est arrivé, par exemple, à Juliette Coanet : *« Longtemps, je n'ai pas été syndiquée, car je travaillais pour des petites associations où ça se passait plutôt bien. Quand j'ai fait mon stage de réalisation, Thierry m'a convaincue de franchir le pas. Depuis décembre 2019, je suis à la CGT Services. Mais je suis la seule syndiquée dans la structure où je bosse : c'est un secteur où les conditions de travail, le fait que nous soyons seules avec notre smartphone, rend compliquée la possibilité d'une organisation collective. Mais je reste dans l'idée d'utiliser ma conf dans une logique de mobilisation. Mon envie, c'est vraiment de la jouer devant des collègues. »*

Autre frein à la rencontre : le fait que les conférences gesticulées soient beaucoup axées sur *la critique culturelle du capitalisme*, quand les organisations syndicales se concentrent sur la dénonciation de ses effets économiques et sociaux. Lui-même syndiqué CGT quand il travaillait encore, Philippe Ruffin déplore que les organisations syndicales, qui *« devraient aussi œuvrer à la défense des métiers, ne s'intéressent pas davantage à ce bel outil qu'est la conf gesticulée »*.

La critique atteint même les plus farouches partisan·e·s du syndicalisme. Telle Elisabeth Féry qui, dans le droit fil de sa mère (déjà elle-même aide-soignante et déléguée CGT), s'est syndiquée à la CGT dès qu'elle a été embauchée, en 2000. Mais qui pointe la responsabilité des organisations syndicales dans les défaites successives de son secteur. *« Par exemple, je ne comprends pas pourquoi nous, travailleurs et travailleuses de la santé, on a repris le travail en 1995. Si on perd, c'est aussi parce que les gens ne sont pas conscients de comment fonctionne la Sécurité sociale : beaucoup pensent que la Sécu, c'est l'État, et même certains syndicalistes pensent ça. Moi-même, c'est seulement fin 2015 que je prends conscience que ce n'est pas le cas. »* Fin 2015, Elisabeth propose un programme d'analyse

politique et de revendications à la CGT Santé. « *Ils se sont moqués de moi : "Tu es complètement utopiste". Ça m'a blessée. On n'est que sur la défensive, jamais à l'offensive. Les partis de gauche et les syndicats ont oublié de faire de l'éducation populaire. J'ai fini par déchirer tout ce programme, tellement ils se sont foutus de ma gueule !* »

Comme le rappelle Mathieu Dalmais, les conférences gesticulées peuvent pourtant s'assimiler à la *deuxième besogne syndicale*, telle que la Charte d'Amiens l'avait définie : participer à la transformation de son secteur d'activité pour qu'il serve l'intérêt général. Exactement ce que souhaitait Luc Carton dans une interview réalisée en 2014 au sujet de la conférence gesticulée : « *Toute l'expérience (d'exploitation, d'oppression et de domination) des travailleurs doit être mise à jour par les syndicats. Il s'agit de provoquer l'accouchement de savoirs sociaux stratégiques à partir d'un travail rigoureux de récit et d'analyse des expériences des travailleurs. C'est un travail de nature culturelle mais qui est actuellement délaissé par les syndicats. Selon moi, la tâche prioritaire de l'éducation populaire est aujourd'hui d'investir les syndicats, c'est-à-dire d'investir la relation syndicale de ce travail culturel pour libérer le sens et fabriquer de la culture de métier. L'éducation populaire, et avec elle la conférence gesticulée, doivent aider à briser l'inculture des syndicats.* » Ce n'est qu'un début.



Luc CARTON : directeur de recherches à la Fondation Travail-Université dans les années 1980, il coordonne des programmes de recherche sur l'évaluation des politiques publiques et les relations entre économie et société.

Abordant des questions aussi diverses que l'évolution du syndicalisme, l'émancipation sociale, le développement des relations de service, la



problématique du logement; il développe la notion d'intégration critique. En France, il est chargé d'une mission prospective sur l'avenir de l'éducation populaire, qui n'est évidemment pas l'éducation dont le peuple est l'objet mais une éducation dont le peuple est le sujet, c'est-à-dire la transformation de l'expérience quotidienne aliénée ou exploitée en expérience collective et surtout en savoir stratégique.



Thierry ROUQUET : *Demier tango pour les services publics*. Le Pavé, Rennes, 2011.

Chapitre 4



« Réaliser »

Réaliser une conférence gesticulée

Dans le jardin d'un gîte perdu au milieu des montagnes pyrénéennes, assise dans l'herbe sous le soleil d'été, une femme aligne des fiches bristol les unes après les autres. Une fiche rose qui suit une fiche verte et précède une fiche bleue. Elle fabrique le *scoubidou* de sa conférence gesticulée. Voilà trois jours qu'elle a débuté son stage de réalisation à la conférence gesticulée. Demain, elle présentera au groupe de stagiaires et de formateur·trice·s, une première improvisation gesticulée. Cinq minutes, peut-être dix. Pas plus. Juste l'occasion de s'essayer à une parole gesticulée sous le regard curieux de ses camarades. Dans un mois, elle retrouvera le groupe. Elle arrivera sur un skateboard ou dans une tenue de kayakiste pour présenter sa conf. Ou plutôt une première improvisation de sa conf. Une heure, cette fois-ci, de prise de parole. Une heure pour offrir au groupe un matériau à partir duquel il deviendra possible de travailler durant les dix jours que comporte encore le stage. L'échéance est connue de tous : dans deux mois, la première présentation en public, appelée *sortie de chantier*, qui marquera également la fin du stage. La fin ou plutôt le nouveau départ de cette aventure, débutée trois mois plus tôt.

Il y a encore quelques mois, elle n'avait pas imaginé réaliser une conférence gesticulée. Le concept lui était d'ailleurs flou. Une conférence quoi ? Et puis, elle a assisté à une conférence gesticulée. Un soir, dans la salle d'un café associatif paumé dans la campagne bretonne. Sur scène, elle a vu une femme qui parlait de sa vie. Pas une comédienne, non une femme, comme elle, qui analysait son parcours en faisant des liens avec le capitalisme, le patriarcat. Ça lui a parlé ! Ça lui a parlé d'elle, de

Mathilde
DEFROMONT :
*Accouche
et t'es toi !*
Laetitia MAZOYER :
*Marche ou c-rève,
l'échappée belle,
sur les violences
conjugales.*
Le Vent debout,
Toulouse, 2014.



sa propre vie. Elle a ri, elle a pleuré. Elle est ressortie avec un trop-plein de questions et de doutes. Avec des certitudes également. Elle a laissé les jours passer et, un matin, elle s'est dit : « *C'est mon tour !* » L'envie de gesticuler est contagieuse. Alors elle s'est jetée l'eau, a pris son téléphone, a contacté l'une de ces associations qui proposent d'accompagner la réalisation d'une conférence gesticulée. Et elle s'est inscrite à un stage de réalisation.

Une histoire, celle des stages de réalisation d'après-guerre

À la Libération, la République retrouvée confie à l'État une mission d'éducation populaire. Il s'agit de penser l'éducation comme condition démocratique. N'en déplaise à l'éducation nationale, l'éducation n'est plus un problème d'instruction. « *Avec Auschwitz, avec le nazisme, après la Shoah, on sait désormais que ce n'est pas parce qu'on est instruit·e·s qu'on préfère nécessairement la démocratie au fascisme ! On peut être parfaitement instruit·e et être un nazi. Il y a dans l'intelligentsia française, il y a parmi les plus hauts dignitaires allemands, des gens qui ont un très haut niveau d'instruction. Toute la philosophie des Lumières reposait sur l'idée que, si on élève le niveau d'instruction d'un peuple, on fait reculer la barbarie. Auschwitz démontre le contraire : certains des gardiens des camps de concentration étaient de fins mélomanes, l'instruction n'est pas une garantie contre la barbarie¹.* »

Cette responsabilité nouvelle impose à l'État une obligation de réalisation d'ordre constitutionnel, pour laquelle est institué un corps : les conseiller·e·s d'éducation populaire (appelés *instructeurs* à la Libération). Cette mission éducative, différente de l'instruction publique des enfants (confiée au ministère de l'Éducation nationale), de l'élaboration d'un patrimoine artistique national (à ce que sera, à partir de 1959, le ministère de la Culture) ou de l'insertion par la réparation sociale (au ministère des Affaires sociales), suppose, pour ne pas s'y confondre, un vigilant travail de conceptualisation permettant de réguler son identité en permanence.

Pour ces fonctionnaires d'État recrutés au lendemain de la guerre, il s'agit de faire vivre une culture populaire, c'est-à-dire un ensemble de procédures d'attribution de sens dont les individus ou les groupes se dotent par l'intermédiaire d'une médiation, l'outil artistique (ou métaphorique) étant l'une d'elles. Et c'est au cœur de cette ambition éducative que naîtront les stages de réalisation.

(1) Lepage, Franck, *Les stages de réalisation : 1945-1995. Histoire et modernité d'un dispositif original d'intervention culturelle du ministère de la Jeunesse et des Sports*, Ed. Injep 1996.

(2) Archives
contemporaines de
Fontainebleau.
Versement F.44 bis -
280. / Stages
d'Éducation
Populaire.
Calendriers 1952 -
1961. 2^e article.

Jeunesse et Sports sera le ministère qui impulsera ces stages de réalisation et accueillera les instructeurs et instructrices chargé·e·s de la réalisation de ces stages dans le but de politiser l'action culturelle. Si la juxtaposition sémantique de ce ministère (qui, en 1946, est alors une direction) se retrouve enfermée dans une catégorie de population arbitrairement définie (la jeunesse), d'une part, et dans une activité sociale circonscrite (le sport), d'autre part, ce ministère a bien en charge l'éducation populaire, autrement dit l'éducation critique/politique des jeunes adultes. Une présentation lapidaire des stages d'information sur les problèmes de l'éducation populaire datant de 1945 revendique l'ambition « *d'acquérir par la pratique et la réflexion l'attitude propice à l'éducation des adultes* ² ». En six mots, tout est dit de la philosophie du ministère. Il s'agit d'acquérir une *attitude*, pédagogique, et nous sommes bien dans la question de l'éducation plus que de l'instruction ; il s'agit de mêler à la *pratique* la réflexion, et nous sommes bien dans la question de la réalisation ; il s'agit d'éduquer (politiquement) les *adultes*, et nous sommes bien dans un projet politique de transformation sociale, et non pas de réparation sociale, qui s'adresse à un peuple qu'il s'agit de rendre maître de sa pratique, notamment *via* sa jeunesse, invitée à se construire en référence au monde des adultes, et non à des jeunes enfermé·e·s dans les bornes supposées de leur catégorie.

La dimension de résistance à la consommation est une notion centrale à Jeunesse et Sports, dans les discours et les écrits des instructeurs et instructrices, en particulier autour des stages de réalisation. Une ambition d'humanisme anticapitaliste est affichée, tout autant qu'est portée la critique d'une transformation des *biens culturels* en marchandises. Les stages de réalisation entendent recréer un temps et un espace qui échappent à cette logique au point de prétendre faire de ce dispositif, dans ce ministère et dans l'esprit de celles et ceux qui l'animent, un îlot de résistance et de *vérité* sociale. Il s'agit d'inventer des opérations culturelles concernantes, appuyées sur une réalité locale, mettant une population non spécialisée en situation de pratiquer et de se questionner sur le monde social. « *Le premier stage de réalisation a eu lieu à Clerlande, dans le Puy-de-Dôme, à côté de Riom, en août 1946. C'est dire si c'était tôt. Nous sommes rentrés de captivité au mois de juin 1945, nous avons fait notre premier stage en juillet-août 1945, et nous avons été nommés en septembre 1945. À partir de là, on a commencé à plusieurs, dont surtout des instructeurs d'art dramatique, des instructeurs de danse, des instructeurs de musique et des instructeurs d'arts plastiques, à organiser cet ensemble. Les instructeurs d'arts plastiques étaient particulièrement partie*

prenante, et on a décidé de faire des stages à plusieurs degrés. D'abord des stages de huit jours, de premier degré, aux vacances de Noël, de Pâques, etc. Et des stages de second degré, de quatre semaines obligatoirement, dans lesquels étaient mêlés plusieurs moments : le moment de formation personnelle, des après-midi entièrement consacrés aux répétitions, et des soirs entièrement consacrés à la culture populaire, c'est-à-dire lecture de textes, de pièces, de contes proposés par les uns et par les autres. On a mis en place les structures. Elles ne nous ont été imposées par personne, tout est venu de la base. On l'a fait. Et c'est à ce projet, basé sur la réalisation et la pratique, que nous avons donné naissance³. »

(3) Gignoux, Hubert, Cordreaux, Henri, Rouvet, Jean, in Lepage, Franck, *Les stages de réalisation : 1945-1995*, op. cit.

En ouvrant au peuple un droit à la réalisation, ces stages vont bien au-delà d'un simple acte de formation. Ils posent un acte philosophique et politique majeur : ils érigent une posture d'illégitimité radicale. Réduire la réalisation à un dispositif de formation, c'est réduire la portée politique de cet acte et amoindrir la philosophie du ministère. Si les stages de réalisation ont un statut singulier dans l'histoire et l'action de ce ministère, c'est parce que ce statut est irréductible à une simple action de formation. Au-delà de sa signification pédagogique éminente, il institue du peuple, de l'espace public, de la démocratie. Dans un stage de réalisation abouti, le peuple est invité à produire un acte souverain. Mesurer cet acte à l'aune des canons artistico-professionnels en vigueur n'a pas de sens. Cela supposerait que la production d'une œuvre et sa mise en circulation sur un marché artistique soient la finalité du stage. Le stage de réalisation ouvre le droit à toutes les erreurs, tous les errements. Il est une aventure singulière, dont les participant·e·s n'ont à rendre de comptes que dans les conditions qu'ils et elles ont eux et elles-mêmes définies.

Ce droit, cette posture d'illégitimité radicale, doivent être défendus au nom de l'éducation populaire. Dans une société de spécialités et, pourrait-on dire, de spécialisation, c'est-à-dire dans une société où la rentabilité érigée en système de normes ne donne statut qu'aux spécialistes et morcelle l'humain en diverses fonctions auxquelles sont affectées autant de professionnel·le·s, l'ambition de ces stages de réalisation (et, avec elle, celle de l'éducation populaire), qui reste volontairement globaliste, est subversive. Il s'agit d'établir un rapport, non pas à un public (toujours anonyme et toujours invité à contempler le mystère de la création des autres), mais à une population concrète, identifiée, non spécialiste, non compétente et invitée dans cette non-compétence même à s'autoriser d'un champ disciplinaire sans en avoir de titre. Il y a une démarche passive dans le premier rapport, active dans le second.

La pratique : le cœur d'une politique culturelle de gauche

Pour les artisans de l'éducation populaire que nous sommes, la question subversive est celle de la pratique par le plus grand nombre, par des gens n'ayant pas de légitimité attribuée : des profanes ! Pour les tenants de l'élitisme et de *l'artiste comme être d'exception*, cette idée donne la nausée. Ils pensent aux *croûtes* exposées par des *amateurs*. Ils pensent *médiocrité* et *populisme, masses et galas de fin d'année en tutus roses d'associations de parents d'élèves*. Si tout le monde s'autorisait à monter sur scène et à prendre la parole, à quoi serviraient les professions culturelles ? Rappelons que le capitalisme nécessite pour accroître ses sources de profits la soumission de toutes les activités humaines à l'échange marchand dans un objectif d'accumulation permanente (et illimitée) de marchandises. Les amateurs et amatrices ne fabriquent pas de marchandises. Ils pratiquent la société. La posture politique de l'éducation populaire, est de rompre avec l'élitisme, et de postuler que tout le monde peut se réclamer d'une discipline d'expression artistique pour peu qu'il ou elle en apprenne le fonctionnement et la pratique. C'est le contraire de la vision romantique/aristocratique du génie, incarnant le mystère de l'acte artistique, véhiculée par la conception capitaliste de l'art et son organisation de la rareté.

Il nous revient de démystifier l'acte artistique comme production culturelle et d'ouvrir un droit démocratique à l'acte même de réaliser. Rappeler qu'une politique culturelle de gauche ne peut se réduire au soutien à la création, mais doit se déployer sur le soutien à la pratique. Pour le plus grand nombre. Le pouvoir y perd, le peuple y gagne. Penser une politique culturelle de gauche consiste à prendre acte, dans le champ des pratiques, que *ce n'est pas le résultat final qui compte*, mais le parcours d'expérimentation et d'expression vécu par les personnes dans des actes collectifs à finalité émancipatrice. Ça consiste à laisser avec mépris la finalisation esthétique à la bourgeoisie, dont c'est l'affaire, et à dénoncer le slogan droitier porté par toute une génération de mandarins au lendemain de 1968 : « *Tout le pouvoir aux créateurs.* » S'inspirant de l'histoire des stages de réalisation aujourd'hui disparus, L'ardeur et d'autres associations d'éducation populaire animent tout au long de l'année des stages pour réaliser sa conférence gesticulée. Des profanes s'y retrouvent pour expérimenter et tâtonner ensemble. Il s'agit d'un dispositif emblématique dont l'une des fonctions symboliques est de réaffirmer *le droit du peuple à...* L'émancipation est un acte d'autorisation. La conférence gesticulée est une arme que se donne le peuple pour s'autoriser. L'émancipation et la transformation sociale deviennent alors nos horizons.



Depuis 2014, des formations à la conférence gesticulée se sont succédées en Belgique, à Bruxelles et à Namur, notamment, donnant naissance à plus de trente conférences et à deux organisations de gesticulant·e·s belges.

Des stages de réalisation à la conférence gesticulée

Le stage de réalisation est collectif, pensé dans une logique d'éducation populaire : le contenu est entièrement de la responsabilité de chaque stagiaire, qui n'est pas laissé·e seul·e face à son sujet. En effet, pendant le stage, des travaux collectifs sont organisés autour de l'ensemble des sujets pour amener chacun·e à travailler sa conférence sur les plans théorique et politique, l'approfondir, la préciser, identifier les contradictions à l'œuvre. La participation de chaque stagiaire à la dynamique collective est un principe non négociable.

Le stage de réalisation invite à articuler son expérience personnelle ou professionnelle, son autobiographie choisie, des analyses théoriques sur la question, des métaphores et un jeu scénique allégé. Il n'est donc pas nécessaire d'être expert·e du sujet traité pas plus que d'être engagé·e dans une pratique scénique. L'adjectif *gesticulée* étant au départ une insolence pour signifier l'intrusion dans la sphère des experts d'une sorte d'illégitimité radicale assumée. Nous nous astreignons sous cette forme à transformer, dans le cadre des stages de réalisation collective où chacun·e enrichit la conférence de l'autre, une expérience personnelle vécue en analyse politique partageable sous la forme d'un objet scénique qui nomme les contradictions d'un problème. Le recours des éléments personnels est rattaché à la dimension politique de l'incarnation d'un sujet ou d'une analyse, et écarte toute tentation de thérapie psychologisante. Il s'agit de travailler à une critique et à un démontage politique des mécanismes de domination. Toute personne et tout collectif dont les orientations sont en cohérence avec la ligne politique de la conférence gesticulée sont invité·e·s à participer à un stage de réalisation de leur conférence gesticulée. Sont ainsi invité·e·s à s'abstenir les candidat·e·s ne partageant pas l'orientation anticapitaliste, antiraciste, antipatriarcale (ou hiérarchisant ces différentes dominations), celles et ceux principalement intéressés·e·s par la forme (appelons-les *théâtreux*, par exemple, ou celles et ceux ne voyant dans la conférence gesticulée qu'une forme culturelle), ainsi que les adeptes des différentes mouvances du développement personnel, idéologie anti-politique que nous combattons résolument.



Des sujets variés travaillés en groupe. Christophe ABRAMOWSKY : *Le travail est un sport collectif* ; Philippe CAZENEUVE : *De quelle humanité le robot est-il l'avenir ?* ; Antoine SOUEF : *Pourquoi j'ai arrêté de vouloir sauver l'Afrique* ; Pascal VICTOR : *Coopération et fraternité*, et Laetitia MAZOYER : *Marche ou c-rève : l'échappée belle. Violences conjugales*. Le Vent debout, Toulouse, 2014.

Il ne s'agit pas d'une conférence vaguement animée sur des sujets divers, et encore moins sur des sujets que nous entendons combattre, les considérant comme une escroquerie intellectuelle doublée d'une offensive idéologique profondément droitière et dépolitisante. Nous sommes ainsi des adversaires de l'idéologie portée par de la méditation, de la CNV, du Tai-chi, du Feng shui, du Qi Gong, de la médecine chinoise, de l'astrologie, de la PNL, du yoga, et même de l'homéopathie ! C'est vous dire ! Et nous ne croyons pas plus en Dieu qu'en Bouddha, ou en Macron. Nous ne portons pas de jugement sur celles et ceux qui trouvent une voie d'apaisement dans certaines méthodes de développement personnel, mais nous veillerons à empêcher que cela devienne une idéologie globale portée par un discours qui éloigne de la lutte des classes. Pour celles et ceux que cette posture étonnerait ou qui la trouveraient sectaire, nous renvoyons aux nombreux ouvrages qui analysent les ambiguïtés des théories du développement personnel, ou qui en établissent la critique (comme le récent livre d'Eva Illouz et Edgar Cabanas *Happycratie*⁽⁴⁾).



(4) Illouz, Eva, Cabanas, Edgar *Happycratie*, Premier Parallèle, 2018.

Agathe POIRIER : *Le pouvoir, c'est nous. Gilets jaunes et violence d'État*. L'ardeur, 2022.

Des apports théoriques sont proposés durant le stage sur la question de la réappropriation culturelle et de l'éducation populaire, sur la question des dominations croisées (sexe, classe, race) ainsi que sur divers aspects du capitalisme. Le stage est ainsi l'occasion d'un approfondissement théorique et politique des sujets par les conférenciers et conférencières. Comprendre simplement le capitalisme, c'est savoir exposer l'organisation de ce système dans les trois champs : économique comme mode de production, social comme mode de répartition et culturel comme mode d'adhésion.

Le stage de réalisation d'une conférence gesticulée : du personnel au politique

« Le stage de réalisation m'a aidé à mettre en perspectives mon histoire personnelle et à lier plusieurs dimensions de moi-même », souligne Fethi Brétel. Et d'ajouter : « Il m'a conforté dans mes élans révolutionnaires. Car on voit que l'ennemi est le même dans tous les secteurs d'activité. Il y a bien un système qu'il faut faire tomber : le capitalisme. »

Même constat dressé par Régine Mary : « Je comprends mieux mon sujet en écoutant les conférences des autres. Celles et ceux qui sont là dénoncent les méfaits du capitalisme. On découvre que ce sont les mêmes mots, les mêmes dominations, la même aliénation, dans n'importe quelle branche, et on en est toutes et tous malades. C'est la somme de nos soumissions qui nous amène là et c'est ce qu'on vient dénoncer dans la conférence gesticulée. »

Ou encore chez Marie-Pascale Devaux : « La formation ça remet tout le monde sur la même ligne. Je réalise que je ne suis plus la seule personne en colère et en souffrance. Le partage des expériences de chacun·e nous rapproche les un·e·s des autres. Ça m'a aidée à trouver des pistes au quotidien et confortée dans l'idée de l'importance du collectif. »

Cette dynamique collective permet aussi que s'opère un changement d'échelle, ainsi résumé par Philippe Ruffin : « En arrivant j'avais une vision microchirurgicale, en sortant j'ai une vision plus large de la société. Je parlais d'un mal de ma profession, et voilà que je dénonce un système global de surconsommation, de production et de distribution. Une analyse que je vais étoffer dans les années qui suivent. Côté les autres en formation, ça permet aussi de réaliser que tout cela fait système. »

Et ce changement d'échelle n'est rien d'autre que le passage au politique. Ce qu'explique très bien Elisabeth Féry, pourtant déjà très engagée avant. « Je voyais bien les dégâts faits par les lois au fil des ans. Je ne mettais pas forcément le mot capitalisme, mais je savais que le même processus détruisait tous les métiers. Le stage de réalisation m'a aidée à avoir un objectif politique : mettre en place le salaire à vie, montrer qu'on peut faire autrement que le capitalisme. »

Réaliser sa conférence gesticulée en 12 consignes

À l'image d'Augusto Boal qui, avec son ouvrage *Jeux pour acteurs et non-acteurs*⁵, en mettant à disposition de ceux qui ont choisi de faire du théâtre une arme politique, mais aussi des professionnels du social les techniques du Théâtre de l'opprimé, a démocratisé son théâtre, nous aimerions que la présentation qui suit aide ceux et celles intéressé·e·s (intrigué·e·s) par la conférence gesticulée à mieux en appréhender la forme, le contenu, le contenant. Puisse le partage de cette méthode autoriser le plus grand nombre à l'insolence de la parole gesticulée ! Les consignes qui suivent sont celles que nous faisons vivre dans nos stages de réalisation. Au risque de dire quelque chose qui va de soi, mais qu'on préfère quand même répéter au cas où, une précision s'impose : la méthode que nous avons imaginée il y a une dizaine d'années (qui a bien évolué depuis et qui continue encore d'évoluer) ne constitue aucunement un dogme. C'est une source d'inspiration pour nous, mais qu'il convient de questionner, de tordre si besoin, de faire bouger en tous cas en fonction des limites qui lui seront opposées au fil du temps.

(5) Boal, Augusto, *Jeux pour acteurs et non-acteurs. Pratique du Théâtre de l'opprimé*, La Découverte, 1997.

1- Recenser ses doutes et ses certitudes

La consigne « *Quels sont vos doutes et quelles sont vos certitudes concernant ce stage et l'élaboration de votre conférence gesticulée ?* » est proposée sous forme d'un Groupe d'interview mutuelle (GIM) de trois personnes dans lequel une personne se fait interviewer pendant dix minutes par les deux autres, puis on tourne. Au bout d'une demi-heure, chacun·e présente en grand groupe les doutes et certitudes d'un·e d'autre. Généralement, beaucoup de doutes pointent le risque à prendre vis-à-vis de ses pair·e·s ou de son milieu professionnel (« *cracher dans la soupe* »), la culture générale et les bases théoriques (les *savoirs froids* : « *Je n'ai pas lu beaucoup* »), la culture politique (« *Je n'y connais pas grand chose* »), la légitimité à prendre la parole publiquement, la capacité à être sur une scène... Les certitudes portent souvent sur la pertinence et l'efficacité de la forme pour faire passer un message, la volonté de créer de la mobilisation plutôt que de l'impuissance, la conscience de la nécessité de partager et de témoigner de ce qu'on a vécu pour que cela serve à d'autres, l'envie de faire participer le public, l'envie de faire le point politique dans sa vie... Cette consigne permet entre autres de faire un premier balayage/déblayage de quelques angoisses bien compréhensibles.

(6) Ricardo Montserrat écrivain et dramaturge, né à Saint-Brieuc, a développé des ateliers d'écriture en s'appuyant sur cette méthode de la petite histoire personnelle inscrite dans la grande Histoire.

2- Resituer sa petite histoire dans la grande Histoire

Petite histoire-grande Histoire : dans cette consigne, empruntée à Ricardo Montserrat⁶, notre désir est de partager nos histoires de vie, les racines de nos colères et de nos engagements, organiser la transmission de nos expériences politiques. Les stagiaires remplissent un tableau vierge comprenant une ligne par année et trois colonnes. La première ligne est l'année de naissance, la dernière est l'année actuelle. Les trois colonnes : la première pour la petite histoire personnelle (« 1963, mon père achète sa première 2 CV et c'est le seul dans ma cité »), la deuxième pour la grande Histoire (« 1963 : assassinat de Kennedy ») et la troisième pour les éléments biographiques appliqués au thème même de la conférence. Nous installons un système de prise de notes sur une fresque grand format signifiant la progression de nos histoires de vie et les invariants entre nous dans un parcours de prise de conscience. Cette consigne, de par son format et l'implication qu'elle suppose, crée par elle-même un climat d'écoute et de curiosité. Elle permet à chacun-e d'extérioriser son *intériorité*, familiale, politique et militante. À partir des histoires individuelles partagées se construit progressivement une socialisation politique propre au groupe.



Yvelise BANDECHI et Régis LEPRETRE : exploitation de la fresque Petite histoire-grande Histoire pendant trois jours, qui verra la naissance de la première conférence gesticulée collective sur la question de l'engagement : *Les Incultes : chez moi on ne parlait pas politique à la maison*. Le Pavé, Dinard, 2009.

Remettre nos souvenirs en commun, c'est aussi reconstruire l'historicité de nos problèmes, et donc de notre marge de manœuvre. C'est souvent constater que jusqu'en 1981 les récits et souvenirs évoquent des conquêtes : droit à l'avortement et à la contraception, avancée de l'âge de la retraite, nouvelles semaines de congés payés, majorité à 18 ans, etc. Mais qu'à partir de 1981, ce ne sont plus que des reculs sur tous les fronts, intitulés *réformes*, des pertes de droits, des privatisations, la loi hôpital 2005 et la tarification à l'acte, etc. C'est aussi de réaliser qu'un groupe est politique quelle que soit la diversité des âges et des générations : les plus jeunes découvrent le récit du Larzac ou le mouvement des comités de soldats en 1976. Mais il y a aussi les manifestations Devaquet en 1986, la naissance d'Attac en 1998, les premiers Forums sociaux, les réunions d'explication et de mobilisations contre le Traité constitutionnel européen en 2005, Nuit debout en 2016 et les Gilets jaunes en 2018... L'Histoire ne s'arrête pas et nous y sommes toutes et tous impliqué·e·s d'une façon ou d'une autre.

3 - Exposer son sujet

Pour entrer dans la matière, les stagiaires sont invité·e·s à constituer des binômes et, à tour de rôle, conduire un entretien non directif. Dans un premier temps, l'un·e des stagiaires est intervieweur·se, l'autre est interviewé·e. Et on inverse les rôles dans un second temps. L'entretien débute par une question extrêmement large (afin de ne pas orienter la parole de l'interviewé·e) : « *Et alors, cette conférence gesticulée, elle va parler de quoi ?* » Il dure 40 minutes. Il doit permettre aux participant·e·s de parler de leur sujet, en mobilisant un maximum



Philippe CAZENEUVE :
*De quelle humanité le
 robot est-il l'avenir ?*
 Présentation au
 groupe.
 Le Vent debout,
 Toulouse, 2014.

de facettes du problème, en précisant les dévoilements visés par cette conférence, en posant une analyse radicale (c'est-à-dire en revenant à la racine) et structurelle (pointant les effets de système). Bien sûr, tout cela se fait souvent de façon hésitante, imparfaite, inaboutie, mais il s'agit, par cette consigne, de s'entraîner à la pensée *complexe, radicale, matérialiste et systémique*, et d'introduire ainsi la consigne suivante : le *cube*, soit les différentes facettes du problème. Lors de la première présentation de l'intention générale, la force du collectif prend ici tout son sens, car chacune des conférences s'enrichit dès le début des questions, demandes de précision, suggestions d'ajouts ou de thèmes auxquels la personne n'avait pas songé. Dès cette première présentation, tout le monde devient responsable de la conférence des autres autant que de la sienne, qui bénéficiera tout au long du processus du soutien et de l'attention des autres. On ne construit pas sa conférence seule, la démarche est immédiatement collective et apporte soutien et enrichissement.

4 - Construire le *cube* de sa conférence

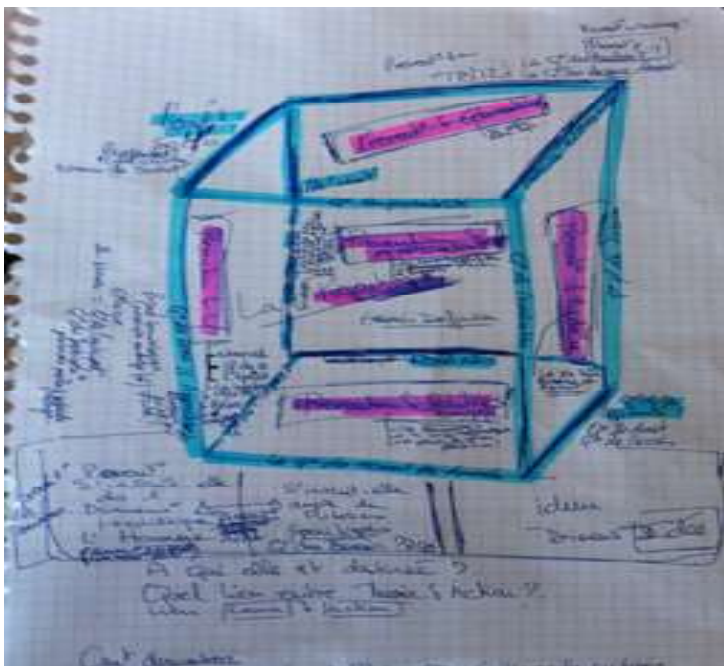
L'image du *cube* est celle d'un objet dont on ne peut jamais voir que trois faces, mais qui en possède six. C'est une métaphore empruntée à la méthode de *l'entraînement mental*, développée après-guerre par l'association Peuple et culture et Joffre Dumazedier⁷, alors inspecteur de l'éducation populaire. Il s'agit ici de réapprendre à penser les problèmes dans leur complexité en enrichissant la problématique de départ. La consigne du cube pourrait se résumer ainsi : quelles sont toutes les facettes de votre sujet ? Quels sont tous les problèmes que vous cherchez à dévoiler ? La phrase de Blaise Pascal peut ici être entendue : « *Je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus de connaître le tout sans connaître les parties.* » Lorsque Thierry Rouquet s'inscrit à un stage pour construire sa conférence gesticulée, il a la volonté de monter une conférence sur la privatisation des services publics, dont il est un ardent défenseur⁸. Les attaques incessantes et répétées du discours dominant contre le *trop d'État* ont contribué à ne plus nous faire entendre que le terme *service* dans *service public*. Son sujet est donc : les services publics et leur privatisation, et il se prépare à faire un exposé sur la question. L'étape du cube va l'obliger à se poser d'autres questions et à organiser le plus de facettes possibles, juridiques, économiques, historiques, du problème : qu'est-ce qu'un service public ? en quoi se distingue-t-il d'une fourniture de service commercial ? qu'est-ce que le statut des fonctionnaires qui servent le service public ? quel est le rôle des

(7) Dumazedier, Joffre, *La méthode d'entraînement mental*, Voies Livres, 1994.

(8) Thierry Rouquet, *Dernier tango pour les services publics*, Le Pavé, 2011.

institutions supra-nationales (Organisation mondiale du commerce en tête) dans l'élaboration et la mise en place de ces privatisations ? comment la démocratie est-elle bafouée avec le remplacement programmé de la souveraineté populaire par un pouvoir privé ? Etc.

Quand Yaëlle Pierrat-Frappé s'inscrit pour sensibiliser à la langue des signes, quelles sont les nombreuses facettes possibles de ce problème ? dimension anatomique : qu'est ce que la surdité ? dimension médicale : la surdité constitue-t-elle un handicap ? comment soigne-t-on ? quelles institutions s'en chargent ? quels débats autour de l'oralisation ? pourquoi y a-t'il eu autant d'abus sexuels dans les institutions religieuses d'enfants sourds ? dimension culturelle : qu'est-ce qu'une langue ? pourquoi a-t-elle été interdite jusqu'en 1972 en France ? etc. Le cube, dans une conférence gesticulée, c'est le fil des savoirs froids, le fil théorique. C'est la dimension *conférence*. Si les stagiaires souhaitent créer une conférence non gesticulée, le travail pourrait s'arrêter à l'issue de l'étape du cube. Les stagiaires auraient alors conçu un exposé théorique qu'ils et elles pourraient ensuite restituer à une assistance. En stage de réalisation de conférence gesticulée, le cube n'est qu'une étape de la démarche (puisque nous visons une conférence d'ordre gesticulé), mais c'est une étape essentielle qui oblige les stagiaires à s'interroger sur leur démonstration politique et sur les dévoilements qu'ils et elles souhaitent mettre en lumière.



Le cube de Christelle MARTINS, préalable à sa conférence gesticulée sur la prévention : *Attention au court-circuit, vous ne pourrez pas dire qu'on ne vous a pas prévenus.* Le Vent debout, Toulouse, 2013.

5 - Identifier un *archipel d'anecdotes*

L'objectif de cette consigne, après et dans le prolongement de Petite histoire-grande Histoire, est de s'entraîner à la forme courte et efficace du récit d'une anecdote, véritable condensé de sens, toujours assorti d'une chute ou d'un coup de théâtre, même dans l'improvisation. Une anecdote est quelque chose que l'on a raconté maintes fois ou que l'on sait raconter, sur quoi on sait broder, en rajouter, ménager des effets, capter son auditoire, etc. L'image de l'archipel consiste à faire une liste d'anecdotes ou d'histoires que nous savons raconter (liées en priorité à notre sujet, mais pas seulement). Nous racontons des anecdotes en permanence. Il y a des histoires que nous avons déjà racontées cent fois (à chaque repas de famille, à chaque nouvel ami, etc.) et ces blocs de récits dans lesquels nous sommes parfaitement à l'aise, que nous n'avons pas besoin d'écrire, vont parsemer la conférence et tracer un chemin de solidité dans le récit. En passant d'une anecdote à l'autre, on est parfaitement à l'aise. C'est un îlot de sécurité face au public, à partir duquel on peut se lancer dans l'inconnu d'une improvisation d'analyse avant de retrouver un nouvel îlot au sec !

Dans cette consigne, on propose aux stagiaires d'établir dans un premier temps une liste d'anecdotes qu'ils et elles aiment ou auraient envie de raconter. La liste suivante peut aider à faire remonter des anecdotes : un grand moment de solitude, une expérience de l'injustice, un sentiment de trahison, une grosse colère, la découverte de sa classe sociale, la découverte de son sexe, un fou rire, une victoire, une *première fois*, une émotion politique, un souvenir scolaire, la découverte du travail, etc. Dans un deuxième temps, un *racontoir* est matérialisé : les stagiaires viennent y raconter leurs anecdotes et les font vivre, apportant alors la démonstration que *l'intime est partageable*.

6- Gesticuler une anecdote

Après s'être exercé·e devant un groupe à raconter des anecdotes, chaque stagiaire est invité·e à *gesticuler* l'une de ses anecdotes, c'est-à-dire à raconter, puis à analyser une anecdote : qu'est-ce que celle-ci raconte d'un point de vue politique ? Quel problème, de nature politique, est ici sous-tendu ? Qu'est-ce que j'en ai compris sur le moment ou qu'est-ce que j'en comprends aujourd'hui ? Par cet acte de gesticulation, les stagiaires se font fabricant·e-s de savoirs politiques, refusant en cela de laisser cette fonction aux uniques légitimes (l'éducation populaire, c'est aussi ne pas se laisser impressionner par les intellectuel·le·s,

mais se revendiquer soi-même intellectuel·le). Ils et elles posent des constats, livrent une pensée, partagent des théories empruntées à d'autres (la fameuse rencontre des *savoirs chauds* et des *savoirs froids*)... En un mot, ils et elles analysent.

7- Tisser le *scoubidou* de ses fils conducteurs

Une conférence gesticulée, c'est comme un *scoubidou* : des fils conducteurs de nos vies s'entremêlent pour sortir du registre du discours et entrer dans celui du récit. S'il n'y avait qu'un fil à dérouler, on serait dans un cadre d'exposé comme dans un colloque d'experts. Pas de recette mais on peut imaginer au moins trois fils.

Le fil n°1, c'est le fil du savoir chaud en lien avec le sujet de la conférence gesticulée. Si une infirmière réalise une conférence sur le démantèlement du service public hospitalier qu'elle a subi durant les vingt dernières années, elle nous racontera son expérience professionnelle : de ses aspirations initiales à ses désillusions, en passant par ses résistances, ses doutes, ses colères, ses convictions, etc.

Le fil n°2, c'est le fil théorique. Ce sont les faces du cube (soit les facettes du problème) qui sont restituées. Dans sa conférence gesticulée sur le démantèlement du service public hospitalier, notre infirmière parlera peut-être de l'histoire de la Sécurité sociale, des réformes successives où le service public hospitalier se retrouve attaqué, de l'introduction de la démarche qualité avec ses techniques nouvelles d'évaluation et de contrôle, de la notion de métier défiguré en permanence (quand la compétence remplace la qualification), etc.

Le fil n°3, c'est le fil bonus, le *pas de côté*. Un fil qui n'a pas de lien apparent avec le sujet de la conférence, mais que le ou la gesticulant·e va s'obliger à faire fonctionner pour rendre sa démonstration plus forte encore. Par exemple, dans sa conférence gesticulée sur l'école, Franck Lepage utilise la métaphore du parapente pour parler de l'institution scolaire. Et ce fil est véritablement déroulé : il s'agit d'une vraie leçon de parapente. On pourrait objecter qu'il perd du temps qui pourrait être occupé par encore plus d'analyses sur l'école. La gesticulante infirmière, elle, partagera peut-être sa passion pour les séries policières scandinaves, référence qui lui permettra de mener l'enquête sur le massacre de l'hôpital public.

Quand Thierry Rouquet file la métaphore du tango pour montrer comment l'État s'y est pris pour nous conduire en douceur vers les privatisations, quand Philippe Cormon utilise sa science du kayak de mer pour sa conférence sur l'invasion des chiffres et de la quantification en économie, ils permettent au spectateur de quitter le registre du discours pour entrer dans celui du récit et du spectacle. Lorsque Yaëlle Pierrat-Frappé tisse sa conférence sur la langue des signes, le travail sur Petite histoire et grande Histoire a fait apparaître une période d'expérience douloureuse de harcèlement moral sur le lieu de travail et de désillusion syndicale. Tissé avec son sujet, sa conférence s'appelle aujourd'hui *À qui profitent nos silences ? une conférence sur la langue des signes*. De nouveau on pourrait objecter que le temps qu'elle consacre à cet autre fil conducteur pourrait être employé à dire plus de choses sur le problème de la langue des signes. Pourtant, tous les spectateurs qui sortent de cette conférence ont bien vu une conférence puissante sur la langue des signes et veulent se renseigner pour savoir où apprendre à signer. Le scoubidou n'affaiblit pas le sujet, il le renforce parce qu'il amène la dynamique du récit, de l'émotion, du spectacle. L'image du scoubidou est donc celle d'une conférence dans laquelle plusieurs fils conducteurs se tressent pour organiser un récit original au sein duquel le sujet même de la conférence (le cube) ne représente plus qu'un seul des fils. En d'autres termes, plusieurs sujets qui s'entremêlent et se renforcent les uns les autres (des spectateurs nous ont confié qu'à l'issue de la conférence de Franck Lepage sur l'école et le parapente, ils s'étaient inscrits à un stage de parapente... c'est dire !). Nous sommes plein·e·s de récits de vie. Nous n'en n'avons pas qu'un seul, et notre passion du vélo a à voir avec notre passion pour la lutte des classes !

Yaëlle PIERRAT-FRAPPÉ
*À qui profitent nos
silences ?*
Une conférence
gesticulée sur la langue
des signes.
Le Pavé,
Rennes, 2014.



Avec le scoubidou, il nous semble que la conférence est beaucoup plus forte que si elle déroulait un long et monomaniacal exposé sur le problème. C'est toute la différence entre une conférence classique et une conférence gesticulée. Il ne s'agit pas d'assister à l'énoncé d'une problématique, mais à la façon dont une personne a vécu cette problématique. Il s'agit de théorie incarnée, et cela change tout. Le scoubidou permet de plus d'éviter l'écueil de l'exhaustivité qui consisterait à vouloir tout dire de son sujet, en long, en large et en travers ! Il oblige à aller sur d'autres terrains et fait comprendre aux stagiaires qu'ils et elles ne pourront pas tout dire et qu'il leur faudra faire des choix. C'est également le scoubidou qui leur permet de mieux se prémunir des *tunnels* : tunnel théorique – faire de la théorie pendant 30 minutes sans avoir recours à des anecdotes ; ou tunnel autobiographique – parler de soi pendant 30 minutes sans analyse. L'image des *fils qui s'entrecroisent dans un scoubidou* nous contraint à passer régulièrement d'un registre de parole à un autre, pour le plaisir, le confort et l'attention des spectateurs. Toutes les passions sont bonnes à prendre ! La conférence de Fethi Brétel sur la dérive capitaliste de la psychiatrie est aussi une leçon et un spectacle de capoeira brésilienne. Fethi est médecin psychiatre ET capoeiriste !

8- Assembler le squelette de sa conférence

Le *squelette*, c'est la structure de récit qui ré-articule tout ce qui a précédé, et notamment le cube, l'archipel et le scoubidou. Tout l'intérêt est ici d'inventer une structure de récit originale (par exemple, non chronologique, mais en utilisant une métaphore et en la suivant). Il s'agit toujours de casser l'ordre du discours scolaire ou universitaire pour entrer dans celui du récit. Il s'agit de s'empêcher de rentrer dans un exposé logique comme dans un exposé scolaire et d'arriver à ré-articuler de façon imaginative tous les éléments. Pour aider à la structuration et au tissage correct du scoubidou, nous proposons aux stagiaires de se munir de fiches bristol de couleur et d'associer une couleur à chacun des fils de leur scoubidou. Ils et elles doivent ensuite noter sur les fiches les différents *blocs* que comporte chacun des fils (une fiche par bloc) : une anecdote, un récit, une théorie, etc. Une fois les différentes fiches instruites, les stagiaires se retrouvent en possession d'un *jeu de cartes* qu'ils et elles tentent d'ordonner pour organiser la structure originale de leur récit : « *Cette carte rose, suivie de cette carte bleue, précédée de cette carte verte, etc.* » Ils et elles veillent à l'alternance des couleurs (donc des différents registres de parole) pour éviter l'écueil du tunnel. Le squelette est donc un principe général organisateur du récit.

Par exemple Jean-Philippe Smadja, pour sa conférence sur la *décroyance*, organise son récit sur les différentes étapes d'un repas de Pessah – la Pâque juive – dans sa famille. Laetitia Mazoyer, pour sa conférence sur les violences conjugales, reprend village après village les étapes de sa marche contre les violences faites aux femmes. Sandrine Velasco, quant à elle, organise sa conférence sur l'échec ou le torpillage des radios libres sous la forme d'une émission de radio, etc. Philippe Merlant construit une enquête à la Joseph Rouletabille pour résoudre le mystère de l'assassinat du journalisme libre.

Anais VAILLANT :
*Cultures à toutes les
sauces,
une ethno conf.*
Le Pavé
Rennes, 2014.



9- Démarrer sa conférence : un début scénique

L'introduction, c'est le démarrage de la conférence. Il s'agit donc de trouver un début en se posant la question : par quelle scène commencer qui nous mettrait le pied à l'étrier de la conférence, qui nous positionnerait dans une intimité partageable avec le public, et qui installerait pour le ou la gesticulant·e· une relation de confort ?

L'idée du début entraîne souvent la situation générale : « *Tiens, si je jouais ça dans un bistrot ?* » Ou : « *Tiens, si je faisais comme si j'étais en panne dans ma voiture ?* » L'introduction vise à créer une ambiance et à donner envie au public d'embarquer. Elle va bien souvent créer un décalage, une surprise ainsi qu'une rupture avec la figure du conférencier classique : j'arrive sur scène en tenue de marin-pêcheur, ou muni d'un poireau et d'un arrosoir, ou sur un air de flamenco, etc. L'introduction permet en outre de situer sa parole. C'est la question de la légitimité à être sur scène qui se joue ! Le ou la gesticulant·e· donne à entendre son désir et sa nécessité à être debout, face au public, pour parler de son sujet. Aussi les clés



Franck LEPAGE :
Et si on empêchait les riches de s'instruire plus vite que les pauvres, ou comment j'ai raté mon ascension sociale...
 La métaphore scénique du parapente.
 Le Pavé,
 Rennes, 2009.

de compréhension sont-elles livrées dès l'introduction : de quoi vais-je vous parler et quelle est ma légitimité (au regard notamment de mon parcours) à parler de cela ? Par cette annonce explicite, le ou la gesticulant·e met les spectateurs et spectatrices dans la confiance : « *Voilà les enjeux de ma conférence !* » Il ou elle mobilise d'emblée leur intelligence et leur maturité politique. Ici on n'est pas dans un geste théâtral ou culturel qui consisterait à laisser le spectateur dans l'inconnu, quitte pour lui à découvrir sur le tard ce dont il retourne. On donne les clés de la conférence dès les premières minutes : voilà à quoi on va s'attaquer ce soir.

10- L'atterrissage politique : le *tarmac*

Le *tarmac*, c'est la fin de la conférence. Les dernières minutes. La mise en perspective. L'atterrissage. Avec quel message laisser le spectateur ? Le *tarmac*, c'est ce qui vient concilier *le pessimisme de la raison et l'optimisme de la volonté*, pour reprendre la belle formule d'Antonio Gramsci, le philosophe communiste italien. Le *tarmac* se veut mobilisateur : un tarmac ce n'est pas seulement pour atterrir, c'est aussi pour décoller ! Pas question de finir sur un « *bon ben voilà ce que je voulais dire ...* Il nous donne l'envie d'entrer en résistance. Il délivre de l'émotion, génère de l'espérance. Il informe sur des endroits où la contestation de l'ordre établi se vit, là où des personnes agissent. Il peut présenter une ou deux expériences concrètes qui montrent que la résistance est possible. Il est orienté vers le collectif : comment le *je* rencontre le *nous* via le syndicalisme, le militantisme, etc.

11- Présenter devant le groupe

Durant le stage de réalisation, chaque stagiaire présente cinq ou six fois sa gesticulation en gestation. Les prolongements de chacune des présentations font alterner des approfondissements théoriques (le sujet de la conférence dans sa dimension sociologique, historique...) et le travail de la dimension scénique ou spectaculaire. L'équilibre entre savoir chaud et savoir froid, expérience et analyse est constamment retravaillé. Il ne s'agit pas ici de formation théâtrale du type placement, jeu, respiration, diction, etc. mais de réalisation d'un dispositif scénique léger, qui réponde *a minima* à la convention scénique sans s'encombrer de considérations théâtrales.



Le temps de la première présentation par chaque gesticulant·e devant le groupe. Le Pavé Saint-Malo 2014.

Philippe CORMONT : *L'économystification. Quand t'y fier en économie* ; Jean-Philippe SMADJA : *La décroyance* ; Laurent CARPENTIER : *L'éducation en quelques maux* ; Léo FROTTE : *Privé de propriété. Urbanisme, squat, propriété privée* ; Adrien CHAUDOT : *Économie mon amour* ; Iréna HAVLICEK : *L'économie sociale et solitaire* ; Philippe MASSE : *Quand les nains jouent au géant vert. Transition énergétique*. Le Pavé, Saint Malo, 2013.

12- Présenter en public

C'est ainsi que se termine un stage de réalisation : par la présentation publique des conférences gesticulées, également appelée *sortie de chantier*. Ce moment est essentiel car il échappe à la connivence du groupe pour tester la conférence avec un *vrai* public, néanmoins bienveillant et toujours intéressé. Ce moment est très fort et souvent à la surprise des gesticulant·e·s devant l'enthousiasme et la gratitude du public. Le groupe vit ses derniers instants et chacun·e s'apprête à prendre son envol. Chaque participant dispose désormais d'une conférence gesticulée qu'il ou elle pourra présenter là où il ou elle le souhaite, la mettre au service de l'engagement de son choix... L'aventure peut continuer.

Témoignages de gesticulant·e-s lors du bilan d'un stage de réalisation (L'ardeur 2020)

Julien Bakker (*Candide ou le capitalisme, une autre histoire de la solidarité*) : « Le capitalisme ne nous laisse jamais l'occasion d'être fier·e·s de nous. Là, je le suis. Parce que c'est un cheminement difficile que l'on a fait ensemble, mais que j'ai choisi en connaissance de cause. Je suis fier de me dire que je vais jouer cette conférence en emmenant une part de chacun·e des membres de ce groupe avec moi. Je ne suis pas seul. »

Yoann Charlier (*Un autre nombre est possible - Une conférence 100 % résistante aux statistiques*) : « J'étais venu avec une idée pour expliquer des choses à des gens. Ça n'est pas ce qui s'est passé : ça a été un espace de bifurcation essentielle, d'itinéraire bis, au sein d'un groupe dans lequel les âges ou les statuts hétérogènes créent une égalité. »

Hélène Vitorge (*Impertinente du spectacle - Coupons le cordon de la subordination*) : « Je me suis offert un espace de réalisation débarrassé des impératifs des rapports de production propres au secteur culturel. Un espace et un temps où je pouvais refuser les consignes. Où je pouvais renvoyer à plus tard et prendre le temps d'être moi sans culpabiliser. Un espace pour dire *fuck*. Un espace à moi, enfin ! »

Marie-Laure Volcoff (*Itinéraire d'une femme vénère, violences invisibles et colères*) : « Moi qui ai une vie plutôt solitaire, ça me fait bizarre d'arriver au bout avec cette sorte d'émulation... qui va me manquer. J'ai l'impression d'avoir quelque chose de vraiment fini. Cela me fait du bien de me dire que je ne suis pas folle et que je ne suis pas seule, ni une extrémiste à vouloir combattre le capitalisme. Cela me rassure et me laisse allumer la lumière. J'apprécie également le travail intellectuel d'enrichissement de mes références. »

Christophe Apprill (*Le bal contre-attaque, pour en finir avec LA Danse*) : « Je suis super content (ce qui ne m'arrive pas tant que ça). Cette traversée du stage ensemble, ça met en face de plein de contradictions mais je me dis que j'étais aussi venu pour cela : remettre une pièce dans le flipper et relancer le jeu ! Ce croisement de l'intime et du politique est super réussi. Je sais en repartant que j'ai franchi une étape, et que c'est le travail ensemble qui m'a permis de la franchir. Je ne me sens pas seul mais avec des gens différents qui vont dans la même direction. »



Christophe APPRILL :
*Le bal contre-attaque,
pour en finir avec LA
Danse.*
L'ardeur, 2021.

La conférence gesticulée : une aventure humaine en dehors de tous les standards

Par Régine Mary, conférencière gesticulante
Sainte-Iso, protégez-nous

Une conférence gesticulée, c'est une invitation rien que pour toi à t'exprimer politiquement. Devant un public. En toute légitimité. C'est comme un truc, un machin, une prise de risque, une alchimie faite d'urgence, d'effronterie, de candeur et d'humilité. C'est une fabrique d'intelligence collective avec, en face de toi, pour t'aider à gesticuler, un répondant intellectuel et humain sans concessions, à la hauteur de tes débordements. C'est surtout une aventure humaine en dehors de tous les standards. Une conférence gesticulée, c'est un processus non identifié de libération d'un cri. Une sorte d'éruption volcanique. Un exutoire de ton histoire. Tu la portes. Tu te lèves avec. Tu te couches avec. Tu la veux. Tu l'attends. Tu sais que l'accouchement se fera aux forceps, mais en équipe et en confiance. C'est l'accouchement de ta charpente politique, en pleine conscience. C'est ta part d'enfance, ta part de ciel, de colères, d'échecs, de réussites, de savoirs, de rêves et d'espairs que tu veux partager. En fait, la conf gesticulée, c'est carrément énorme quoi ! Hein !

Peut-on réaliser seul-e sa conférence gesticulée ?

Une méthode n'est pas une recette mais nos stagiaires sont unanimes sur l'importance de construire sa conférence gesticulée dans un cadre collectif. Ni brevet ni label, chacun-e peut se sentir de se lancer ! Pourtant, force est de constater que les conférences construites en solitaire sont rarement convaincantes. Parfois, des discours vaguement animés. Or, la *gesticulation* n'est pas synonyme d'*animation*, mais de déconstruction-reconstruction d'une légitimité, d'un ébranlement de la personne qui vient incarner la sincérité du propos à travers la rigueur d'une démarche politique. C'est la rencontre improbable de personnes dont les parcours de vie, les âges, les métiers, les conditions matérielles, les sexes, les régions, les engagements sont si variés que les stagiaires se demandent souvent où ils et elles auraient pu se rencontrer ailleurs. Cette richesse, mise en exergue dès le début du stage quand il s'agit de se raconter dans une forme d'intimité rare et précieuse, permet de croiser des partages d'expériences sans crainte de jugement, dans un cadre protégé d'expression dans le temps et avec beaucoup de libertés. Cette forme d'intimité, systématiquement lue dans un registre politique (on n'est pas en thérapie), engendre une exigence, une émulation, une énergie collective au service de l'écriture de la conférence elle-même. Et notamment sur trois éléments que, par définition, on peut difficilement travailler seul-e.

Le travail de ses contradictions. Condition pour que la conférence gesticulée ne soit ni un tract militant, ni une autobiographie narcissique. Le groupe, en discutant les contradictions des propositions (nos petits arrangements avec les dominations, notre éventuelle mauvaise foi, nos illusions généreuses, notre ego...), crée des situations d'inconfort où, porté par le désir politique du groupe, chaque stagiaire y puise de quoi enrichir politiquement sa conférence et développer une posture juste. C'est en exposant ses propres contradictions qu'on dévoile les effets des systèmes de domination dans lesquels nous sommes pris·es ou auxquels nous participons.

L'affirmation d'une légitimité. Trouver un groupe de pair·e·s, c'est aussi puiser dans le collectif une légitimité juste. Pour certaines (car il s'agit en majorité des femmes), ce sera un chemin d'expérimentation de sa propre valeur : « *J'ai des choses à dire, je suis entendable, mon histoire est politique, je ne suis pas seule, je ne suis pas folle.* » Pour d'autres, ce sera au contraire un chemin de déconstruction de ce qui a été acquis comme ayant de la valeur (ici des hommes en majorité) : « *Je m'exprime bien en public, j'ai beaucoup travaillé la théorie du sujet, je suis à l'aise sur scène, j'ai des choses à expliquer...* » Tous ces éléments peuvent en effet faciliter une présentation de soi publique mais, s'ils ne sont pas déconstruits par un collectif, risquent de donner lieu à une production-spectacle où l'orgueil affiché sur scène ajouterait de la domination à la domination. Le collectif aide à se sentir légitime et humble à la fois.

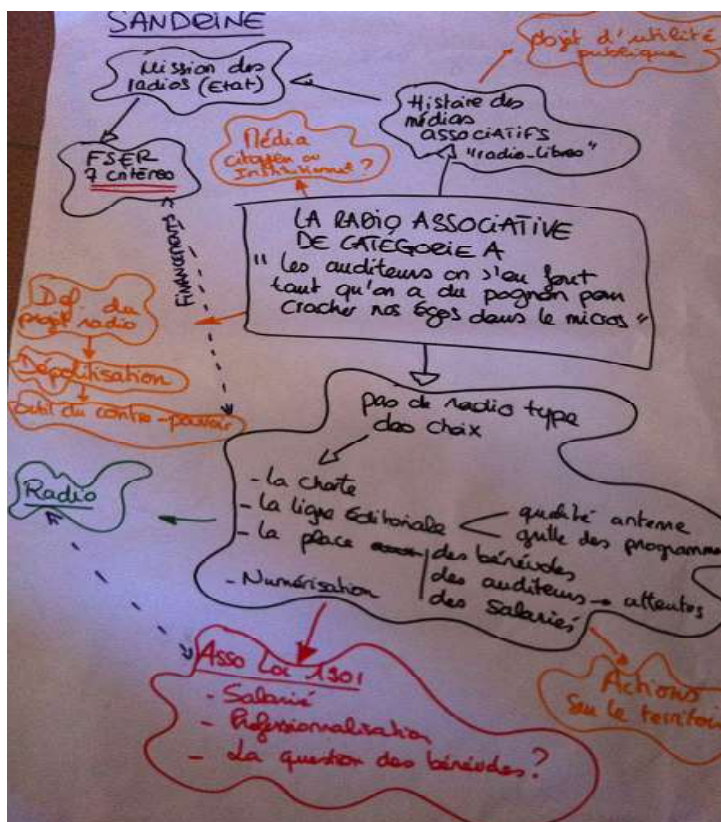


Hélène VITORGE :
Impertinente du spectacle - Coupons le cordon de la subordination.
L'ardeur, 2021.

Le croisement des expériences de la domination

Le pédagogue brésilien Paolo Freire a écrit : « *Personne n'éduque personne, personne ne s'éduque seul, les hommes et les femmes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde.* » Le stage en collectif est un temps sécurisé de partage d'idées qui permet de creuser son propre sujet par l'intermédiaire des expériences et des connaissances des autres, mais aussi d'appréhender autant d'autres sujets que de membres du groupe. C'est un véritable moment de co-éducation politique, d'éducation populaire donc, qui va durer quatre à six mois. Les sujets des autres viennent enrichir sa propre compréhension de la matrice systémique des dominations. Chaque conférence est un morceau du puzzle de la déconstruction idéologique des systèmes de domination. Or, c'est la dimension collective de nos stages qui permet ce travail : grâce au soutien des autres, chaque personne radicalise son propos, se sent légitime à ne pas y aller avec *mollesse et compromis* parce qu'elle sait que ce qu'elle vit la dépasse individuellement, qu'elle appartient désormais à un mouvement et n'est donc plus seule.

Sandrine VELASCO,
squelette de sa
conférence :
*Comment Mitterrand
a assassiné mon
père et tué mon futur
emploi quand je
n'avais encore que
quatre ans et demi.*
Salarial associatif et
radios libres.
Le Vent debout,
Toulouse, 2014



De la conférence gesticulée à l'anecdote gesticulée... ou l'inverse

Tout le monde peut faire sa conférence gesticulée ! Cette phrase, nous l'avons affirmée avec enthousiasme et confiance pour promouvoir la conférence gesticulée. Nous étions convaincu·e·s que chacun·e pouvait s'en emparer. Convaincu·e·s de sa légitimité dans l'histoire dont nous nous revendiquons (celle de l'appropriation de nos savoirs d'expériences pour fabriquer de la culture). Convaincu·e·s de l'histoire que nous voulons écrire : celle d'une société débarrassée de toutes les exploitations que subissent les individus. Convaincu·e·s enfin de la démarche pédagogique émancipatrice qu'est la *praxis* et qui consiste à mettre en action sa compréhension de la société pour la transformer. Pourtant, nous devons reconnaître que faire sa conférence gesticulée, telle que nous la définissons dans ce livre, mérite quelques attentions.

- Une conférence gesticulée se situe dans le champ de la gauche radicale.

- Elle nécessite de se sentir *a minima* légitime pour ne pas se laisser paralyser par la question : « *Est-ce que je suis... légitime à faire ma conférence ?* ».

- Elle requiert d'être suffisamment à l'aise avec son savoir chaud (son savoir d'expérience) pour pouvoir l'assumer publiquement. Être à l'aise ne veut pas dire grand-chose en soi, en réalité personne ne l'est vraiment. Simplement, et nous pensons particulièrement aux femmes qui abordent des violences subies, il faut pouvoir assumer la *mise en danger* à s'exprimer publiquement et qui peut prendre diverses formes. Et parfois, il ne faut pas...

- Enfin, le désir qui anime la personne se lançant dans la construction d'une conférence gesticulée ne doit pas simplement se situer dans un registre intellectuel, mais également sur un plan viscéral : l'émotion qui pousse à agir.

Alors non, avouons-le : la conférence gesticulée n'est peut-être pas *pour tout le monde*. Mais son intérêt, inscrit dans un processus de politisation, lui, est pour tout le monde ! Et c'est fort·e·s de cette conviction que nous avons imaginé une déclinaison de la conférence gesticulée : l'anecdote gesticulée. Ce que nous appelons une anecdote gesticulée n'est autre qu'un tressage de dix à quinze minutes maximum d'un récit d'expérience et de son analyse politique. Depuis deux ans, nous expérimentons cet outil en stages de deux à trois jours.

Ces stages se mènent tout autant avec des personnes de tous horizons (qui ne se connaissent donc pas) qu'avec des personnes issues d'un même collectif de travail, formel ou informel (un même syndicat, une même association, un même collectif...). Nous partageons ici les effets observés et les réflexions que cela nous inspire.

Le déroulement

Le stage à l'anecdote gesticulée s'appuie sur une méthode que nous avons théorisée au sein de L'ardeur, baptisée *la méthode du RATO* (récit, analyse, transformation, œuvre). Notre stage *S'initier à la conférence gesticulée par l'anecdote gesticulée* invite plus précisément aux étapes suivantes.

- Identification par chaque personne du sujet qu'elle souhaiterait traiter dans le cadre de son anecdote gesticulée. Ce sujet est incarné, dans le sens où la personne entretient une histoire (professionnelle, militante, familiale...) avec ce sujet.
- Ciblage d'anecdotes en lien avec le sujet et mise en place d'un *racontoir* : chaque personne présente au groupe ses différentes anecdotes et retient finalement l'une d'entre elles : une qui fait *récit* et qui fait *sens*.
- Repérage et analyse des problèmes contenus dans l'anecdote : quelles sont les causes structurelles (et non individuelles ou psychologiques) de ces problèmes ?
- Enrichissement de l'analyse. Il s'agit de proposer et de partager des notions issues de savoirs universitaires (les savoirs froids) pour mettre en évidence le caractère structurel du récit situé et *complexifier la pensée*.
- Individuellement ou en groupe, réflexion sur la manière d'agir sur ces problèmes. Formulation d'une action de transformation sociale désirable (ce que nous appelons aussi l'étape du *tarmac*).
- Structuration de l'anecdote gesticulée qui passera par un temps de récit, d'analyse politique, d'apports théoriques et de mise en perspective. Il s'agit de produire le squelette de la gesticulation, de casser l'ordre du discours scolaire ou universitaire pour entrer dans celui du récit. La mise en scène permettra de sortir de l'exposé logique et de ré-articuler de façon imaginative les différents éléments.
- Présentation publique des anecdotes gesticulées.

La méthode du RATO
Extrait de la conférence gesticulée d'Anthony Pouliquen
Parce qu'il existe plusieurs Jean-Paul Belmondo ?
Une autre histoire des classes sociales

Il y a une dizaine d'années, je travaillais dans un centre social à Morlaix, dans le Finistère. Avec quelques camarades, nous avons créé des espaces de récits, des cercles de parole qu'on avait appelé des *racontoirs*. Dans ces *racontoirs*, les gens venaient pour se raconter, pour parler de leur rapport à l'école, au travail, à la famille, aux institutions, etc. Ils se faisaient en quelque sorte les conteurs et conteuses de leur propre histoire. Ce qui était génial, c'était que, dans ces espaces, on retrouvait tout autant des ouvrier·e·s que des profs, des employé·e·s ou des infirmières. On y faisait un travail culturel, mais un travail culturel de gauche qui, de ce point de vue, n'avait aucune chance d'être subventionné par la Drac. Et pour mener ce travail, on avait mis au point une méthode toute bête : la méthode du RATO, qu'on animait toujours de la même façon.

R comme récit. Cette première étape consiste à inviter les personnes à se raconter. Raconter des tranches de vie, des anecdotes, notamment sur nos expériences d'oppression et de domination. Le pari, ici, est celui du témoignage afin d'entendre les problèmes de la bouche de ceux et celles qui les vivent au plus près.

A comme analyse. À partir des récits partagés, on attribue du sens à nos témoignages (rappelons que la culture peut être entendue comme *la procédure d'attribution de sens*). Il s'agit ici de comprendre ce que nos histoires de vie racontent d'un point de vue politique. Par ce travail d'analyse, on se crée un savoir collectif utile pour l'action future.

T comme transformation. À partir des constats réalisés lors des deux premières étapes, on envisage la transformation qui serait souhaitable afin de rendre ce monde plus habitable. Comment combattre les dominations, les mécanismes d'oppression et d'exploitation ? Concrètement ?

O comme œuvre ou comme objet d'interpellation publique. Afin de rendre compte de notre analyse, nous créons une œuvre politique rendue publique. Il s'agit en quelque sorte de briser l'entre-soi pour rendre toujours plus tangible notre dessein d'émancipation et de se faire *œuvrier·e·s* de la transformation.

**Un week-end d'anecdotes gesticulées
avec des soignantes.
Par Thierry Rouquet,
éducateur populaire à L'ardeur**

Ce stage de réalisation d'anecdotes gesticulées s'est déroulé durant un week-end du mois de décembre 2021. La particularité, et l'intérêt, de cette action est d'avoir réuni des soignantes, suspendues pour n'avoir pas obtempéré à l'obligation vaccinale. Elle est aussi d'avoir pu travailler avec des personnes peu, voire non *politisées* et qui présentaient cette double homogénéité : être des femmes et être engagées dans les métiers du soin.

Dès lors, la consigne *Petite histoire-grande Histoire* allait permettre de faire émerger que cette obligation vaccinale visait un corps de métiers fortement féminisés, ce qui ne devait sans doute rien au hasard. Fut rapidement exhumée de la *grande Histoire* la loi Kouchner du 4 mars 2002 sur le *consentement éclairé* du patient, qui prévoit la possibilité pour celui-ci de refuser un traitement. Ce qui a amené cette double interrogation : être soignante abolit-il le statut de patiente ? Et comment qualifier un consentement obtenu par la contrainte (d'une suspension de traitement) ? Ce qui apparut immédiatement fut aussi le lien fort que ces femmes entretenait avec leur métier, leur vocation.

La consigne *Petite histoire-grande Histoire* fut ainsi l'occasion de faire émerger ces années où apparurent management, certifications et protocoles, dont toutes s'accordent à reconnaître que c'est l'essence même de leurs métiers qui fut alors attaquée. Vinrent ensuite les lois portées par les gouvernements successifs depuis les années 1980 qui, d'Ondam (Objectif national de dépenses d'assurance maladie) en T2A (Tarification À l'Acte), détruisent méthodiquement notre système de santé public. Bien sûr, leur actualité était aussi la situation qui leur était imposée par la loi du 5 août 2021. Une attaque sans précédent contre la fonction publique puisque la loi d'octobre 1946 relative au statut général des fonctionnaires, confirmée par la loi « Le Pors » de juillet 1983 portant droits et obligations des fonctionnaires, stipule que « *le fonctionnaire suspendu conserve son traitement, l'indemnité de résidence, le supplément familial de traitement et les prestations familiales obligatoires* ».

Des témoignages forts aussi, portés par des soignantes ayant laissé leurs familles afin d'aller en renfort dans les régions où la *première vague* était la plus durement ressentie. Travail dans des conditions ignobles dues à l'impéritie de décideurs gestionnaires : manque de masques, de protections, de moyens humains et matériels... Deux mois avec des familles laissées dans l'angoisse de voir une compagne, une maman, terrassée par une maladie qu'on présentait létale à tout coup. Mais aussi deux mois durant lesquels les équipes soignantes avaient repris la main sur leurs métiers, montrant en creux la vacuité du management. Puis, quelques mois plus tard, des équipes dirigeantes revancharde qui, profitant de l'appel d'air de cette loi du 5 août, prendront moult libertés d'avec les réglementations : suspension sans traitement de soignantes en arrêt-maladie dès

avant la date butoir du 15 septembre, en contradiction avec des arrêts de tribunaux administratifs sollicités pour l'occasion. Suspension sans traitement de soignantes en arrêt-maladie malgré le versement par la CPAM de leurs indemnités journalières. Sandra témoignera qu'une faute grave dans l'exercice de ses fonctions n'aurait pas entraîné une sanction plus forte ! Et Maria évoquera ses copines soignantes de Briançon, suspendues sans salaire, qui hébergent des familles de migrants : ne pas laisser des personnes dans le froid et la neige, c'est aussi ça le soin.

L'indignation de ces soignantes découvrant qu'aujourd'hui, face au manque de personnel, les directions n'hésitent pas à autoriser des soignant·e·s positif·ve·s au Covid à tenir leurs postes dès lors qu'ils et elles sont asymptomatiques. Ce que Frédéric Valletoux, président de la Fédération hospitalière de France, confirmera lors d'une interview à France Inter, arguant de la nécessaire continuité de service. Mais pas question malgré tout de solliciter les suspendu·e·s, même présentant un test négatif !

Pour conclure, ces trois jours, s'ils furent chargés en émotions, furent aussi un rare moment de réappropriation politique, ramenant aux racines de l'éducation populaire où les ouvriers du dix-neuvième siècle s'inventaient une culture politique pour résister à la domination patronale. Cette expérience vient confirmer ce que nous pressentions à la naissance de l'Ardeur : ces outils que sont la conférence gesticulée et sa petite sœur, l'anecdote gesticulée, peuvent être particulièrement adaptés à un usage syndical.



Photo prise lors du stage anecdotes avec les soignantes suspendues, par Lætitia Grotzinger, infirmière suspendue qui entame une reconversion dans la photo.

Ce que cela produit, ce que cela permet

Se rencontrer / se reconnaître

Le patriarcat, le capitalisme et le colonialisme ont cela en commun : pour maintenir leur domination, il leur faut nous soumettre de manière systémique et systématique à diverses *logiques*. À l'image de la chaîne de montage industriel pensée par Ford : la logique de hiérarchisation, de séparation et de normalisation. Nous sommes tellement soumis à cette logique, dans tous les domaines de nos vies, que nous l'avons intégrée comme presque *naturelle*. Par exemple : nous avons toutes et tous connu des réunions qui démarrent par le fameux tour de table de présentation. Le tour de table conforte parfaitement cette logique imposée. En quelques minutes, les rapports de hiérarchie, de séparation et de légitimité s'installent (qui est le président ? qui est la secrétaire ?), et la valse des étiquettes commence (« *Il parle bien* », « *Il est trop timide* », « *Elle est bavarde* », « *Elle n'a rien à dire* »...). Chacun·e se retrouve cantonné·e à la place que l'organisation sociale lui confère. Il n'y a alors plus de rencontre possible entre nos humanités : ce sont nos étiquettes sociales qui se rencontrent et, jusqu'à preuve du contraire, à moins d'être suicidaire, une étiquette ne se *désétiquette* jamais. Pour notre part, nous démarrons le stage par une invitation à se partager, à se raconter des anecdotes. Il s'agit en cela de donner de la matérialité à nos vies et ça, c'est subversif et jubilatoire ! Quel plaisir d'entendre l'autre raconter sa plus grande honte, la découverte de sa classe sociale, de son genre... et de rire avec lui de lui, de nous ! Quelle claque d'entendre un ou une collègue expliquer comment il ou elle est arrivé·e dans ce métier sur un malentendu familial ! Il devient incroyable d'avoir l'impression de s'être toujours connu·e·s et pourtant de s'être raté·e·s avant ce stage ! Conter, se raconter, comme les enfants savent le faire naturellement, sur un plan plus égalitaire, respectueux de la valeur de ce qui est offert. Cette étape de rencontres, si rare dans nos organisations sociales, est essentielle pour faire collectif.

Faire collectif

La lutte collective pour le maintien de l'activité chez Lip¹ s'est appuyée sur le partage par les ouvriers et ouvrières de leurs conditions matérielles de vie : corps de métier, lieu de travail, culture ouvrière, quartiers d'habitation... Ils et elles étaient conscient·e·s de partager une même réalité, un même regard sur le monde. Ils et elles ont donc pu s'appuyer sur cette réalité pour faire collectif. Mais les Lip, ça commence à dater...

(1) Cournaire, Emmanuelle, *Je travaille avec deux ailes*, op. cit.

Les dominants nous ont tellement individualisé·e·s dans nos métiers, nos espaces de travail, nos habitations que nous peinons à faire collectif. Bien sûr, nous essayons, en décrétant que *c'est bien de faire collectif*, en déterminant *nos valeurs*, en écrivant *des projets*, en nommant *des actions à réaliser*. Mais nous constatons que cela ne suffit pas. En fait, nous avons seulement intégré ce que l'on nous vend, à savoir *une raison supérieure à nous-mêmes*, à coups de *il faut que...* (remarquez que personne ne sait qui est ce *il* qui nous commande). Le stage à l'anecdote gesticulée permet en très peu de temps d'expérimenter la puissance du *faire collectif* par le partage de nos réalités de vie. C'est la cheminée qui nous rassemble au coin du feu pour nous penser collectivement : ton histoire est la mienne, et mon histoire est la tienne. Bien sûr, nos conditions de vie ne sont pas tout à fait les mêmes, mais nos histoires se croisent, s'entremêlent et se prolongent. Elles forment alors une matrice de compréhension collective du monde. Elles nous permettent, de manière paradoxale, de complexifier notre vision de la société tout en la recentrant sur ce qui fait commun, ce qui fait sens.

Analyser politiquement

Les anecdotes partagées et choisies vont ensuite s'enrichir pour ne pas rester *anecdotiques*. Elles deviennent alors les catalyseurs d'une expérience politique. En devenant *gesticulée* (c'est-à-dire analysée et présentée oralement), chaque anecdote rejoint un universel politique commun. Chacune permet au groupe de poser un regard collectif et politique sur la question soulevée. L'individu est projeté dans une compréhension du système : «*Qu'est-ce qui s'est passé là ? Pourquoi ? Qui/quoi génère cela ? À qui profitent nos peurs, nos tristesses, nos colères, nos croyances ? Que faire ? Avec qui ? Pour quelle autre réalité*



Les Incultes :
alors comme ça, les classes sociales n'existent plus ?
Dispositif d'invitation aux spectateurs à monter sur scène raconter des anecdotes.

commune souhaitée ? » Chacun·e expérimente (dans son corps, dans ses émotions et dans ses réflexions) et prend conscience. C'est un acte émancipateur : « *Je ne suis plus l'objet individuel d'un système, le collectif me permet de me penser comme un sujet politique.* »

Réagir pour agir

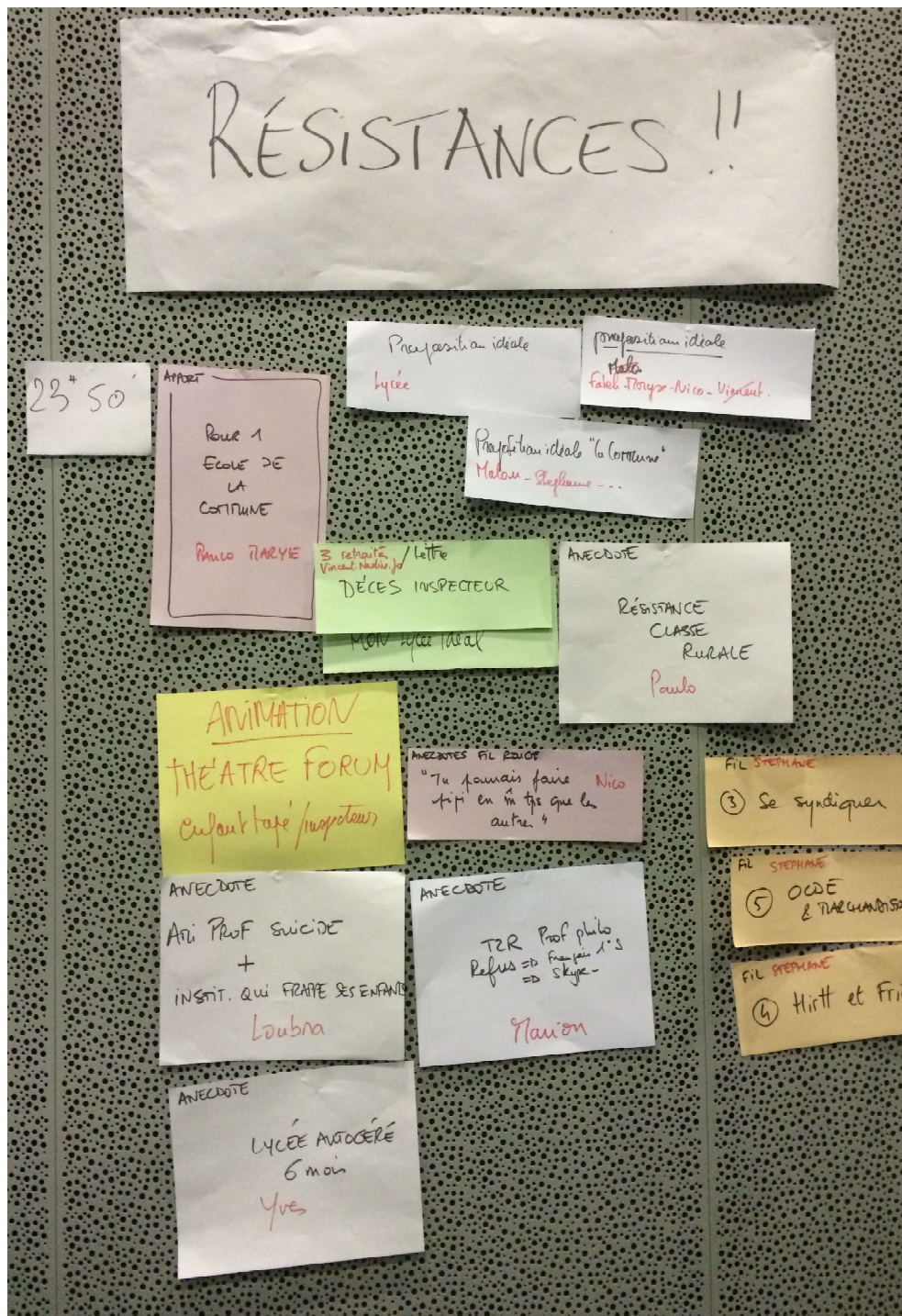
Un lycéen, à la fin des deux jours de stage, partage : « *Ça m'a transformé, je ne suis plus le même. Je ne pourrai plus jamais penser qu'un jeune n'a rien à dire.* » Se réapproprier notre conscience de l'intelligence politique de toutes et tous, loin de l'infantilisation permanente que nous subissons chaque jour, est déjà une réaction, une étape de la remise en action. À ce jour, voilà également ce que nous avons vu comme suites possibles avec les groupes formés :

- **La ré-utilisation de l'anecdote gesticulée** : deux lycéennes qui décident de rendre publique leur anecdote sur leur vécu au sein du Conseil de la vie lycéenne (CVL) pour dénoncer la façon dont elles se sont senties utilisées comme faire valoir d'une démocratie interne dysfonctionnante ; une animatrice qui présente son anecdote gesticulée pour lancer un débat avec des habitant·e·s.

- **L'appropriation de la méthode dans un métier ou un collectif** : un syndicat d'enseignant·e·s qui retravaille des anecdotes gesticulées, les filme et les diffuse comme outil syndical ; un animateur jeunesse qui, après l'avoir vécu comme stagiaire, met en place un stage d'anecdotes gesticulées pour les 15-20 ans comme outil d'éducation politique et de prise de parole.

- **La construction d'une conférence gesticulée collective** : un syndicat qui se retrouve et prépare *Les incultes*, conférence gesticulée collective et participative.

- **La construction d'une conférence gesticulée individuelle.** Magali, mère d'enfant handicapé, témoigne : « *J'ai d'abord découvert la conférence gesticulée avec l'anecdote gesticulée. Cela m'a permis de faire l'expérience de ma légitimité, de comprendre que mon propos faisait sens dans une démarche collective...* » Elle a depuis créé sa conférence gesticulée, qui dénonce l'exploitation économique des parents d'enfants handicapés et revendique une Sécurité sociale à reconquérir. Pour la suite, nous continuerons à expérimenter, et vous aussi...



Fresque de bostols de la conférence collective sur l'école : Pas de sourire avant Noël. 22 gesticulant·e·s sur scène. (Enseignant·e·s , élèves, parents, syndicalistes, etc. Saint-Junien 2014).

Les conférences gesticulées collectives

Loin de se restreindre à un seul.e-en-scène, sous certaines conditions de préparation et d'accompagnement, la conférence gesticulée est aussi un instrument de mobilisation par un collectif militant, un syndicat, ou une association.

Pôle emploi à la dérive. 6 participant·e·s. Avec le syndicat SNU Pôle emploi, Jean-Pierre Battini, Marie-Pierre Bouly, Clément Dieulot, Sylvie Locher, Jacques Rousselin, Aline Schapira.

Derrière les grilles, les gorilles : orientation et classes sociales. 7 participant·e·s. Avec le centre social de Plourin-lès-Morlaix, Huguette Abéguillé, Marie-Claude Penven, Jean-Yvon Prigent, Gabriel Mayol, Karen Ollivier, Franck Lepage, Anthony Pouliquen.

Terre ! Mon paysan ! 5 participant·e·s. Avec Terre de liens Nord-Pas-de-Calais.

Le clito, un petit nom qui en dit long. Politique et sexualité au pays du plaisir féminin. 7 participantes avec Question d'égalité. Alexia, Annaïg, Camille, Céline, Isabelle, Marine, Sabine.

Qu'est ce que l'argent ? Qu'est ce que la richesse... des marchés à notre porte monnaie. 14 participant·e·s avec le Manifeste, festival de théâtre engagé.

Pas de sourires avant Noël. 23 participant·e·s. Sur la question de l'école. Avec la Mégisserie à Saint Junien.

Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'une femme ? 4 participant·e·s. Avec Yvelise Bandecchi, Jean-Marc Jourdan, Régis Leprêtre, Claire Letourneur.

Si nous arrêtons de penser avec les mots de la droite pour sortir du chantage à l'emploi ? 8 participant·e·s. Avec le Réseau Salarial. Katia Storaï, Minelle Riboni, Franck Lepage, Bernard Friot, Kristel Anvroin, Anaïs Enjalbert, Loïc Kerivel et Philippe Schlienger.

1945, on continue ! 3 participant·e·s. Avec le Réseau salarial. Bernard Friot, Mattieu Prudhomme et Frank Lavanture.

Alors comme ça les classes sociales, ça n'existerait plus ? 6 participant·e·s. Les Incultes, membres de L'ardeur.

Au secours le travail me brûle ! Petite et grande histoire du burn-out. 2 participantes. Sur le travail et le Burn-Out. Avec Léna, Corinne et Marine.

Inventons la démocratie, notre parole est légitime ! 7 habitant·e·s du quartier d'Etouvie à Amiens sur la politique de la ville.

Les inconfiné·e·s. 9 participant·e·s. Sur le Covid-19. Avec Philippe Merlant, Sabine Garnier, Marie-Pascale Devaux, Julian Augé, Tifén Ducharme, Cédric Lepage, Claire Hofer, Cédric Lepage et Juliette Ryser.

Mourir pour des idées ? Fous rire pour s'engager. 3 participant·e·s. Sur l'engagement et le militantisme. Avec Tifén Ducharme, Maxime Laisney et Julien Colmars.

Les incultes : une autre histoire de l'enfance. 4 participant·e·s. Avec Mélody Dababi, Aurélien Pellegrinelli, Janis Santos et Aicha Taksy Aicha.

Et toi, qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand·e ? 8 participant·e·s. Avec Sandra Bosquet, Sandra Mocquard, Fabien Gracia, Fabien Gicquel, Nathalie Cerf, Thibaut Perrin, Françoise Salmon, Anthony Pouliquen.

Le sport est-il encore un jeu ? 5 participant·e·s. Par des militant·e·s des Ceméa Pays de la Loire : Clémentine Gamper, Lesly Le Calvé, Pascal Bordron, Cédric Launais, Anthony Pouliquen.

La ménopause, c'est pas la mort, c'est encore l'amour. 8 participantes. Odile, Hélène, Yuna, Corinne, Axelle, Liliane, Pascale, Marie-Christine.

Les incultivés. Produire et se nourrir, c'est politique ! 5 participant·e·s. Cécile, Kévin, Jean-Marc, Tiffany et Jérémie.



Pôle emploi à la dérive.
6 participant·e·s.
Avec le syndicat SNU
Pôle emploi. Jean
Pierre BATTINI, Marie
Pierre BOULY, Clément
DIEULOT, Sylvie
LOCHER, Jacques
ROUSSELIN, Aline
SCHAPIRA. Le Pavé,
Paris, 2010.



Odile RAMELOT : *Dis maman, c'est quoi qu'on mange ?* L'ardeur, 2022.

Chapitre 5



« Analyser »

Bienvenue aux savoirs froids

Le stage de réalisation à la conférence gesticulée, c'est aussi le moment où sa propre expérience, ses « *savoirs chauds* », vont se trouver enrichis par les apports plus théoriques, les « *savoirs froids* », autre ingrédient indispensable à la confection d'une conférence. Et ce, même si le ou la future gesticulant·e arrive au stage de réalisation avec déjà des cordes théoriques à son arc. Ce qu'a vécu Laëtitia Degouys : « *J'avais déjà lu beaucoup des auteurs que je cite dans ma conférence : le sociologue David Le Breton (« Du Silence »), le philosophe François Julien (« De l'écart et de la rencontre») ou encore Edgar Morin. Mais le stage de réalisation m'a permis d'approfondir la pensée de Marx, de m'ouvrir à de nouveaux apports de la pensée féministe comme ceux d'Elsa Dorlin et de découvrir Luc Carton, que je ne connaissais pas et à qui je vais faire référence dans ma conférence.* »

Même découverte et même utilisation de Luc Carton pour Marie-Pascale Devaux. Pour construire sa conférence gesticulée, elle va aussi utiliser tous les documents qu'elle a accumulés depuis des années dans sa recherche personnelle (notes de lecture, dictionnaires...). Et ceux-ci ne sont pas que théoriques. « *Je suis allée relire les rapports de l'OCDE dont l'un, écrit en 1999, listait toutes les mesures à prendre pour réformer la formation professionnelle : aujourd'hui, la quasi totalité de ces mesures ont été mises en place. Cela prouve que ce n'est pas un hasard, il y a vraiment un plan concerté.* »

Pour Juliette Coanet, qui doutait de sa légitimité et de sa capacité à développer une analyse politique, l'apport des formateurs et formatrices va être essentiel. « *Thierry m'a beaucoup parlé du monde du travail, de la législation, du retour aux formes anciennes comme celles des tâcherons au 19^e siècle. Katia m'a poussée vers le côté féministe, et j'ai d'abord freiné des quatre fers... avant d'accepter d'y aller. C'est aussi elle qui m'a parlé du livre Happycratie, d'Eva Illouz. Toute cette idéologie du développement personnel qui affirme que chacun·e est responsable de son bonheur : à partir de là, pourquoi lutter pour de meilleures conditions de travail ?* »

Quand Emmanuelle Cournarie effectue son stage, de l'automne 2016 au printemps 2017, elle découvre de nouvelles lectures, notamment Christophe Dejours et Marie Pezé, celles et ceux qui écrivent sur la souffrance au travail, alors que jusque-là elle est restée plutôt axée sur la sociologie des organisations. « *Plus tard, je vais découvrir les autres rapports de domination : le féminisme, le colonialisme... Tout cela m'amène à réfléchir sur le point de vue situé. Pas toujours facile quand on a, comme moi, un métier qui met en jeu une expertise : où commence et où finit le point de vue situé, qu'est-ce qu'on fait de son savoir d'expert ? Comme quoi, les savoirs froids ne sont jamais tout à fait froids : ils deviennent ardents, voire très ardents, pour interroger sa propre posture et son rapport au métier.*

Lutter contre les dominations

Une conférence gesticulée est un acte militant d'émancipation qui s'attaque aux dominations. Cela suppose d'expliquer simplement, en rapport avec le sujet de la conférence, ce que sont ces systèmes de domination (capitalisme, patriarcat, colonialisme), comment ils se construisent dans l'Histoire et où nous en sommes aujourd'hui. Ces systèmes de domination ne sont pas seulement des modes d'exploitation économique, mais aussi des modes d'organisation de la société qui établissent des hiérarchies entre des classes. Hiérarchies de classe sociale (les riches sur les pauvres), de sexe (les hommes sur les femmes) ou de races (au sens sociologique de populations racisées et non biologique : les blancs sur les assignés moins ou non-blancs).

Le sujet de la conférence gesticulée est à re-situer au sein de ces dominations, qui ne doivent jamais être confondues avec des discriminations. S'extraire d'un discours de lutte contre les discriminations pour atteindre l'analyse des dominations est l'ambition des conférences gesticulées. C'est toute l'importance de produire une analyse systémique et matérialiste¹, et non pas une analyse comportementaliste. Pour prendre un exemple simple, l'éducation nationale entend lutter contre les discriminations, par exemple le racisme. En faisant cela, elle lutte simplement contre un racisme comportemental, racisme du sujet, mais elle passe complètement sous silence le racisme systémique, qui est celui de l'éducation nationale elle-même. En moralisant le problème (« *Le racisme, c'est mal !* »), l'école s'exonère et oublie que son système d'éducation, d'évaluation et de notation tient en dehors de l'accès aux études supérieures 30 % de la population qui, dans son immense majorité, est issue des classes populaires, notamment racisées. Pour le dire trivialement, l'école n'est pas raciste, mais sa fonction est d'empêcher les arabes d'avoir accès aux études supérieures ! Pas de sa faute s'ils ont des mauvaises notes puisqu'il y a l'égalité des chances !!!

Inviter un·e gesticulant·e à s'attaquer aux systèmes de domination, c'est l'inviter à se glisser dans les pas de l'intellectuel tel que défini par Jean-Paul Sartre : un adversaire de l'ordre établi. Interrogé en 1967 par Radio Canada, le philosophe lâchait cette phrase devenue célèbre : « *Un physicien nucléaire demeure un technicien du savoir pratique aussi longtemps qu'il contribue à développer la bombe atomique et devient un intellectuel sitôt qu'il proteste contre elle*² .»

(1) Le matérialisme est une philosophie qui considère que ce sont les conditions matérielles d'existence des hommes et des femmes

(en particulier leur place dans les rapports de production) qui déterminent leur conscience, et non l'inverse.

Pour le matérialisme, nos idées découlent des rapports sociaux et des situations réellement vécues par les humains.

« *On pense autrement dans un palais que dans une chaumière* », écrivait Engels.

Le matérialisme s'oppose à l'idéalisme, qui affirme la primauté de la conscience sur l'existence matérielle.

(2) Cité par Rimbert, Pierre, « La bourgeoisie intellectuelle, une élite héréditaire », *Le Monde diplomatique*, août 2020.

Capitalisme et conférences gesticulées

Ce que L'ardeur en dit (dialogue)

Réunie dans un salon, les tasses de café à portée de main, l'équipe de L'ardeur s'est donnée rendez-vous pour croiser ses questionnements et réflexions sur les liens entre capitalisme et conférence gesticulée : c'est quoi le capitalisme pour nous ? qu'est-ce qu'il fait à nos vies ? et que peut la conférence gesticulée face à ce capitalisme ? pourquoi disons-nous parfois que la conférence gesticulée a pour ambition de dévoiler le *nouvel esprit du capitalisme* ? Tendons l'oreille pour écouter ce qui se dit.

Associer la conférence gesticulée au dévoilement du nouvel esprit du capitalisme, ça sent la référence... Ça nous rappelle quelque chose, non ?

Oui, bien sûr... c'est un clin d'œil à Ève Chiapello et Luc Boltanski³ qui, dans leur ouvrage devenu référence, ont tracé les contours du nouvel esprit du capitalisme forgé à partir des années 1970 dans l'entreprise. Ces deux sociologues ont pour cela analysé tout un ensemble de textes de management qui ont puissamment nourri la pensée du patronat pour concevoir une nouvelle organisation du travail. À partir des années 1970, le capitalisme a renoncé au principe fordiste de l'organisation hiérarchique du travail et a développé une organisation en réseau, fondée sur l'initiative des travailleurs (désignés rapidement comme *collaborateurs*) et sur la *citée par projet*. Cette nouvelle façon de concevoir l'organisation du travail s'inscrit dans ce que Chiapello et Boltanski nomment *le nouvel esprit du capitalisme*. D'un côté, un discours séduisant qui assure au travailleur davantage d'autonomie. Et, de l'autre, un capitalisme toujours plus aliénant : maximisation du profit, concentration accrue de la propriété et du pouvoir, exploitation du travail salarié qui s'intensifie au point de remettre en cause la distinction légale entre la force de travail et la personne même du travailleur, etc.

Parler de l'esprit du capitalisme, qu'il soit nouveau ou pas d'ailleurs, c'est rappeler que le capitalisme comporte une dimension éminemment culturelle ?

Et comment ! Parler du capitalisme nous oblige à le penser à travers deux dimensions. Tout d'abord sa dimension socio-économique. Le capitalisme, rappelons-le, est un rapport social fondé sur la propriété privée des moyens de production. Cette

(3) Boltanski, Luc, Chiapello, Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999.

appropriation privée crée mécaniquement un clivage entre celles et ceux qui possèdent et celles et ceux qui doivent aller vendre leur force de travail pour (sur)vivre. On pourrait, de façon plus triviale, présenter le capitalisme comme *le système qui légalise la possibilité de vivre de la sueur des autres*. Qui dit propriété privée dit aussi concurrence entre les capitaux et entre les capitalistes. D'où une course sans fin à la recherche du profit. Cette autre définition du capitalisme devient alors possible, une définition qui tient en trois mots : *droit d'accumulation illimitée*, droit pour le moins mortifère !

Mais le capitalisme, ce n'est pas que cela. Une deuxième dimension doit être pensée : la dimension culturelle. Dans son ouvrage *De notre servitude involontaire*, Alain Accardo nous rappelle que le capitalisme est presque toujours présenté dans une dimension objective et économiste : le capitalisme comme mode de production. Il note qu'une dimension fondamentale est oubliée : celle qui consiste à penser le capitalisme comme un régime culturel. Comme un système idéologique. Qui nous colonise et capte nos affects : « *Il s'agit de reconnaître qu'il existe un rapport étroit entre le forum (espace public et entité collective) et le for intérieur, règne de la subjectivité personnelle. Le capitalisme vise à coloniser les deux. Le capitalisme n'agit pas simplement en dehors de nous, mais aussi en dedans.*⁴ » Pour bien saisir le capitalisme, il faut comprendre que celui-ci n'ambitionne pas simplement une conquête industrielle et mercantile, il vise également une conquête idéologique : un rapt des âmes et des consciences. Nous aurions toutes les raisons objectives du monde d'éprouver pour le capitalisme un dégoût profond. Pour se faire accepter, pour se faire aimer même, il va devoir nous séduire. Et il va utiliser pour cela tout un tas de véhicules idéologiques qui vont nous le faire désirer (alors même qu'on pense le combattre). Il va se doter d'habits de séduction, se rendre ludique et divertissant. Ce que Michel Clouscard appelle *le capitalisme de la séduction*⁵. Pour prospérer, le capitalisme a besoin de placer son idéologie au pouvoir et de mener en cela la bataille des idées.

Ce qu'Antonio Gramsci nous avait déjà dit en développant son concept d'hégémonie culturelle ?

L'hégémonie culturelle, selon Antonio Gramsci, signifie que la domination est fondamentalement idéologique. Il estime ainsi, dans ses *Cahiers de prison*, que le groupe social dominant (la bourgeoisie) a acquis sa domination en propageant ses croyances et ses pratiques dans la société toute entière. Dans ces cahiers, Gramsci écrit : « *La classe bourgeoise se conçoit*

(4) Accardo, Alain, *De notre servitude involontaire. Lettre à mes camarades de gauche*, Agone, 2013.

(5) Clouscard, Michel, *Le capitalisme de la séduction*, Éditions sociales, 1981.

(6) Gramsci, Antonio,
Cahiers de prison,
Gallimard, Bibliothèque
de philosophie, 1996.

comme un organisme en perpétuel mouvement, capable d'absorber la société entière, l'assimilant ainsi à sa propre dimension culturelle et économique. Toute la fonction de l'État a été transformée : il est devenu un éducateur⁶. »

L'hégémonie culturelle est assurée par différents foyers. Ceux-ci ont pour véritable fonction d'amener les dominé·e·s à adopter la vision du monde des dominants et à l'accepter comme naturelle, comme *allant de soi*. Pour Antonio Gramsci, les sociétés industrielles disposent ainsi d'outils culturels hégémoniques visant à instiller une *fausse conscience* dans l'esprit des travailleurs et travailleuses. L'école, l'Église, les partis politiques, les institutions scientifiques, universitaires ou artistiques, les médias (pour ça, il faut aller écouter la conférence de Philippe), et même les organisations de salarié·e·s sont autant de foyers culturels dont le pouvoir bourgeois se sert pour maintenir son hégémonie.

Les dominants ont compris cela : pour être au pouvoir, ils doivent mettre leur culture au pouvoir. Pour ne prendre qu'un exemple, écoutons ce que raconte Franck dans sa conférence : dans le cadre de l'accord Blum-Byrnes, accord franco-américain liquidant une partie de la dette française envers les États-Unis après la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis posent comme contrepartie la fin du régime des quotas imposés aux films états-unis en 1936. L'objectif est très clair : imposer l'*american way of life* (le mode de vie états-unien) à une population pouvant être tentée par le communisme ou le socialisme, et ainsi la convertir à la culture capitaliste⁷.

(7) Stonor Saunders
Frances, *Qui
mène la danse*,
*La CIA et la
guerre froide
culturelle*
Denoël, 2003.

Mais la conférence gesticulée dans tout ça ?

Modestement, mais sûrement, nous pensons que nous nous situons ici dans l'une des fonctions majeures de la conférence gesticulée : aider à la mise à jour de la façon dont le capitalisme s'impose comme système culturel hégémonique dans nos quotidiens, dans nos secteurs d'activités, dans les institutions étatiques, etc. Il s'agit donc de dévoiler ce que Boltanski et Chiapello nomment « *le nouvel esprit du capitalisme* ». La conférence gesticulée doit selon nous dévoiler la matrice culturelle du capitalisme, la façon dont ce dernier s'y prend pour nous coloniser, nous pénétrer, nous dresser, nous domestiquer... Le problème n'est pas simplement le capitalisme en soi, c'est également le capitalisme en moi !

Mais comment ce capitalisme culturel s'impose-t-il à nous ?

Le capitalisme culturel vise notamment une chose : nous détourner de la lutte des classes (seule remise en question possible du système capitaliste). Pour cela, la classe dirigeante met les moyens : privatisation des services publics (allez voir la conférence de Thierry sur les services publics), casse des collectifs (ces dernières années, à grand renfort d'états d'urgence à répétition), organisation méthodique de la concurrence systématique entre les individus (lorsque la lutte des places remplace la lutte des classes), etc. C'est ce qu'Alain Badiou nomme « *la nouvelle organisation de la société sur le modèle de la concurrence des égoïsmes* ⁸ ». Cette idée est contenue dans cette seule phrase de Thatcher : « *Et qui est la société ? Cela n'existe pas ! Il n'y a que des individus.* » Pour cela, le capitalisme va instaurer la compétition à tous les étages de notre système social.

Des exemples ?

Il suffit de jeter un œil sur diverses conférences gesticulées fabriquées au cours des dernières années. Katia, dans sa conférence, nous montre que l'école est un lieu de compétition : en s'appuyant sur son passé de prof, elle alerte sur le fait que les pédagogies actives et coopératives sont délaissées au profit de pédagogies sélectives et compétitives. On pourrait prendre l'exemple du sport, ce qu'Anthony fait dans sa conférence, où il démontre que la socialisation sportive repose sur les principes de hiérarchisation et de sélection propres au modèle capitaliste. Idem pour l'art (ça, c'est la conférence de Franck) qui joue exactement le même rôle que le sport : nous faire aimer la hiérarchie, nous faire admettre la supériorité de quelques-uns comme étant *naturelle*.



(8) Badiou, Alain, *L'hypothèse communiste*, Nouvelles éditions Lignes, 2009.

Katia LANG : *Mais Madame, vous n'êtes pas payée pour nous rendre heureux... et pourtant.* L'Ardeur, 2017.

Et comment parler de compétition sans évoquer le travail ? Pour ça, il faut aller voir la conférence d'Emmanuelle, qui dévoile la façon dont l'organisation du travail détruit les corps et les personnes, en les mettant en concurrence et en les soumettant à des évaluations continues qui ne sont jamais que des procédures de contrôle, etc.

Nous détourner de la lutte des classes... Il semblerait que ça passe également par un travail sur le langage ?

La classe dirigeante a su s'appuyer dès le milieu des années 1970 sur une manipulation du langage, piégeant de manière insidieuse ses adversaires idéologiques. Ainsi, *l'invention* d'une classe moyenne, dont aujourd'hui tout le monde se revendique, nous empêche de penser le conflit irréductible entre ces deux classes que sont la bourgeoisie et la classe ouvrière. De la même manière, le *dialogue social* et son corollaire, les *partenaires sociaux*, sont une invention du management états-unien, importé chez nous au début des années 1980 par Jacques Delors et Pierre Rosanvallon. Les syndicats sont aujourd'hui englués dans cette injonction au dialogue plutôt qu'à la lutte. Pour approfondir cette idée, rien de mieux que de participer à nos ateliers de désintoxication de la langue de bois. Parce que les manipulations du langage dans nos relations institutionnelles (CAF, Pôle emploi...), politiques (médias, vie politique...) et surtout professionnelles (nouveau management, protocoles, démarche qualité, évaluations, compétences...) modifient notre perception du monde, et plus encore la perception de nos métiers et visent à les détruire, les Scop d'éducation populaire politique inventent, dès la fin des années 2000, un atelier de désintoxication de la langue de bois pour « *identifier les différentes formes de manipulation, s'exercer à les comprendre et les déconstruire, et imaginer les résistances collectives* ». Atelier qu'on anime régulièrement au lendemain de nos conférences gesticulées. Le langage, c'est aussi ce qui nous clive et nous divise

Et les conséquences de tout cela ?

(9) Lasch,
Christopher,
*La culture du
narcissisme*,
Flammarion, 2018.

Christopher Lasch, sociologue états-unien⁹, nous alertait : le capitalisme tente par tous les moyens de nous conduire à l'individualisme et au narcissisme. Finie l'espérance révolutionnaire, les grands idéaux, la contestation étudiante, la contre-culture, la foi dans les grands systèmes donneurs de sens, le sacrifice de soi pour une grande cause ; *exit* l'investissement personnel dans la chose publique, la défense

de la volonté générale, la politisation au service du bien commun. L'heure est désormais à la réalisation de soi, aux grands discours sur le bonheur individuel, au développement personnel et au culte de l'individu libéral. C'est la fable du Colibri : chacun·e dans son coin est invité·e à « *faire sa part* », sans jamais faire de politique.

Doit-on en conclure que les personnes sont de plus en plus individualistes ?

Disons plus précisément que la société est plus individualisante... mais les résistances perdurent. Les conférences gesticulées sont aussi là pour nous démontrer que des foyers de résistances sont nombreux et se déploient partout dans une contestation radicale du capitalisme. « *Il faut allier le pessimisme de la raison avec l'optimisme de la volonté* », disait Gramsci. C'est aussi ce que nous rappelons régulièrement aux participants à nos stages de réalisation de conférence gesticulée. L'idée n'est pas de déprimer le public mais, au contraire, en lui montrant des résistances possibles, tous ces cailloux mis dans la botte du grand capital, de lui faire percevoir le dépassement du capitalisme comme horizon possible. Ça se fera par la bataille du mouvement social, mais aussi par la bataille des idées. « *Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire* » disait John Lénine. Finalement, le travail d'éducation populaire que nous réalisons à L'ardeur pourrait se résumer ainsi : fabriquer du « *temps de cerveau disponible* » pour la révolution.

Il nous apparaît, et là on revient à la question initiale, que, pour nourrir la théorie révolutionnaire, il est nécessaire d'étudier la structure culturelle du capitalisme. Mieux connaître son ennemi pour mieux le combattre, en quelque sorte. Et c'est ce que nous tentons de faire par cet outil qu'est la conférence gesticulée. Quand nous invitons les gesticulant·e·s à développer une analyse *structurelle et systémique*, c'est précisément cela que nous leur demandons de faire : « *Dis-nous ce que ton histoire personnelle au sein du champ qui est le tien (professionnel, par exemple) raconte du système capitaliste ! Par ton parcours, dévoile-nous cet esprit du capitalisme, ce capitalisme culturel qui s'insère dans les moindres recoins et interstices de notre existence ! Montre-nous comment le capitalisme parvient à nous mettre en mouvement alors même que nous serions censé·e·s nourrir des désirs antagonistes aux siens, et donc nous y opposer !* » C'est probablement en prenant conscience de la structure matricielle et idéologique du capitalisme que nous serons en mesure de mener la bataille des idées.

Dévoiler les rapports de domination

La conférence gesticulée est un acte de dévoilement d'un (ou plusieurs) rapport(s) de domination. Si on parle de *dévoilement*, c'est que, de manière spontanée, on ne pense pas les rapports entre les personnes comme étant organisés par la société, déterminés par la place qu'elles occupent dans les rapports sociaux. Le dévoilement des conférences gesticulées concerne cependant bien ces processus sociaux : plutôt que de présenter un problème et de l'analyser du point de vue des relations sociales, c'est-à-dire des relations concrètes qui se passent entre les individus, la conférence gesticulée se donne pour but de livrer une analyse structurelle en dévoilant par quels mécanismes les rapports sociaux (rapports de domination) s'exercent au sein du système. Ce sont des situations concrètes d'oppression, d'exploitation, de discriminations liées aux rapports de domination qui nous conduisent à venir faire une conférence gesticulée. Si nous sommes dans un stage de réalisation, c'est que nous avons commencé à faire ce travail, de manière intuitive, qui consiste à décentrer le problème des relations sociales pour le penser sur le plan des rapports sociaux. Il s'agit alors de confirmer cette intuition. À ce stade, les apports de la théorie sociologique des rapports sociaux s'avèrent utiles. En première session du stage, un temps est consacré à cette théorie et à nos expériences des rapports de domination. Les échanges qui se font alors (et qui se poursuivront tout au long du stage) sur les sujets portés par les gesticulant-e-s, qui traitent de différents rapports sociaux (de classe, de sexe, de race), dans un champ précis, aident à élaborer cette intelligence politique qui va permettre le dévoilement, et ainsi faire voir au public un sujet, un problème, sous un nouvel angle, donc ouvrir chez lui une nouvelle fenêtre de compréhension et d'analyse.

La théorie des rapports de domination : se doter d'une grille de lecture pour penser le social

On a l'habitude de penser à partir de notre expérience des relations sociales que l'on transpose à l'organisation sociale. Plutôt que de dire que c'est l'organisation sociale qui rend les individus violents et leur permet la violence, les violences conjugales sont attribuées au mauvais caractère du mari, les suicides au travail à la fragilité psychique du salarié ou à la perversité du manager... Pourtant, comme le souligne Christine Delphy, « *la société n'est pas un grand individu ; elle ne peut être expliquée que par des processus sociaux, qui ne sont pas du même ordre que les processus psychologiques*¹⁰ ».

(10) Delphy, Christine, *Classer, dominer. Qui sont les "autres"?*, La Fabrique, 2008.

Puisque les mécanismes à l'œuvre dans l'organisation sociale se donnent difficilement à voir, on mobilise les travaux de celles et ceux qui ont travaillé à leur dévoilement. Il s'agit de sociologues qui ont théorisé les rapports de domination ou qui ont travaillé plus spécifiquement sur ceux qui sont à l'œuvre dans les trois rapports sociaux que l'on retient généralement pour penser la structure sociale : le rapport social de classe (auquel on résume trop souvent le capitalisme), le rapport social de sexe (le patriarcat), le rapport social de race (le colonialisme). Dans le cadre du stage de réalisation, et afin de poser des bases communes pour avancer dans l'analyse politique de nos situations vécues, nous proposons une synthèse de la théorie des rapports sociaux et mobilisons plus spécifiquement l'analyse des rapports sociaux par Danièle Kergoat, sociologue spécialisée dans les rapports sociaux de sexe¹¹.

Cette synthèse peut se traduire ainsi : la structuration des rapports sociaux est liée à l'organisation du travail. Les êtres humains organisent le travail sur la base de la séparation des tâches, de la hiérarchisation des tâches et de la spécialisation des tâches. Cette triple organisation est à l'origine de la création des catégories sociales – dominé·e·s d'un côté, dominants de l'autre – et de la fabrication des inégalités que l'on constate entre classes populaires et bourgeois, entre femmes et hommes, entre personnes racisées et personnes blanches. Tout rapport social est caractérisé par le fait qu'il y a domination (un groupe exerce un pouvoir sur l'autre), exploitation (un groupe tire profit du travail de l'autre groupe), et oppression (discrimination systémique ou mauvais traitement d'un groupe par l'autre). Ces trois phénomènes sont imbriqués dans chaque rapport social fondamental. Par exemple, dans le rapport social de sexe, l'exploitation des femmes se traduit par le différentiel de salaire ou le travail domestique gratuit, leur domination par le plafond de verre et l'accès limité aux postes à responsabilité, leur oppression par les violences dont elles sont victimes.

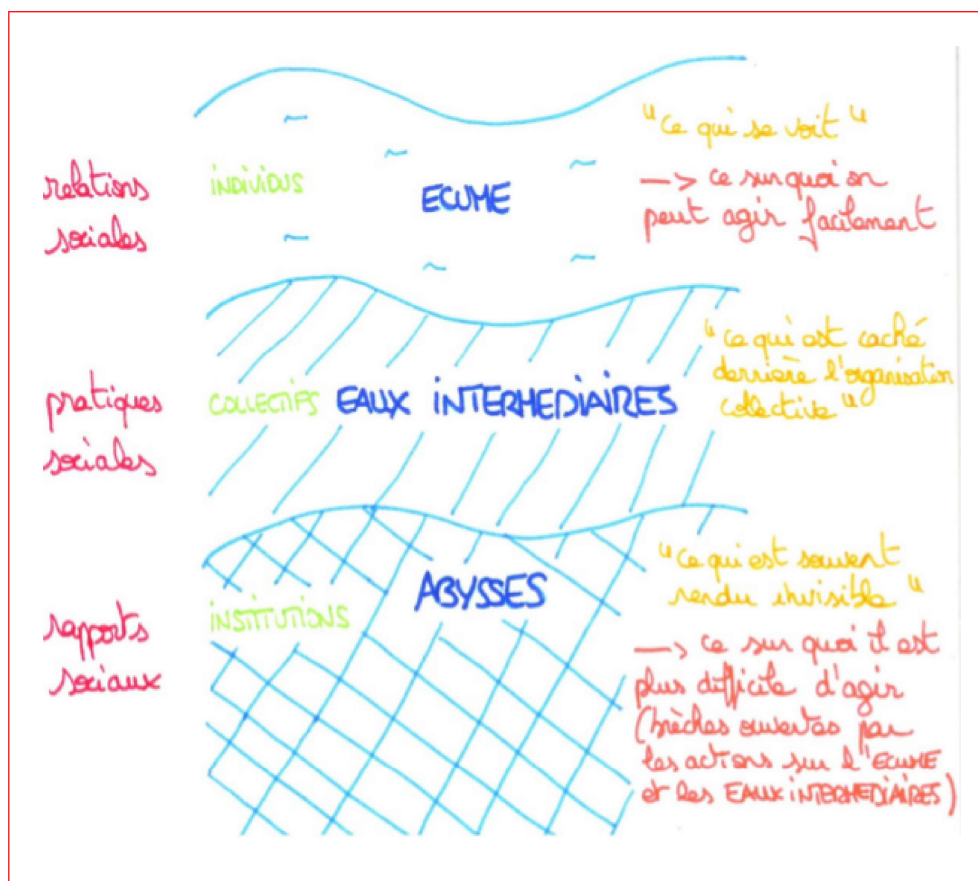
Si à L'ardeur nous critiquons l'idée de *lutte contre les discriminations* telle que promue par les programmes officiels du gouvernement (et déclinée à travers moult formations sur les *valeurs de la République* où la discrimination n'est abordée que dans un cadre moral anti-politique ne permettant ni de comprendre ni de s'armer contre les rapports de domination), nous reconnaissons néanmoins la pertinence du concept de *discrimination systémique* théorisé par certains sociologues matérialistes¹². « *La discrimination systémique provient d'un système socio-économique global ; elle ne relève pas seulement des mentalités, ni des actes des acteurs individuels, ni de la simple inégalité de départ ; elle est la production d'un système.*

(11) Kergoat, Danièle, « Comprendre les rapports sociaux », *Articuler les rapports sociaux : classes, sexes, races, Raison présente*, 2011.

(12) Bouamama, Said, Cormont, Jessy, Fotia, Yvon, « Les discriminations systémiques. Un support de formation » in *Les Figures de la Domination*, octobre 2010.

[...] Elle se repère par sa fonction matérielle : à quoi sert-elle sur le marché des biens et services ? Elle se repère à ses effets donc : il est question de discrimination systémique lorsque les membres des groupes cibles, à compétence équivalente, ont des possibilités d'emploi inégales, des revenus moins élevés, des perspectives d'avancement limitées et sont proportionnellement moins nombreux ou absents de certains emplois. »

Les travaux de Danièle Kergoat nous aident à mettre en lumière la difficulté à penser le social à partir des rapports sociaux. Mais aussi à comprendre que ce qui se joue au niveau des relations interindividuelles ne transforme pas les rapports sociaux qui structurent la société. Ce n'est pas parce que mon compagnon fait la vaisselle que cela transforme le rapport de domination existant structurellement entre les hommes et les femmes, les inégalités de salaires, les féminicides... Ce n'est pas parce que je me déclare anti-raciste que les personnes racisées ont le même accès que les blancs au travail et au logement.



Le schéma ci-contre, élaboré par les membres de la Scop d'éducation populaire L'engrenage, à Tours, à partir des travaux de Danièle Kergoat, nous aide à visualiser comment les rapports sociaux nous sont rendus invisibles, et pourquoi il est difficile d'agir à leur niveau. En utilisant la métaphore de la mer, on montre que les rapports sociaux se situent dans les abysses, les zones obscures des océans. Si on ne les voit pas, c'est qu'ils sont ancrés dans des institutions (la famille, l'école, l'État...) qui les protègent et participent à leur reproduction. Ils sont également masqués par d'autres *couches*, que représentent les pratiques sociales ou collectives et les relations sociales interindividuelles. Opérer un glissement d'une lecture du monde à partir des expériences vécues dans nos relations sociales vers une lecture en termes de rapports sociaux est au cœur du dévoilement dans les conférences gesticulées.

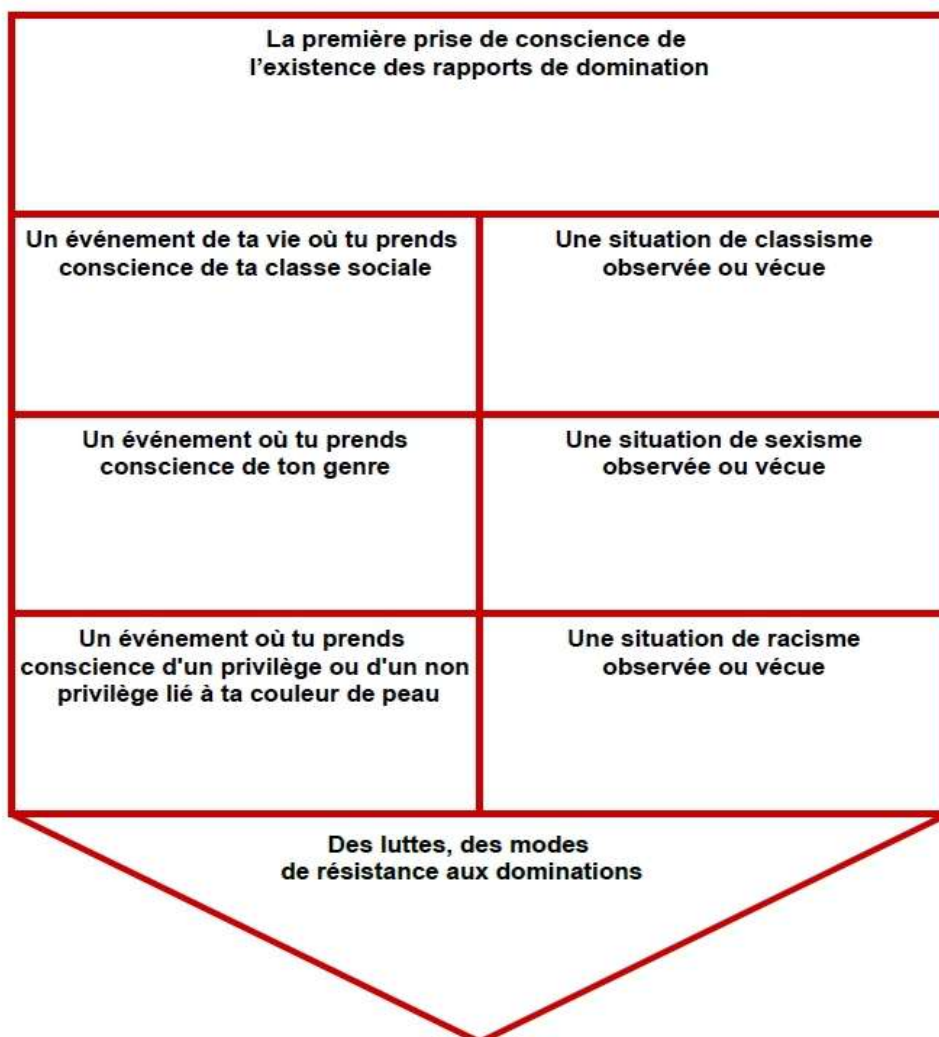
Se doter de la grille de lecture des rapports de domination pour se situer dans le social

Toutes les conférences traitent d'au moins un rapport social, qu'il soit de classe, de sexe ou de race. À l'origine des conférences gesticulées, il y a pour chaque gesticulant·e l'intuition que quelque chose ne va pas et dépasse des problèmes de conflits interpersonnels entre lui ou elle et son chef, son ou sa conjoint·e, la police... Pourtant, il lui faudra bien souvent l'aide de la grille de lecture des rapports de domination (travaillée lors du stage) pour accéder à la compréhension structurelle des problèmes qu'il ou elle vit. Au fait que les rapports de domination nous sont rendus invisibles par les institutions s'ajoute le fait que, d'une part, on apprend aux dominants à ne pas reconnaître leurs privilèges¹³ et que, d'autre part, « *les dominés intériorisent les valeurs de dominants, devenant ainsi les acteurs de leurs propre domination*¹⁴ ». Autant de réalités sociales qui font obstacle dans un processus d'attribution de sens d'une situation vécue.

Passer du ressenti d'un rapport de domination, d'oppression ou d'exploitation à son affirmation et à la dénonciation de ces mécanismes qui font système pour mieux nous en affranchir n'est donc pas chose facile. Pour aider les stagiaires gesticulant·e·s à se penser dans ces rapports sociaux, on peut utiliser un outil qu'on appelle le *blason des dominations*. À partir de cet outil, les stagiaires cherchent à se remémorer différents événements décrits dans le blason.

(13) McIntosh, Peggy, « Le privilège blanc : déballer le sac à dos invisible » in *White privilege and male privilege*, 1989.

(14) Bourdieu, Pierre cité par Fournier, Martine, « L'œuvre de Pierre Bourdieu », *Sciences humaines*, février-mars 2012.



Cet outil a l'intérêt de produire des échanges sur la manière dont chacun·e est catégorisé·e dans les rapports sociaux, à identifier les intérêts qu'ont les un·e·s et les autres à tenir une position dans ces mêmes rapports sociaux. Il permet ainsi d'aller plus loin que le classement catégoriel et de faire apparaître la notion d'intersectionnalité où, pour ne prendre qu'un exemple, être une femme noire ne renvoie pas aux mêmes réalités qu'être une femme blanche, où la domination est souvent plurielle, avec des formes d'exploitation et d'oppression qui se renforcent les unes et les autres. ”

Se situer pour produire un acte de dévoilement émancipateur

Se situer est un acte essentiel dans le processus d'élaboration des conférences gesticulées et dans le dévoilement d'un rapport de domination. On vient parler de là où on est, d'oppression, de domination ou d'exploitation qu'on a subie (jamais de celles que subissent les autres : un homme ne peut pas parler de la réalité d'être une femme, un blanc de la réalité d'une personne racisée, un patron de la réalité d'un employé).

Chaque conférence gesticulée est donc une subjectivité qui dit le monde et la nécessité de le transformer. Chacune de ces subjectivités est située dans des rapports de domination, mais aussi dans des réalités spécifiques, des endroits d'intersectionnalité parfois peu ou jamais nommés. Se réclamer de l'intersectionnalité, c'est « *ouvrir la voix à un horizon revendicatif* », comme le soulignent dans leur ouvrage M. Boussahba, E. Delanoë et S. Bakshi : « *L'intersectionnalité invite à un décentrement du regard et à une prise en compte des diversités [...], des situations au croisement de divers facteurs – de classe, de genre, de couleur, d'origine ethno-raciale, de religion, d'âge, d'aptitudes, de santé... la liste est longue. L'intersectionnalité invite, mais elle oblige aussi : [...] à laisser la voix, et la place, aux concerné·e·s, dans les combats engagés en leur nom*¹⁵. » Avec les conférences gesticulées, chacune des subjectivités est portée par des personnes concernées qui se font entendre et s'engagent dans un combat politique.

« *C'est la prise de conscience des dominations qui fournit des armes (ou des outils) à celles et ceux qui veulent s'en libérer. [...] Dévoiler le fonctionnement des dominations, leur historicité, la manière dont elles sont justifiées, les outils qui sont mis à leur service, les acteurs qui les servent, les violences qu'elles génèrent permet d'en trouver les points faibles et d'en fourbir la critique*¹⁶. »

Les conférences, par la diversité des réalités qu'elles décrivent, mais aussi par leur conscience avertie des enjeux de domination, participent à la reconfiguration de la pensée politique et du débat social. En cela, gesticuler les rapports de domination est une action profondément émancipatrice.

(15) Boussahba, Myriam, Delanoë, Emmanuelle, Bakshi, Sandeep, *Qu'est-ce que l'intersectionnalité?*, Payot, 2021.

(16) De Cock, Laurence, Larrère, Mathilde, Mazeau, Guillaume, *L'Histoire comme émancipation*, Agone, 2019.

(17) Ou plutôt *salaire à la qualification personnelle*. Frédéric Lordon proposait quant à lui la notion de *garantie économique générale*. Tous deux parlent aujourd'hui de *salaire communiste*, attaché à la personne, pour le distinguer du salaire capitaliste lié à l'emploi.

Friot, Bernard, et Lordon, Frédéric, *En travail. Conversations sur le communisme*, La Dispute, 2021

L'hypothèse émancipatrice du *salaire à vie*¹⁷

Il convient en avant-propos de proposer un petit rappel historique de ce qu'on peut, aujourd'hui, qualifier de *mouvement* des conférences gesticulées. Lors du premier trimestre 2014, une rencontre entre gesticulant·e·s est organisée dans la région bordelaise. Rapidement, des dissensions apparaissent entre participant·e·s quant à la nature politique de l'objet *conférence gesticulée*. Pour les un·e·s, il s'agit d'une entreprise individuelle, aux contours politiques volontairement flous. Pour les autres, il s'agit d'un objet de lutte contre ce système mortifère qu'est le capitalisme. Un texte engageant sur cette dernière ligne engendre un débat des plus mouvementés. Cet écrit va finalement devenir l'acte fondateur de L'ardeur. Bernard Friot, ami de longue date, accepte d'en devenir le président.

Associer Bernard à l'aventure ne relève pas du hasard : pour les membres fondateurs de L'ardeur, sa proposition de *salaire à vie* apparaît comme la seule proposition, actuelle et crédible, de sortie du capitalisme. Symboliquement, le premier stage de réalisation de conférence gesticulée animé par L'ardeur accompagne Bernard Friot, Franck Lavature et Mathieu Prudhomme du *Réseau salariat* pour réaliser *1945, on continue*. Viendront ensuite les conférences gesticulées en solo de Bernard Friot : *À quoi je dis oui !* et *Je veux décider du travail jusqu'à ma mort*.



Bernard FRIOT : *Je veux décider du travail jusqu'à ma mort*. L'ardeur, 2018.

Le salaire à vie comme subversion du salaire capitaliste

Les mots, et nous prêtons grande attention à l'ardeur à la question du langage, sont toujours porteurs de représentations, et *salaire* n'y échappe pas. Alors, puisque nous portons la proposition de *salaire à vie*, montrons en quoi deux siècles de luttes ont extrait ce terme de la définition dans laquelle les propriétaires de moyens de production entendaient le cantonner. Le 20 juin 1865, quelques années avant la publication du *Capital*, Marx donne lecture devant le Conseil général de l'Association internationale des travailleurs d'un texte qu'il conclut ainsi : « *Les syndicats ouvriers agissent utilement comme centre de résistance aux empiétements du capital. Leur défaut partiel est de faire un usage peu judicieux de la force qu'ils possèdent. Leur défaut général est de se borner à une guerre d'escarmouches contre les effets du régime existant, au lieu d'essayer en même temps de le changer, au lieu de se servir de leurs forces organisées comme d'un levier pour affranchir définitivement la classe ouvrière, c'est-à-dire pour abolir le salariat.* » Aujourd'hui, pour une part non négligeable de la *gauche de gauche*, la simple revendication du mot *salaire* est jugée comme un acte *réformiste*. C'est pourtant faire fi du long et admirable travail de la classe ouvrière pour s'affranchir du cadre que le capital a toujours entendu imposer au salariat. Coup d'œil dans le rétroviseur.

Près d'un siècle de grèves et de révolutions aboutit à l'adoption en 1910 du *code du travail* qui transforme les donneurs d'ordres du *contrat de louage d'ouvrage* du code civil de 1804 en *employeurs* devenant responsables du respect du *code du travail* dans leurs entreprises. Après une première tentative avortée en 1919, il faut attendre les grèves (en France, 12 000 grèves, dont 9 000 avec occupation d'usines) et la loi du 24 juin 1936 pour ouvrir un nouveau cadre juridique et légal aux conventions collectives, les rendant obligatoires et généralisant à l'ensemble du salariat les avantages conquis par certains secteurs. Cette reconnaissance des conventions collectives est alors l'enjeu principal de la lutte menée par la CGT. Dans chacune des branches définies, les postes vont être classés par niveau dans une hiérarchie de qualifications, et à chacun de ces niveaux va correspondre un niveau de salaire. Cette reconnaissance des conventions collectives de branches subvertit la rémunération capitaliste en reconnaissant la qualification et donc, à chaque poste de travail, sa contribution à la production de valeur économique. Le statut de la fonction publique de 1946 élabore une nouvelle étape dans l'émancipation du salariat, c'est

désormais la personne même du fonctionnaire qui porte la qualification, et non plus son poste. Dans l'histoire de la subversion du salaire capitaliste, osons le détour par le monde du spectacle. En 1984, s'opère l'approbation du mode de financement (annexes 8 et 10) de la convention Unedic par le principe de la solidarité interprofessionnelle pour les salarié·e·s du spectacle. Sans que cela ne soit pensé par la CGT (pourtant à l'œuvre dans la revendication), un véritable renversement du sens de l'indemnisation de l'assurance-chômage pour les salarié·e·s du spectacle s'effectue alors. En effet, l'abaissement du seuil à 507 heures annuelles ouvre des droits à l'indemnité à un nombre très important d'intermittent·e·s du spectacle et donne un autre sens au temps *hors emploi*. La conférence gesticulée d'Hélène Vitorge vient interroger ce *régime de l'intermittence* comme un *déjà là* précurseur du *salaire à vie*. On le voit : avec ces réalités historiques, le salaire à la qualification personnelle exprime le fait que le travail est sorti de sa finalité de valorisation du capital. La proposition de *salaire à vie* ne vise à rien d'autre qu'étendre le *salaire à la qualification personnelle* des fonctionnaires à l'ensemble des travailleurs et travailleuses, faisant alors advenir une *classe salariale*, et le salaire comme un droit politique.



Samuel HENRY
et Alex JARDIN :
Arrête ton cinéma !
Cinéma et salaire à vie.
L'ardeur, Namur, 2018.

Le régime général de Sécurité sociale comme subversion du mode de production capitaliste

Parallèlement à la création du statut de la fonction publique, le ministre du Travail Ambroise Croizat sera l'artisan des ordonnances d'octobre 1945 qui organisent, à partir de 1946, la mise en place du *régime général de Sécurité sociale*. Si, dès avant la guerre, des caisses d'assurances sociales, patronales, confessionnelles ou syndicales, ont vu le jour, le régime nouveau entend les unifier. Il a fallu le travail de Bernard Friot pour permettre

une lecture rompant d'avec le récit convenu d'un patronat *soucieux du bien-être de ses salariés*, ayant donné naissance à la *Sécu*. Avec les travaux de Friot, démonstration est faite qu'il s'agit de la création d'une classe révolutionnaire en construction, une « *classe ouvrière se refusant d'être l'idiot utile du capital* » ! Contournant le blocage des salaires par une augmentation des taux de cotisations sociales (cotisations salariales et patronales étant parties intégrantes du salaire), la création du *régime général de Sécurité sociale* pose les bases d'une subversion du capitalisme. Ce régime fait la démonstration depuis plus de 75 ans qu'il est possible d'assurer des engagements massifs et de long terme sans recours à l'accumulation financière : nul besoin d'un appel à l'emprunt ou à l'épargne pour financer une protection sociale dont le budget est supérieur à celui de l'État (470 milliards d'euros contre 350 en 2020) !

La volonté d'Ambroise Croizat, et de la classe ouvrière qu'il représente, est dès ses débuts d'émanciper l'organisme de la tutelle de l'État. « *La Sécurité sociale est la seule création de richesse sans capital. La seule qui ne va pas dans la poche des actionnaires, mais est directement investie pour le bien-être de nos citoyens. Faire appel au budget des contribuables pour la financer serait subordonner l'efficacité de la politique sociale à des considérations purement financières. Ce que nous refusons.* » Ainsi Ambroise Croizat définissait-il la Sécurité sociale lors de sa création en juin 1946. Entité distincte de l'État, financée par la part socialisée des salaires, elle est gérée par des représentant·e·s élu·e·s des travailleurs et travailleuses. À ce titre, le discours de Pierre Laroque, premier directeur de la Sécurité sociale, appelant aux premières élections d'avril 1947, est édifiant : « *Ces caisses ont pour rôle de garantir des moyens d'existence à tous les travailleurs qui se trouvent privés de ressources par suite de maladie, de maternité, d'invalidité ou de vieillesse. Ce sont des instruments de solidarité : comme tels, elles doivent être gérées par les intéressés eux-mêmes, ou par leurs représentants élus, qui pourront mieux que quiconque orienter l'emploi des fonds et le fonctionnement même des services dans le sens des désirs des travailleurs.* » La révolution qu'institue le régime général vient alors démontrer qu'être citoyen·ne ne se résume pas à payer ses impôts (et accessoirement aujourd'hui à être vacciné·e !), mais à définir et à assurer la production de valeur ajoutée. La mise en place, à l'aube des années 1960, des Centres hospitaliers universitaires (CHU), transformant ce qu'il convenait alors d'appeler des *mouroirs* en véritables *usines de soins*, est un symbole de la subversion du mode de production capitaliste. Est alors démontré à grande échelle qu'une avance monétaire peut prendre la forme de la subvention.

Comme toute avance monétaire, celle-ci repose sur l'anticipation d'une valeur nouvelle, mais en se refusant de renforcer le pouvoir de créanciers à travers le remboursement d'emprunts. Cette subvention de l'investissement par la caisse de Sécurité sociale a permis aux soignant·e·s de travailler pour soigner et non pour rembourser une dette, ce qui est aujourd'hui devenu leur quotidien.

Si malgré les efforts déployés, il n'a pas été possible d'unifier *Sécurité sociale* et *allocations familiales*, il convient de remarquer que ces dernières, de par le montant qu'elles allouaient à une famille de deux enfants, ont constitué une vraie subversion du récit capitaliste d'une aide venant compenser un surcoût lié à la présence d'enfants. Équivalent, pour un mois, à *225 fois le salaire horaire minimum du manoeuvre ordinaire de l'industrie des métaux de la région parisienne*, elles reconnaissent le *travail parental*. Dans sa conférence gesticulée, Magali Cazin témoigne de la pertinence de la lecture des allocations familiales comme *salaire parental*. Maman d'un enfant atteint d'une maladie dégénérative, elle sera tout à la fois éducatrice, infirmière, kinésithérapeute, taxi, secrétaire... sans que ces *emplois* successifs n'aient été reconnus comme générateurs de valeur économique. Son travail *concret* n'ayant ouvert aucun droit à une reconnaissance salariale, le départ de son enfant la laissera démunie, sans aucun droit à chômage ou retraite. Sans qu'il y paraisse, les allocations familiales furent l'objet d'une âpre bataille.

Dès 1937, patronat et gouvernement socialiste sont arc-boutés contre toute augmentation des salaires et, en 1945, le patronat obtint que les caisses d'allocations familiales et de Sécurité sociale, créées par les ordonnances Parodi, soient dissociées. La forte augmentation des allocations familiales fut une manière pour les ministres communistes, alors en poste, de contourner le blocage des salaires toujours en cours. En asseyant le montant de ces dernières sur un salaire ouvrier, on postule la reconnaissance d'un *travail parental* qui, en ces années, représentera parfois plus de la moitié du budget des ménages. Mais, dès sa mise en place, ce montant correspondant à 225 fois un salaire horaire fut attaqué. En 1947, le gouvernement décida d'interpréter la règle de façon restrictive, se basant non plus sur le salaire minimum garanti mais sur le salaire minimum d'embauche. Progressivement, les allocations familiales se verront interprétées non plus comme un salaire reconnaissant le *travail parental*, mais comme un acte de solidarité envers des parents confrontés à des besoins supplémentaires. François Hollande assumera pleinement cette position en diminuant le

plafond du quotient familial, supprimant les allocations aux 12 % des ménages les plus riches. Emmanuel Macron viendra mettre une dernière touche en transférant les cotisations salariales de la branche famille sur la CSG. Les allocations familiales relèvent désormais de la solidarité nationale. Aujourd'hui, les aides, ne reconnaissant désormais qu'un *coût supplémentaire lié au handicap*, s'éteignent avec celui ou celle qui le porte. La revendication de Magali d'un salaire parental, au moins pour les parents d'enfants porteurs de handicap, s'avère, au regard de l'histoire, des plus légitimes. Devant ces conquêtes de la classe ouvrière, on conçoit que, pour le patronat, être contraint à financer du temps *hors emploi* soit devenu insupportable et qu'il ait engagé une contre-révolution.



Magali CAZIN,
*Pas d'bras, pas
d'chocolat,
L'exploitation des
parents d'enfants
handicapés.*
L'ardeur, 2020.

La souveraineté sur le travail comme subversion du travail capitaliste

Dans la lignée des *enquêtes conscientisantes* du 19^e siècle, l'architecture de nombreuses conférences gesticulées vient questionner les professions. Développées au lendemain de la révolution industrielle anglaise, les enquêtes conscientisantes visaient à connaître les conditions de vie de la classe ouvrière et à en faire prendre conscience par les personnes elles-mêmes. La multiplicité des témoignages permet d'affirmer aujourd'hui que le mode de production capitaliste est bien décidé à en finir avec ce qui a constitué l'agrégat et le ferment, deux siècles

(18) Nigon, Evelyne,
Management sans ménagement
 L'Ardeur, 2019

Franck LEPAGE,
 Gaël TANGUY,
Travailler moins pour gagner plus, ou l'impensé inouï du salaire.
 Le Pavé,
 Rennes, 2009.

durant, des luttes ouvrières : le métier. L'objectif d'un patronat actuellement sans réelle opposition n'a d'autre ambition que de renouer avec le louage d'ouvrage de 1804, dont les plateformes numériques, d'Uber à Deliveroo, sont les ambassadrices.

Enseignant·e·s, soignant·e·s, professionnel·le·s de la formation ou de toute autre profession, toutes et tous viennent témoigner que *compétence* et *protocoles*, imposé·e·s par un management servile, visent à remplacer et détruire nos savoir-faire. Il suffit pour s'en convaincre de suivre les tribulations d'Evelyne Nigon¹⁸ au sein d'un établissement bancaire français *plein de bon sens* pour mesurer la violence et l'imbécillité d'un *Management sans ménagement*, ou la désillusion de Marie-Pascale Devaux montrant que la destruction des métiers figure dans les projets de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) depuis plusieurs décennies. Et pourtant, deux siècles de luttes avaient commencé à subvertir les institutions du *travail capitaliste*, de la même manière que la bourgeoisie du 18e siècle avait, elle, subverti les institutions féodales pour imposer de nouvelles pratiques de la propriété et du travail. C'est la poursuite de ce mouvement qu'il convient d'amplifier.

Il n'est pas anodin d'observer que nombre de jeunes, souvent fortement diplômé·e·s, quittent des emplois souvent très bien rémunérés au motif qu'ils et elles ne comprennent plus le sens



de leur métier. Car le travail capitaliste n'a d'autre finalité que de produire de la valeur pour la valeur, et cela sans souci aucun d'utilité sociale. De l'initiative individuelle en permaculture aux Zad (Zones à défendre), les dissidences sont nombreuses. Entre autres, citons celle de Grégory de Flaugergues¹⁹ qu'il vient raconter dans sa conférence gesticulée. Jeune ingénieur informatique de formation, salarié au sein d'une Société de service et d'ingénierie informatique (les SSII, communément surnommées *marchands de viande* !), Grégory signifie un jour à son employeur son refus d'une mission pour laquelle il pense ne pas avoir les savoir-faire (dénommés *compétences* par le management !) et dont le sens lui échappe. Sa décision débouche, après avoir été *placardisé*, sur sa démission. Adeptes de cyclotourisme, il s'appuie dans sa conférence gesticulée sur son expérience du voyage au long cours pour tisser une métaphore entre sa passion et le monde de l'entreprise qu'il a décidé d'abandonner. De quelle maîtrise disposerait-il si son vélo était progressivement dépouillé de ses pédales, l'empêchant d'avancer, de son guidon, rendant impossible tout changement de direction, de ses freins, sans lesquels tout contrôle devient illusoire ? Implacable démonstration de la nécessité de recouvrer la souveraineté sur le travail.

(19) Flaugergues, Grégory, *Le salariat perd les pédales*, conférence gesticulée, 2019.

Cependant, même fédérées, ces dissidences se trouveront confrontées à la division du travail. Ce que Frédéric Lordon a montré dans son ouvrage *Vivre sans ?* : « *Un mode de production devient autonome quand il produit ses propres moyens de production. Ce seuil d'autonomie ne peut être franchi qu'à l'échelle macroscopique puisque c'est à cette échelle que le travail se divise suffisamment pour y parvenir*²⁰ ». C'est en cela que la proposition de *salaire à vie* et de généralisation de la cotisation sociale de Bernard Friot apparaît comme étant, aujourd'hui, la seule à même de poser une alternative sérieuse au mode de production capitaliste en ce qu'elle réalise le double enjeu d'une portée macroscopique et d'une compatibilité avec le niveau présent de division du travail. Car imaginer infléchir le cours d'un capitalisme débridé ne peut être que condamné à l'échec. L'économie sociale et solidaire (ESS) en est une parfaite illustration. Gwendal Evenou²¹, qui a œuvré avec ferveur durant plus de quinze ans dans ses réseaux avant de déchanter, vient raconter la réalité d'un tiers secteur qui porte de plus en plus mal son nom. Avec sa conférence gesticulée, il nous entraîne dans les coulisses d'une *innovation sociale* ayant succombé aux sirènes capitalistes et dont la devise officieuse se résume à « *pragmatisme, agilité, résilience* ».

(20) Lordon, Frédéric, *Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent...* La Fabrique, 2019.

(21) Evenou, Gwendal, *Je jure de lutter en toute loyauté*, conférence gesticulée, 2021.

(22) Dalmais,
Mathieu,
*De la fourche à la
fourchette,*
conférence
gesticulée, 2018.

Ambroise CROIZAT,
ministre du Travail
de novembre 1945 à
mai 1947.

Dès lors, la conquête de la souveraineté sur le travail concret doit être le lieu décisif de la lutte des classes. Afin d'illustrer le propos, regardons ce qu'il s'est passé durant le premier confinement où les soignantes, qui avaient été largement dépossédées de leur travail depuis quarante ans par les gestionnaires des hôpitaux, alors que ces mêmes gestionnaires se trouvaient confinés à domicile, ont retrouvé une forme de maîtrise de leur activité professionnelle en assumant la prise en charge de l'épidémie. Il en va de même pour les dissident·e·s qui ont fait le choix de ne plus produire pour le capital et d'assumer leur souveraineté sur leur travail. Cela suppose, pour généraliser notre souveraineté sur le travail, la mise en place d'institutions macro-économiques permettant la mise en sécurité sociale des productions et la sortie des dissidences, évoquées plus haut, de la marginalité. La deuxième conférence gesticulée de Mathieu Dalmais²², en s'appuyant sur le travail de Bernard Friot autour du régime général de Sécurité sociale, propose une extension de la cotisation sociale afin de permettre à toutes et tous un accès à une alimentation affranchie de l'*agrobusiness*. La mise en sécurité sociale du triptyque *production-transformation-distribution* de l'alimentation autoriserait, sur le modèle du conventionnement de la médecine générale, les professionnel·le·s du secteur à être souverain·e·s sur leurs productions tout en étant assuré·e·s d'un accès à une clientèle solvable. Aujourd'hui, cette proposition est portée politiquement au plus haut niveau par un groupe qui en travaille les aspects concrets depuis plusieurs années. Questionner le travail est un enjeu politique central, et la conférence gesticulée peut, on le voit, y prendre toute sa place.



Chapitre 6



« Jouer »

Les conférences gesticulées sont-elles du théâtre ?

Si le fait de reconnaître la conférence gesticulée comme étant un *spectacle* fait aujourd'hui consensus au sein du mouvement des conférences gesticulées, la reconnaissance de cette forme comme relevant du champ théâtral continue de faire débat entre nous. Pour Alice Krieg-Planque, « *par les formes qu'elles empruntent, les conférences gesticulées ne doivent pas être dissociées du vaste champ de l'éducation populaire et du théâtre politique dont elles peuvent être appréhendées comme l'un des multiples formats : les conférences gesticulées s'intègrent en ce sens dans diverses expressions qui croisent le théâtre interactif, le théâtre forum, le théâtre-action, le théâtre d'intervention, le théâtre de l'opprimé, le théâtre de rue, et plus globalement le théâtre militant*¹ ». Le débat reste cependant ouvert : alors, la conférence gesticulée, théâtre ou anti-théâtre ?

(1) Krieg-Planque, Alice.
La conférence gesticulée comme théâtre politique et expérience personnelle... Militantisme et travail de l'intime,
 Itinéraire 2012-2.

Mais d'abord de quel théâtre parle-t-on ? Si le théâtre existe officiellement depuis les Grecs, il y a 2 000 ans, ce que nous appelons *théâtre* aujourd'hui est une forme très récente dans notre histoire, sous la forme d'un théâtre professionnel, *artistique*, officiel, dont la survie ne tient qu'à son financement comme culture légitimée par l'appareil d'État. L'idée même de *metteur en scène*, qui nous semble naturelle aujourd'hui dans la distribution des tâches aboutissant à un spectacle, ne s'imposera qu'au 20^e siècle. Ce qui aurait été une aberration jusque-là s'annonce à la fin du 18^e siècle, et progresse poussivement au 19^e, c'est au 20^e siècle qu'il s'impose avec la figure du *créateur*. Jusque-là, le théâtre est une pratique : ce sont les acteurs et actrices qui décident comment jouer. Puis ce sera l'auteur qui mettra en scène ses textes, jusqu'à l'autonomisation de ce poste et la conquête de sa toute puissance narcissique, qui lui verra *monter* Marivaux en cuir et fouets, Antigone en costard-cravate ou Shakespeare en patins à roulettes, imprimant son esthétique personnelle à un texte : démonstration idéologique d'innovation permanente, l'un des critères du capitalisme. Du point de vue de l'anthropologue, le théâtre s'insère dans un ensemble plus vaste : celui des *comportements humains spectaculaires organisés*. Outre les arts de la scène (théâtre, clown, danse, conte, etc.), s'y adjoignent des *représentations* aussi différentes que les conférences, les colloques, les manifestations sportives ou même les meetings politiques. La question des rapports entre les conférences gesticulées et le théâtre fait débat. S'agit-il d'une forme de théâtre ou bien, au contraire, y a-t-il lieu de revendiquer une opposition et une différence radicale avec le théâtre ? Certes, il s'agit d'une forme scénique. Et elle répond peu ou prou à une

convention spectaculaire. Mais ce qui s'y expose, c'est soi-même, sans l'artifice d'un personnage. Aucune expérience théâtrale n'est requise et le stage de réalisation ne propose aucun travail théâtral (voix, respiration, diction ou conscience de l'espace). Pire : tout jeu théâtral y est dissuadé ! Et les candidat·e·s gesticulant·e·s qui se présentent spontanément n'ont pas cette question en tête, n'ont pas d'appréhension, tant la nécessité de transmettre et de témoigner laisse la question scénique au second plan des préoccupations.

Les conférenciers et conférencières ne sont pas des comédien·ne·s parce qu'ils et elles n'en ont pas l'artisanat. Ce que rappelle Alice Krieg-Planque : « *Une conférence gesticulée n'est pas le fait d'un artiste, ni d'un quelconque tiers qui se poserait en traducteur ou en passeur de message. Elle est voulue, portée et présentée par un individu : la conférence gesticulée trouve sa maturation dans l'intime, surgit d'une expérience, sollicite le récit de soi, se nourrit de choses vécues. À cet égard, chacun met en place sa conférence : celle qui cristallise un témoignage. Car si la conférence gesticulée s'appuie sur du vécu, ce n'est pas uniquement dans le but de faire vrai en usant du pouvoir authentifiant de l'anecdote, mais c'est avant tout parce qu'elle émane d'un besoin de témoigner d'un ressenti que le gesticulant a pu analyser.* » Pourquoi ce mélange singulier d'intime et de politique ne pourrait-il pas se forger une place de choix dans le vaste champ du théâtre ? Une des fonctions principales du théâtre est justement de divertir, d'instruire, d'ouvrir les yeux et de... se réapproprier le théâtre ! Celui-ci a 25 siècles, mais sa confiscation par une profession est extrêmement récente. Cela veut dire que, depuis la Grèce antique jusqu'au 18^e siècle, le théâtre est amateur. Il n'y a pas de comédien·ne·s professionnel·le·s. En ce sens, la conférence gesticulée appartient à tout le monde, et elle appartient à cette tradition de l'amateur ou de l'amatrice qui se donne le droit de monter sur scène.

Jean Philippe
SMADJA
Une autre histoire.
Une seconde
conférence auto-
réalisée avec un
metteur en scène.



Le théâtre, quant à lui, se trouve à un moment très particulier de son histoire, car on n'a jamais autant vidé l'objet culturel de son sens. La forme conférence gesticulée vient percuter ce vide. Elle sert à mettre en question, à mettre en crise et à délégitimer le théâtre du pouvoir dans le sens où, dans une conférence gesticulée, la prise de parole n'est pas le fait de comédien·ne·s, la création n'est pas le fait de génies inspirés appelés *metteurs ou metteuses en scène*, mais de personnes directement impliquées dans ce dont elles viennent parler. C'est le peuple qui parle lui-même et de lui-même. Un théâtre du peuple, par le peuple et pour le peuple ?

Rendre visible et audible la parole populaire

Pour Hervé Chaplais, conférencier gesticulant et membre fondateur de L'ardeur, « *si une conférence gesticulée n'est ni un nouveau média, ni un nouveau parti, ni un nouveau divertissement (celui qui fait diversion), c'est parce qu'elle fait front au monopole de la parole publique confisquée par les canaux dominants des médias, de la politique et de la culture. C'est un outil qui rend visible et audible la parole populaire. Parole populaire dans un double sens : d'abord, la parole commune, la parole de tout le monde, de tous les jours, du quotidien ; et puis, la parole prolétaire, celle du ou de la dominé·e, du ou de la stigmatisé·e, de l'illégitime. Autant il est possible de parler en son nom, à son sujet, de défendre sa cause. Autant il est pour le moins improbable de laisser le populaire se raconter lui-même.* »



Hervé CHAPLAIS,
*Rurals ou la
convergence des
rustres,*
Le Pavé,
Rennes, 2010

« Du théâtre très, très mal fait »

Par Juliette Ryser,
professeure de théâtre, comédienne
et conférencière gesticulante.



Juliette RYSER,
Détournement de fond.
sur la question de la
culture à l'école.
Le Pavé, Rennes, 2012.

Il n'y a pas lieu selon moi d'opposer théâtre et conférences gesticulées, le théâtre est un outil qui se passe de main en main depuis l'origine et sous tous les cieux. En ce sens les conférences gesticulées existent depuis au moins 1 000 ans : c'est Dario Fo qui le dit dans *Mistero Buffo* (Mystères Bouffes). Ce sont les jongleurs du Moyen Âge qui faisaient des *conférences gesticulées* sur la place publique : certains affrontaient le pouvoir et le payaient parfois de leur vie : « *Le jongleur naissait du peuple, et au peuple il prenait sa colère pour la rendre ensuite au peuple, médiatisée par le grotesque, par la raison, afin que le peuple prenne conscience de sa propre condition* », *dixit* Dario Fo. J'ai joué les *Mistero Buffo* comme comédienne. Quand j'ai découvert les conférences gesticulées, ça a été une évidence : les jongleurs d'aujourd'hui existent, pour de vrai, il faut les rejoindre !

Les conférences gesticulées, dans le système culturel actuel, c'est David contre Goliath. L'avantage de David dans ce combat, c'est une multitude de points de vue libres et de récits décomplexés, de voix qui posent des questions, qui inventent des solutions, tandis que le colosse en face est de plus en plus uniforme et rigide. C'est l'espoir de le faire tomber !

Les conférences gesticulées, c'est du théâtre mal fait, mais très, très mal fait, tellement mal fait, que le public se fait totalement choper par les petites fourmis improbables et maladroites qui s'attaquent au Goliath immense du système. Bertolt Brecht a écrit des milliers de pages là dessus. Pour lui, un théâtre qui se voulait politique avait besoin d'un public qui réfléchit, qui discute, voire qui interrompt le spectacle ! Brecht encourageait même à fumer pendant les spectacle pour aider à réfléchir ! Dans ce qu'est devenu le théâtre depuis, analyser les choses est le crime anti-artistique. Quand tu es comédien·ne, on te demande implicitement de ne pas réfléchir, il faut se laisser aller, il faut être dans l'*Actors Studio*, dans l'émotionnel. Si tu ne fais pas cela, tu n'es pas un·e bon·ne comédien·ne.

L'idéologie des formations théâtrales c'est *l'émotionnel*, la mémoire sensorielle, et donc on évacue complètement le sens. Ce qui fait la valeur d'un·e comédien·ne, ce n'est plus sa capacité à réfléchir, mais sa capacité à se mettre dans un état émotionnel. Pleurer, déchirer, se mettre dans des états extrêmes, toujours repousser la limite pour arriver à une mise en forme, et arriver à la maîtriser. On va trouver magnifiques des comédiennes qui se mettent dans un état de semi transe : non seulement cela n'a pas de sens, mais surtout cela empêche le sens de parvenir. Et puis, on te rappelle régulièrement que tu ne dois pas passer un message parce que cela ferait donneur de leçons. Bertolt Brecht revendiquait le fait de plaire et d'instruire. Pour l'institution culturelle, le postulat de base est qu'il ne faut pas instruire les gens. Comme on dit dans le journalisme : « *Le lecteur n'aime pas lire !* » Alors qu'en fait, c'est le contraire : les gens crèvent de faim.

Au théâtre, quand on monte un spectacle, on vit au moins six semaines de répétition. Et là, dans un stage de conférence gesticulée, on m'apprend qu'à la fin des 16 jours de stage, on va se retrouver sur scène ! C'est complètement improvisé, cela semble totalement insensé. Et puis on découvre qu'il y a une salle pleine qui est en attente de notre témoignage, notre analyse, notre vécu... Dans un stage, on joue notre conférence devant le groupe cinq ou six fois. Six semaines pour une pièce de théâtre, six heures pour une conférence gesticulée. Avec un texte qui n'est pas achevé, en amateurs et amatrices que les gesticulant·e·s sont, devant assumer cette règle qui est gravée dans le marbre du théâtre : « *Quand tu es sur un plateau, on ne te pardonne rien* »... Mais, à la fin, ils et elles se retrouvent sur un plateau devant le public. Toutes et tous se lancent sans aucun filet, et ça marche !

Ce qui va marcher, c'est d'abord le contenu. Il est complètement explosif. La personne qui se raconte, c'est incontournable, c'est du récit. Un récit qui est vrai, qui est sincère, qui a un propos, et cela va dénoncer un système, et les gens sont morts de faim. Ils n'ont pas été nourris et ils en ont besoin. Donc il y a de la marge. Tu peux même le faire très mal : il y a de la marge parce que les gens ont tellement, tellement, tellement besoin de cela. Alors, effectivement, aucune forme culturelle n'a cela aujourd'hui. Quand j'ai invité le groupe de gesticulant·e·s de la formation à laquelle j'avais participé à Genève, il y a des gens qui sont sortis de la salle en disant : « *Mon Dieu, quels acteurs magnifiques !* » Je leur ai dit qu'ils et elles n'avaient jamais répété, qu'ils et elles n'étaient pas comédien·ne·s. Donc la dimension de travail de plateau, elle se fait au contact du public. Instinctivement. Après, c'est un piège de bien jouer parce que cela peut tourner au numéro d'acteur. Et on vire le sens de la conférence.

Un autre point qui m'importe, c'est le lien entre conférences gesticulées et humour. Il n'est jamais demandé aux gesticulant·e·s d'être drôles, mais ils et elles le sont presque toujours. Et il y a aussi ici quelque chose de l'ordre de l'insolence. Plus le récit est tragique, plus on va pleurer de rire. Cela amène à la réflexion sur le comique. Depuis toujours, le comique est un genre mineur. Le genre légitime du pouvoir est la tragédie. Le genre mineur, c'est la farce. Jongleries, farces, gesticulations... la subversion se situe donc dans ce genre mineur. C'est pour cela qu'on ne va jamais programmer une conférence gesticulée dans un théâtre. Molière qui, tout au début de sa vie, était obsédé par le fait d'écrire des tragédies a écrit les pires tragédies qu'on n'ait jamais écrites dans l'histoire du théâtre. Il emmerdait sa troupe et il se prenait des bides. Et on lui demandait d'écrire des comédies pour pouvoir bouffer. Molière était obsédé par la hiérarchie des genres.



Anthony POULIQUEN :
*Parce qu'il existe
 plusieurs Jean Paul
 Belmondo ?
 Une autre histoire
 des classes sociales*

Quand on se tourne du côté de Bertolt Brecht et de sa formulation de *distanciation*, il y a un pont entre comique et distanciation. Le genre comique est déprécié mais, pour faire rire, on ne peut être que dans la distance au niveau du jeu. C'est cela qui est intéressant. Le nerf du comique, c'est la distance dans le jeu et le rapport direct au public. C'est le refus du quatrième mur, c'est le refus de l'illusion, c'est le refus de l'enfumage. Donc tu es directement avec les gens et tu t'adresses à eux. Et cela permet d'établir le pont entre Brecht et la conférence gesticulée. Parce qu'avec sa théorie de la distanciation dans le jeu, il pose comme exigence cette distanciation pour faire passer un sens. Il est évident que, si tu es collé dans l'émotionnel, tu ne vas pas pouvoir faire passer un sens parce que l'émotionnel va faire écran, et le sens passera forcément au second plan. La conférence gesticulée ne peut être que distanciée. On ne propose pas aux gens de revivre leur traumatisme. L'autodérision et la contradiction, c'est le comique. En ce sens, la conférence gesticulée porte étroitement en elle une dimension comique !



Selma REGGUI, *L 236-9 ou les coulisses de l'entreprise*. Le Pavé, Rennes, 2013.

Etre « didactique » : le crime artistique

Crime suprême de l'institution culturelle (et à longueur d'ondes sur France Culture) on reconnaît un artiste à ce qu'il n'est jamais *didactique*. Il ne dit rien, n'affirme rien, ne propose rien, sinon ça n'est plus un artiste ! Il reste donc dans le registre du symbolique, du rêve, de la suggestion, des formes esthétiques sans signification explicite, quitte au spectateur à en tirer ce qu'il peut ! La culture est donc ce qui s'oppose au politique comme attribution de sens. C'est en cela qu'un conférencier gesticulant n'est pas un artiste ! Plus didactique, tu meurs !

Pour le philosophe Alain Brossat¹, dans son ouvrage intitulé *Le grand dégoût culturel*, l'équation est simple : la politique est rendue stérile par le refus ou l'évitement du conflit au nom du culturel. Elle est largement plébiscitée parce qu'elle favorise l'indistinction et l'indifférence en même temps qu'une forme de pacification dont le principal bénéficiaire reste le pouvoir, qui ne s'active plus dans la gestion des conflits mais dans celle du consensus, comme pouvoir *occupationnel*. Il s'agit d'organiser et d'institutionnaliser le temps de loisir en activités consensuelles et partagées. En d'autres termes, la démocratie culturelle profite du vide laissé par l'action politique dans le social.

Ainsi pour Brossat, le principal danger de ce qu'il nomme *démocratie culturelle* est sa force anesthésiante : « *Dans un espace culturel, des questions qui, dans un espace politique, sont susceptibles de susciter des oppositions violentes seront irrévocablement reconduites à ce régime inoffensif du désaccord et de l'émiettement des goûts et des opinions.* » Tout débat est traité comme il est de coutume de le faire dans la sphère culturelle, c'est-à-dire sous la forme de l'opinion basée sur un jugement esthétique - sous-entendu subjectif. Sur ce modèle, exprimer une opinion politique n'a pas plus d'incidence que d'affirmer son goût pour une œuvre d'art.

La généralisation d'un relativisme au premier degré (*chacun ses goûts !*) devient la pierre angulaire de l'édification de *l'opinion culturelle*. Cette nouvelle donne permettrait de balayer d'un revers de la main l'ancien modèle qui voulait que « *le régime de tolérance aux opinions extrêmes ou subversives n'est pas du tout le même dans un espace culturel et dans un espace politique : dans le premier il s'agit de postures constamment valorisées, synonymes d'inventivité, d'originalité mise sur le compte de l'audace des artistes ou des créateurs, (...) dans un espace politique l'extrémisme effectif est réprimé, le subversif réel réprimé* ».

(1) Maxence Alcalde, « Alain Brossat, Le grand dégoût culturel », *Marges*, 09 | 2009, 170-171.



Julie ALLARD, avocate en droit des étrangers :
Aux frontières du droit, la politique d'immigration en question,
Université populaire de Nantes, 2018.

Le ou la gesticulant·e n'est pas mis·e en scène. Et pourtant c'est sur scène qu'il ou elle décide de prendre la parole, de témoigner de ce qu'il ou elle a compris de son expérience qui brûle et qu'il devient urgent de partager. Mais pas par le subterfuge de la fiction. C'est le réel vécu et incarné qui parvient au spectateur. Aussi, si la conférence gesticulée était du théâtre, ça serait un théâtre du réel où il ne s'agirait pas de faire pour de faux, mais dire pour de vrai. Ça serait un théâtre de la nécessité et de l'urgence qui ne se (la) jouerait pas, mais qui se vivrait. Un théâtre du brûlant, non esthétique car, pour l'institution culturelle, l'avenir des Fongecif, celui du service public hospitalier, les conditions de travail des enseignant·e·s, ça ne peut pas, ça ne doit pas être esthétique. (Témoignage de gesticulant·e en atelier d'écriture)

Chapitre 7



« Gesticuler au féminin »

Conférences gesticulées et féminisme

En nombre de conférences gesticulées d'hommes et de femmes qui existent ce jour, nous atteignons la parité ! Si nous étions des politicien·ne·s, nous nous arrêterions là pour dire que, dans le monde des conférences gesticulées, l'égalité homme-femme est acquise ! Ce serait passer à côté de la complexité des rapports de domination et de la réalité du patriarcat. S'il y a bien autant de conférences de femmes que de conférences d'hommes, elles sont moins mises en ligne sur internet. Et même en ligne, elles sont moins visionnées. La prise de parole publique des femmes est subversive, plus subversive que celle des hommes puisque c'est la parole d'une classe dominée. Être femme et faire une conférence gesticulée, c'est travailler à affirmer sa propre légitimité à prendre la parole, puis travailler encore à défendre cette parole dans un espace public dominé par la parole des hommes. En ce sens, toutes les conférences de femmes sont féministes, car toutes sont une prise de risques : prise de risques dans le dévoilement d'une intimité, déjà attaquée par le patriarcat, prise de risques par les résistances encore nombreuses à l'expression féministe, à l'expression des femmes qui posent un regard genré sur le monde. Former à la conférence gesticulée, c'est prendre en compte ces prises de risques supplémentaires et accompagner les femmes tout au long du processus, des premiers contacts précédant le stage à leur prise de parole en public.

Un féminisme matérialiste

Comme les pièces d'un puzzle, les conférences de femmes, les conférences féministes, abordent des sujets divers et complémentaires qui dévoilent notamment un système patriarcal à l'œuvre dans toutes les institutions : école, médias, famille, travail, justice où les violences, les oppressions, les formes d'exploitation se perpétuent encore. La dimension politique du *paradigme matérialiste* nous semble essentielle pour situer les parcours individuels relatés dans les conférences gesticulées dans un système traversé par des tensions et des rapports de domination. L'approche féminisme matérialiste inspirée de l'analyse marxiste implique que l'oppression des femmes porte une dimension économique. Pour des féministes comme Christine Delphy ou Sylvia Federici, la domination masculine passe par l'exploitation du travail domestique des femmes, gratuit et invisibilisé, par l'appropriation de cette force de travail domestique et reproductif des femmes par le système patriarcal : « Une énorme masse de travail, le travail domestique, est

effectuée gratuitement par les femmes, [...] ce travail est invisible, [...] il est réalisé non pas pour soi mais pour d'autres et toujours au nom de la nature, de l'amour ou du devoir naturel¹. » Le patriarcat passe également par leur mise à l'écart du travail salarié puis, depuis les années 1970, par une division genrée du travail où les femmes sont cantonnées à des secteurs d'activité où elles sont moins payées et globalement précarisées sur le marché du travail.

Dans sa conférence, c'est l'histoire que raconte Monique, née en 1947, qui va élever ses cinq enfants en travaillant 12 heures par jour pendant 30 ans. Elle sera chargée non seulement de l'éducation, mais aussi du maintien de toute la structure familiale élargie, de l'économie domestique, des luttes syndicales avec les *gars du bâtiment*, secteur où son mari est ouvrier. Au moment du divorce, elle se retrouve seule avec sa plus jeune fille. Pas de salaire, pas de chômage, pas de place sur le marché de l'emploi et donc pas de retraite.



(1) Kergoat, Danièle, *Se battre, disent-elles*, La Dispute, 2012.

Monique LANG : *Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ?* L'ardeur, 2019.

Pour celles nées un peu plus tard, c'est une autre forme de la même exploitation qui se met en œuvre, notamment dans les métiers du *care* ; ce sont Pascaline Lafon, Juliette Coanet ou encore Marie-Jeanne Pondard qui montent sur scène pour dénoncer le sort réservé aux non-productifs : les vieux. Ces vieux dont elles prennent soin, ces vieux pour lesquels elles maintiennent une place dans l'humanité, ces vieux pour lesquels elles vont être précarisées, sous-payées, avec des conditions de travail inacceptables, méprisées par un système patriarcal qui choisit délibérément car politiquement que le travail majoritairement confié aux femmes a moins de valeur que celui majoritairement confié aux hommes.

Une autre dimension du féminisme matérialiste concerne l'étude du genre et la manière dont les représentations attachées aux femmes participent à la reproduction des inégalités entre les sexes. Se réclamant de Simone de Beauvoir et de sa formule « *On ne naît pas femme, on le devient* », des féministes telles que Colette Guillaumin ou Danièle Kergoat démontrent que les rapports de genre sont des constructions sociales, s'opposant ainsi à toute forme d'essentialisme, à l'idée d'une *nature* féminine.

Non : Monique, Juliette, Pascaline ou Marie-Jeanne ne sont pas plus nées avec la *passion* des enfants ou des vieux que leurs frères. C'est bien parce qu'elles sont prises dans un déterminisme social qui s'appuie sur le patriarcat qu'elles vont aller vers ces métiers. Ce n'est pas parce que c'est *naturel* pour les femmes. Et si elles le revendiquent comme étant essentiel, si elles ne remettent pas le sens de leur travail en question, ce n'est pas parce qu'elles pensent que leur place de femme est là. C'est parce qu'elles savent que le sens de l'humanité devrait être là pour tous.



Marie-Jeanne
PONDART :
*Tic tac Tic tac, de la
bougie aux LED.
Vieillesse et
isolement,*
L'ardeur, 2018.

(2) Delphy, Christine,
*Un universalisme si
particulier,* Syllepse,
2010.

Le féminisme matérialiste affirme un rapport de force et une dimension systémique à ce rapport de domination qu'est le patriarcat. Dès lors que le travail domestique de toutes les femmes est exploité, et que les représentations sociales qui sont associées à leur genre participe à la reproduction des inégalités, les femmes forment une *classe* au même titre que la classe ouvrière : la classe de femmes opprimée par la classe des hommes. « *L'inégalité flagrante entre femmes et hommes sur le marché du travail s'adosse à l'exploitation du travail domestique des femmes, qui en assurent 90 %. Cette exploitation fait partie de l'ossature du système social, comme la division en classes sociales².* »

Le stage, temps collectif pour mettre au travail les rapports de genre

La formation aux conférences gesticulées que nous proposons à L'ardeur est mixte. Pour les femmes qui souhaitent réaliser leur conférence avec des femmes, nous leur proposons de travailler avec nos collègues féministes des collectifs d'éducation populaire La Bourrasque (Normandie) ou Les Tumultueuses (Lyon). Comme les stages de réalisation durent 16 jours *en immersion*, que ce soit lors de temps formels ou informels, la question du patriarcat surgit, des postures de *dominant* apparaissent, des femmes subissent la violence de cette posture, d'une parole dominante, d'un savoir considéré comme plus légitime que le leur. Le patriarcat s'invite donc dans le stage. Nous cherchons à créer les conditions matérielles pour mettre au travail ces formes encore trop ordinaires de domination masculine dans nos formations. Les stages d'éducation populaire politique sont des endroits pour se reconnaître divisé·e·s, nommer nos contradictions et ainsi travailler l'égalité.

Nous travaillons d'abord sur nos équipes de formation. Depuis quelques années, à L'ardeur, nous formons systématiquement des binômes en mixité de genre pour pouvoir proposer un accompagnement le plus adapté possible aux femmes qui souhaitent faire leur conférence, quel que soit le sujet, encore plus sur des conférences féministes ou traitant de toutes formes de violences faites aux femmes. Les stagiaires femmes peuvent faire le choix de travailler uniquement avec les formatrices. Nos collègues hommes prennent alors en charge le reste du groupe et contribuent ainsi à nous donner les conditions matérielles essentielles à un accompagnement adapté.

Si l'équipe de formation s'accorde à donner une place fondamentale au féminisme dans la formation à la conférence gesticulée, c'est que nous, formatrices, avons mené un travail en arrivant à L'ardeur, ce qui a permis de poser la nécessité d'un cadre pour l'accompagnement des conférences de femmes et des conférences féministes. Nous bénéficions aussi du travail réalisé par La Grenaille en 2016, à travers le livre *Éducation populaire et Féminisme*³, qui a construit une analyse collective d'une agression sexuelle dans un réseau d'éducation populaire et a montré la nécessité d'articuler féminisme et éducation populaire.

(3) *Éducation populaire et Féminisme*, La Grenaille, 2013. Téléchargement du livre : <http://la-trouvaille.org/wp-content/uploads/2017/10/Education-populaire-et-feminisme.pdf>

En début de formation, nous provoquons le débat sur le sujet du patriarcat avec les stagiaires en proposant un temps formel théorique sur ce que nous entendons par *rapports de domination* et en invitant les un·e·s et les autres à se situer dans ces rapports de domination. En dehors de ces temps, et bien que les échanges en informel ne nous concernent pas, nous posons dès le début de la formation un cadre disant qu'aucune femme n'aura à porter LE féminisme dans le groupe, sous-entendu faire l'éducation des hommes sur le sujet et devoir se justifier à chaque fois qu'elle aura une lecture genrée du système. Toute personne souhaitant réaliser sa conférence gesticulée n'a pas à maîtriser une tonne de théorie marxiste, mais accepte le principe de base d'une intersectionnalité, c'est-à-dire de l'existence de l'exploitation systémique en classes sociales des femmes, des personnes racisées et de la classe ouvrière. C'est bien cette intersectionnalité qui permet à Monique de se situer dans des formes d'exploitations qui se renforcent l'une et l'autre : « *Toute ma vie, j'ai été fille d'ouvrier, femme d'ouvrier et personne ne m'a dit la vérité : aujourd'hui, je le sais, JE SUIS la classe ouvrière.* »

La conférence gesticulée féminine : une analyse genrée

Pour nous, femmes, prendre la parole dans l'espace public en revendiquant nos expériences et nos savoirs politiques est un acte d'émancipation collective. C'est une pierre posée à l'équilibre nécessaire d'une humanité qui présente toujours les codes de la domination comme ce qui serait l'objectif à atteindre pour tous, le *neutre*. Dans l'accompagnement des stagiaires, les hommes cherchent majoritairement à poser une analyse politique démonstrative, très documentée, référencée, séquencée, nettoyée de ses contradictions et de ses émotions associées.

Les hommes ont intégré là une double injonction du capitalisme patriarcal : *domination par le savoir théorique* (extérieur à moi-même) et *rationalité*. Notre mission de formateurs et formatrices consiste alors à leur faire prendre conscience que ce n'est pas *neutre*, qu'ils sont aussi l'objet d'une domination et que reproduire les dominations n'est pas le projet de société que nous défendons. L'égalité homme-



Karima GHAILANI :
Cendrillon fait grève,
L'ardeur, 2015.

femme ne passera pas par un apprentissage de ces codes par les femmes, mais par une désappropriation de ces codes par les hommes. Pendant la formation, un stagiaire ingénieur va faire une première tentative de présentation de son sujet. Le résultat est une conférence ! Intéressante, intelligente, très documentée mais une conférence. Quand la formatrice lui dit ne pas le voir dans son sujet, il répond : « *Ah oui, il faut que je parle de moi pour illustrer et pour créer de l'empathie chez le spectateur.* » Euh non, pas du tout ! Il ne s'agit pas d'utiliser son histoire comme ce qui s'apparenterait à une technique de manipulation du spectateur, comme un moyen de convaincre, ou de faire pleurer dans les chaumières. La conférence gesticulée est une analyse de son vécu, de ses vulnérabilités, de sa puissance, de ses doutes. Ce n'est pas une démonstration illustrée. Il va bien comprendre cela et faire le chemin, long et un peu douloureux, de déconstruction de ses propres codes de dominant qui prennent racine dans sa place d'homme, formé au capitalisme dès l'école. Il va lutter contre cette double injonction pour proposer au final une conférence gesticulée sincère, puissante et très politique. Au contraire, nous accompagnons les femmes à révéler publiquement ce qu'elles savent déjà faire, poser une parole située de dominée, une parole qui ne se limite pas à la démonstration scientifique, mais qui incarne le sujet à tel point que sa dimension politique est révélée. Une dimension compréhensible, accessible, puissante, et qui laisse la place au spectateur comme sujet politique, c'est-à-dire nourri de questions, de doutes et de nouvelles certitudes. Nous pensons que c'est là que nous devons lutter pour rendre légitime cette forme de prise de parole. La seule légitime à nos yeux dans une conférence gesticulée.

Katia Lang, formatrice à L'ardeur :
« Sortir des codes de la domination masculine »

S'il y a autant d'hommes que de femmes qui se forment à la conférence gesticulée, je fais l'hypothèse que pour de nombreux hommes, c'est parce qu'il y a un passage en public derrière. C'est parce qu'il y a une *production* sous la forme d'une prise de parole d'expression publique que les hommes y vont. C'est cela qui les attire. Je dis cela parce que, lors des échanges avec les candidats, avant la formation, j'estime qu'un homme sur trois me pose des questions sur « *comment tourner sa conf, combien on peut la vendre...* ». Je n'ai honnêtement le souvenir d'aucune femme me l'ayant demandé... Si on organisait des parcours sans monter sur scène et que cela n'était pas mis sur YouTube, je pense qu'on passerait à 70-80 % de femmes qui

se forment. Je ne dis pas que la principale motivation des hommes est de monter sur scène, cela ne serait sans doute pas juste de le dire de cette façon. Mais je perçois que c'est la production qui justifie l'engagement (au sens de l'intime et de l'émotionnel) pour un homme. C'est le besoin radical d'émancipation qui justifie l'engagement des femmes.

Sur les dernières années, on a formé un peu plus de femmes que d'hommes, mais on se retrouve avec moins de conférences de femmes sur internet. Cela veut dire que l'exposition publique les remet en difficulté. Là où le stage peut être un espace d'émancipation, le passage en public redevient un espace de violences. Il nécessite des codes consistant à *se vendre*, à accepter d'être jugée, cela remet les femmes dans une posture vulnérable. Elles doivent alors subir la domination capitalistico-masculine : processus d'évaluation, jugement/conseil, remise en question permanente de leur légitimité, de leur parole, de leur corps. C'est pour cela qu'il existe désormais une chaîne YouTube avec uniquement des conférences gesticulées de femmes : *Conférences gesticulées : les femmes analysent*.

En ce qui concerne le passage sur scène, les femmes jouent dans les salles : les programmeurs aujourd'hui font attention à une forme d'équilibre ou de parité. Ils font attention à alterner, à ne pas faire intervenir que des hommes, parce que l'on est quand même sur un champ politique et que le *féminisme grand public* est passé par là. Mais quand on regarde le nombre de vues sur YouTube, les conférences de femmes sont moins regardées que les confs des hommes. C'est peut-être parce qu'il y a davantage d'hommes qui regardent YouTube ? Mais alors cela voudrait dire qu'ils n'écoutent pas les femmes ? Est-ce que les femmes elles-mêmes, parce qu'elles ont intégré la domination, accordent moins de crédit à la légitimité politique d'une autre femme ? Pour moi, puisque le patriarcat ne donne ni légitimité aux femmes à prendre la parole, ni crédibilité quand elles le font, alors toutes les conférences gesticulées de femmes sont plus subversives que celles des hommes. Mais si je veux être honnête, je dois préciser une chose. Sur le contenu de ma propre conférence, sur ma démonstration politique, je n'ai pas utilisé les codes légitimes de la domination (par exemple, une démonstration qui cherche à convaincre, de nombreuses citations, des références à gogo...). Par contre, je suis bien consciente que si ma conférence gesticulée fonctionne devant tous publics, c'est parce que j'ai plein de codes de la domination dans la forme de ma prise de parole : je suis à l'aise, je suis légitime, je rigole, je fais des imitations, je gère de A à Z... Je rassure le public en lui donnant ce qu'il a l'habitude de voir, ce

qu'il a intégré comme étant la norme. Je suis dans la maîtrise. J'estime que ce sont des codes de la domination masculine. Moi, je les ai acquis très tôt, dans ma socialisation avec les hommes, dans mon désir de leur ressembler, dans le fait que j'ai intégré que ce sont eux qui savent, qu'ils ont raison. Ils sont le modèle à suivre. J'ai appris à me comporter comme eux. J'ai aussi mon parcours de désappropriation des codes de la domination à faire. Mais je ne crois pas à l'émancipation individuelle culpabilisante et psychologisante. C'est avec chacune des femmes qui viennent faire une conférence gesticulée que j'avance... Merci les femmes ! Certaines féministes des coopératives d'éducation populaire ont laissé tomber cet outil de la conférence gesticulée parce qu'elles considéraient, entre autres, que c'était un *outil masculin*. En réalité, je suis d'accord avec elles. Sauf si...

... sauf si nous acceptons de faire un travail d'éducation populaire avec toutes et tous.

... sauf si nous continuons dans nos formations à légitimer les codes des dominées et à délégitimer ceux des dominants.

... sauf si nous sommes présentes sur la place publique, et donc dans le débat public, avec une autre proposition, une vision de femmes radicales de gauche.

... sauf si nous contribuons à prendre la parole, en récupérant d'une part ce qu'on nous a volé en termes de légitimité : oui j'ai des choses à dire, oui je peux poser une analyse, oui je peux aller lire un livre, oui je peux monter sur scène... Et d'autre part en mettant notre rapport au monde et à la vie comme la base d'un projet de société viable.

... sauf si nous, les femmes, sommes un mouvement dans le mouvement des conférences gesticulées, des femmes dont on ne parle plus, des femmes qui parlent !
Qui d'autre que nous pour le faire ?



Alexia MORVAN,
Annaïg MESNIL :
*Travailler plus pour
exploiter mieux.
Une autre histoire du
management.*
Le Pavé, 2009.
Conférence interactive
avec recueil des
résistances dans le
public. Puis publication
d'un triple cahier
d'analyses de
praticiennes
chercheuses, récits et
stratégies de luttes :
Débrayage en cours.
La Trouvaille,
Rennes, 2015.

Conférence gesticulée
par Irena Havlicek

WELCOME 2.0

ou nous avons tous des super-pouvoirs
pour sauver l'humanité...

JEUDI 25 JANVIER
- 19H30 -
PRIX LIBRE

Le Cirque Electrique | Place du maquis du
vercors, Paris 20e



TRANSCLASS EXPRESS

DES CLASSES SOCIALES DANS LES SALLES DE CLASSE
OU COMMENT L'ÉCOLE FABRIQUE LES CANCRES.

UNE CONFÉRENCE GESTICULÉE
DE MAXIME MARIETTE

ENTRÉE PRIX LIBRE

29 NOVEMBRE 2019, 19H
BOURSE DU TRAVAIL DE LYON
205 PLACE GUICHARD, LYON 3^e

Conférence gesticulée

« JE NE SUIS PAS LÀ
POUR VOUS ÉCOUTER »

OU LA DÉMISSION DE LA
PSYCHIATRIE FACE AU
CAPITALISME

FETHI BRÉTEL

Durée : environ 2h
(voire plus si affinité)

Soit le mouvement décolonialiste d'après-guerre, émerge en France
une pratique psychiatrique humaniste, vite menacée par le virage
libéral des politiques publiques. Dans le parcours d'un psychiatre de
l'an 2000 qui, à travers sa pratique hospitalière, s'est retourné à
nouveau à contre-courant du tout-cerveau, du tout-médicament et du
tout-économique...

LA VIEillesse ENTRE MENACE ET MARCHÉ
CONFÉRENCE GESTICULÉE
MARIANNE BLIN

VENDEDI 23 FÉVRIER 2018 À 20H

MIC RIVE GAUCHE
PLACE DES FAÏENCIERS - ROUEN

MIC RIVE GAUCHE • 09 64 92 94 69 • association@micrivegauche.fr • 403 rue de l'Église • 76100 Arnières-sur-Ouche

Chapitre 8



« Recevoir »

Parce qu'on n'apprend pas l'histoire du mouvement social à l'école, nous défendons la nécessité de la transmission d'une culture politique entre les générations. Censure sur les histoires militantes : combien d'entre nous osent se raconter leurs engagements, leurs émotions politiques, leurs petites et grandes résistances ? Le système capitaliste divise les gens pour mieux régner, les isoler pour qu'ils ne réagissent pas. À travers l'écoute des récits de vie des autres, nous nous rendons compte que nous ne sommes pas isolé·e·s dans notre manière de penser et d'agir, que les autres peuvent souvent avoir des interprétations proches des nôtres ou avoir vécu des choses similaires à nous. « *Entendre ces récits, c'est ouvrir le champ des dominations pensables, mais aussi celui des possibles.* » Un rôle important est accordé au sujet et à son élan vital. C'est contagieux, ça peut redonner de l'énergie, cultiver les conflits et les désirs d'une autre société (d'une autre école, d'une autre façon de produire). Contrairement à des idées reçues largement véhiculées par les médias, nous ne sommes pas domestiqué·e·s, nous résistons de plein de manières différentes, il faut juste trouver les conditions pour se le dire, pour coaliser et amplifier ces critiques vers un autre imaginaire et des actions de transformation. Ce qui a été fait peut être refait ou défait. Cette démarche s'oppose au « *il n'y a qu'un monde possible* » (« *There is no alternative* », disait Margaret Thatcher, madame *Tina*) qui prétend que la situation actuelle est naturelle, fatale. Or l'histoire n'est jamais finie.

(1) Morvan, Alexia,
*Pour une éducation
populaire politique
à partir d'une
recherche-action en
Bretagne,*
Thèse de doctorat
en sciences de
l'éducation,
Paris 8, 2011.

(2) Delory-
Mombberger,
Christine,
*Histoire de vie et
recherche
biographique en
éducation,*
Anthropos, 2005.

(3) Scop Le Pavé,
*Cahier du Pavé n° 3
– Les récits de vie,
Éditions du commun,*
Rennes, 2014.

Dans sa thèse sur l'éducation populaire, Alexia Morvan¹ écrit : « *La possibilité d'identifier dans les histoires des autres des événements similaires ou des réactions communes fournit l'occasion de prendre du recul, voire de sortir de la honte ou du silence de l'oppression ou de la domination. La réception du récit d'autrui se construit à partir de ce que Delory-Mombberger nomme la "biothèque"², c'est-à-dire l'ensemble des expériences et des savoirs biographiques du récepteur. La réception du récit de l'autre n'est en rien passive, elle met en mouvement une activité et un processus. Les rapports entre témoins et témoins visent à rendre la subjectivisation possible par une dynamique de confiance et de confiance. Les récits résonnent et peuvent initier une connaissance commune et du collectif².* » C'est pourquoi, le slogan militant « *Raconte pas ta vie !* » nous paraît contre-productif d'un point de vue subversif. C'est bien l'engagement de la personne comme sujet qui est convaincant, voir contagieux. « *Raconte-moi ta vie, tes désirs, tes passions, tes goûts et tes dégoûts, tes doutes, tes espérances, tes engagements... c'est ça qui me donnera l'envie de m'engager à mon tour³ !* »

Sociologie approximative des publics des conférences gesticulées

Mai 2019. L'ardeur est présente au Familistère de Guise pour y présenter les conférences gesticulées de trois de ses membres : Katia Lang, Franck Lepage et Anthony Pouliquen. Au lendemain de ce marathon de conférences gesticulées, au petit déjeuner, s'engage une discussion sur le public présent la veille : « *Les prolos étaient-ils au rendez-vous ?* » Une évidence s'impose : celles et ceux qui sont venu·e·s nous causer étaient des enseignant·e·s, des salarié·e·s du travail social, des cadres et professions intellectuelles. Franck, dont le caméscope n'est jamais très loin, filme la discussion.

- **Franck** : Ça fait pas mal d'années qu'on est interpellé·e·s sur le mode : « *Il n'y a pas de prolos qui assistent à vos conférences gesticulées, c'est un truc de classes moyennes.* » Quand il parle de sa conférence sur les classes sociales, Anthony assume de s'adresser directement ce qu'il appelle la petite bourgeoisie intellectuelle : la classe *Maif-Camif-Télérama*.

- **Anthony** : Clairement ! Cette conférence, je l'ai faite en ayant bien en tête ceux et celles à qui je souhaitais m'adresser. Or, ce n'étaient pas les *prolos* que j'avais envie de *titiller*, mais les représentant·e·s de la petite bourgeoisie intellectuelle. Ma conf, et avec elle nombre d'autres conférences gesticulées, s'adresse aux personnes de notre classe : celles qui viennent dans les lieux de spectacles, à qui le mot *conférence* ne fait pas obstacle et qui, après leur journée de travail, peuvent se dire : « *Tiens, si ce soir j'allais écouter un mec me parler de Bourdieu ?* »

- **Katia** : Idem ! Ma conférence sur l'éducation s'adresse avant tout aux enseignant·e·s, aux parents qui pourraient être tenté·e·s de mettre leurs enfants dans une école Montessori ou de les retirer de l'école pour leur faire classe à la maison. Bref, à une certaine classe sociale. Alors arrêtons de nous raconter des histoires et assumons que la conférence gesticulée ne vise pas prioritairement les prolos. D'ailleurs, rien que le fait de dire *prolo* ça dit déjà d'où l'on parle, parce que celles et ceux que nous appelons prolos ne se nomment pas comme cela. Oui, la conférence gesticulée est un outil de, par et pour la petite bourgeoisie ! Venir assister à un spectacle qui se nomme *conférence gesticulée* est une pratique qui relève de l'*habitus* petit-bourgeois. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a jamais d'ouvrier·e·s ni d'employé·e·s qui assistent à des confs mais, reconnaissons-le, ils et elles ne sont pas majoritaires.

(4) Lombardo, Philippe, Wolff, Loup, *Pratiques culturelles des Français : les temps changent Cinquante ans de pratiques culturelles en France*, Paris, ministère de la Culture, DEPS, coll. « Culture études », 2020.

- **Franck** : Ce qui est d'ailleurs le cas pour tout spectacle qui, de près ou de loin, se rapporte au théâtre. Les chiffres du ministère de la Culture parlent d'eux-mêmes⁴ : 42 % de la population ne mettra jamais les pieds dans un théâtre au cours d'une vie, seulement 5 % des ouvrier·e·s assistent à au moins un spectacle de théâtre par an ; pour les cadres et professions intellectuelles, le pourcentage passe direct à 50 %. La première chose que le ministère de la Culture cultive, c'est l'entre-soi. Dans le mouvement des conférences gesticulées, à supposer qu'on ne fasse pas mieux, au moins nous l'assumons !

- **Katia** : Moi qui m'occupe du recrutement des stagiaires de nos stages de réalisation, lors de l'entretien préalable, ça ne me gêne pas d'entendre : « *J'ai envie de faire cette conférence, car j'aurais deux ou trois choses à faire entendre à mes potes petits-bourgeois.* » En revanche, mes *warnings* s'allument quand on me dit : « *Moi, ce que je veux, c'est aller parler aux prolos.* » La plupart du temps, quand je demande « *Et pourquoi donc ?* », la réponse est du type : « *Je voudrais qu'ils entendent que la télé, ce n'est pas bien, qu'il est important de bien se nourrir, que la consommation industrielle, c'est mal !* » J'ai du mal à ne pas y voir du mépris de classe.

- **Anthony** : C'est évident ! Ça part sans doute d'un bon sentiment, mais le problème est que ces personnes ne mesurent pas le degré de moralisation et de condescendance qui se cache derrière leur intention. Récemment, après une conf que j'ai jouée à Bordeaux, un gars est venu me voir pour me dire : « *Je voudrais faire une conférence gesticulée sur l'eau.* » Mon premier réflexe a été de penser : « *Cool, il va nous parler de la mainmise de multinationales sur le système de l'eau en France, de la connivence mafieuse entre puissances financières et dirigeants politiques, de la nécessité de militer pour des régies municipales, etc.* » Pas du tout ! Il me dit : « *Moi, je voudrais sensibiliser aux écogestes pour apprendre aux gens à mieux maîtriser leur consommation d'eau et je voudrais aller jouer ma conférence dans les centres sociaux, dans les quartiers populaires.* » Bizarrement, il n'avait pas pensé aller jouer sa conf pour le Rotary Club de Neuilly. Ce qu'il voulait le gars, c'était aller éduquer les prolos. Mais avec un tel projet de conf, c'est quoi le message implicite qu'il souhaitait adresser aux prolos ? « *Vu que vous êtes un peu neuneus, ça ne m'étonnerait pas que votre trip à vous, ça soit de laisser les robinets couler toute la nuit. Je vous informe donc que ce n'est plus possible, qu'il va falloir arrêter ça.* » Oui, c'est clairement du mépris de classe. On pourrait même parler de *racisme de classe* au sens bourdieusien du

terme : un ethnocentrisme fondé sur la certitude d'une classe de monopoliser la définition culturelle de l'être humain, et donc d'être seule apte à désigner ceux et celles méritant d'être pleinement reconnu·e·s comme tel·le·s.

- **Katia** : C'est là que les personnes confondent éducation du peuple et éducation populaire. L'éducation populaire, il faut l'entendre comme une éducation *dont la forme est populaire* et qui travaille donc les conditions pour que nous puissions nous éduquer ensemble politiquement. C'est le contraire de l'éducation du peuple. Or, quand on vient faire sa conférence gesticulée en disant « *Je veux conscientiser les classes populaires* », on se situe clairement dans l'éducation du peuple. Donc dans un rapport de domination. On n'est plus dans l'éducation populaire.

- **Anthony** : Si je voulais être cynique, je dirais que, si la conférence gesticulée vise à éduquer quelqu'un, ce n'est sûrement pas le prolo mais le petit-bourgeois intello ! Moi, par l'intermédiaire de ma conférence gesticulée, le « *petit-bourgeois gentilhomme* » comme l'appelle Alain Accardo⁵, j'ai envie de le bousculer en interrogeant la place qu'il occupe depuis 50 ans dans la lutte des classes. Je convoque pour cela Gramsci qui, il y a un siècle, nous disait : l'un des enjeux majeurs de la lutte des classes est de savoir de quel côté la petite bourgeoisie bascule. Est-ce qu'elle bascule du côté du prolétariat ou est-ce qu'elle bascule du côté de la bourgeoisie ? Eh bien, depuis cinquante ans, l'après-68 dirons-nous, en rejoignant massivement le parti socialiste et tous les appareils qui ont fait le jeu du parti socialiste (y compris les fédérations d'éducation populaire que je connais bien), je constate que la petite bourgeoisie a choisi son camp. Elle s'est mise à rouler pour la bourgeoisie, à adopter ses valeurs, à relayer son idéologie. Alors, si la conférence gesticulée doit se charger de l'éducation politique d'un groupe social, le taf, c'est auprès de cette petite bourgeoisie qu'on doit le faire !

(5) Accardo, Alain, *Le petit-bourgeois gentilhomme*, Agone 2009.

- **Franck** : Pour moi, c'est un des enseignements que l'on doit tirer du mouvement des Gilets jaunes. Dès le premier week-end des Gilets jaunes, je décide moi aussi d'aller voir et d'écouter. Le rond-point est noir de monde. Je croise un retraité qui a travaillé toute sa vie à Citroën et qui me dit que c'est la première fois qu'il sort manifester. Je croise des dames qui bloquent les voitures et qui expliquent poliment ce qui se passe. Je comprends immédiatement qu'on est en train de vivre un truc énorme. Les Gilets jaunes, ce moment-là, c'est un vrai mouvement populaire qui est en train de démarrer. Je balance quelques *posts* sur

Facebook pour partager mon enthousiasme, et immédiatement je me prends des *scuds* y compris par des amis qui me disent qu'ils n'iront jamais manifester avec des racistes, avec des gens qui défendent la taxe carbone alors qu'on ne les a pas vus dans la rue contre la loi El Khomri, etc. Et je ne peux pas m'empêcher de penser alors cette phrase de Lénine qui dit *grosso modo* : « *Il y a des révolutionnaires assez cons pour ne pas voir la révolution quand elle passe devant leur nez.* »

- **Anthony** : Tu fais bien de parler de révolution, car je ne vois pas d'autres options qu'un mouvement révolutionnaire de masse pour nous sortir de la panade dans laquelle nous nous trouvons. J'attends impatientement un nouvel épisode des Gilets jaunes et j'espère que, s'il advient, la petite bourgeoisie intellectuelle saura y prendre part. On revient à Gramsci et à son concept de bloc historique, c'est-à-dire à ce moment de l'histoire où les deux cœurs sociologiques de la gauche (la petite-bourgeoisie intellectuelle et la classe ouvrière) se mettent à battre ensemble au service de la révolution. Mais, pour reconstituer ce bloc historique, il faut provoquer le basculement de la petite bourgeoisie du côté du prolétariat. C'est comme dans le football : la bataille ici se gagne au milieu de terrain. Et la conférence gesticulée se joue selon moi à cet endroit précis du terrain.

Un public de gens « *convaincus* » ?

- **Franck** : Moi, je ne marche pas quand on m'adresse ce reproche, maintes fois entendu : « *Vous ne vous adressez qu'à des convaincus !* » Convaincu·e·s, vraiment ? La petite bourgeoisie intellectuelle se caractérise précisément par une adhésion (faussement) critique au système. En tant qu'intellectuelle, elle est bien critique du système capitaliste d'un point de vue théorique et est capable d'en tirer des analyses, mais en tant que petite bourgeoisie, elle est matériellement intéressée à la perpétuation de ce système. Elle n'est pas anticapitaliste, car elle défend un capitalisme régulé. Son horizon est celui du *développement durable*, du *commerce équitable*. Son écologie ne va pas jusqu'à la remise en cause de la propriété privée pourtant responsable de la situation, alors elle préfère culpabiliser les comportements individuels (le robinet, la voiture, la viande), car elle ne croit pas à la possibilité de s'attaquer aux multinationales, aux trusts, bref au capitalisme. Elle parle d'*anthropocène* au lieu de *capitalocène*, elle adore le développement personnel et la communication non violente, car elle renonce à la révolution qui lui fait peur. Bref, elle n'est pas radicale, car il lui faudrait retourner à la racine du problème, le droit de propriété : *user et abuser*.



Franck LEPAGE
Anthony POULIQUEN :
*Et vous, au fait,
vous sentez-vous
cultivés ?*
L'ardeur, 2020.

- **Katia** : Avec d'autres gesticulant·e·s, nous partageons le même constat : quand une personne assiste à une conférence gesticulée qui traite d'une domination qu'elle a elle-même vécue, oui elle est *convaincue*. Quand il s'agit d'une personne qui a un rôle dans cette domination (un prof, un culturel, un médecin, un travailleur social), on se rend vite compte qu'on ne va pas être forcément d'accord. C'est fréquent qu'un prof vienne me féliciter après ma conf, me dire que c'est exactement ce qu'il pense et, au bout de quelques échanges, je comprends qu'il est dans une posture du type « *On doit s'occuper davantage des jeunes en difficultés sociales pour qu'ils soient plus nombreux à réussir* », ce qui n'est absolument pas ce que je défends politiquement. Comprendre une domination, c'est plus difficile pour celles et ceux qui n'en souffrent pas directement.

- **Anthony** : Et puis, je constate empiriquement que ce reproche de *l'entre-soi* peut être entendu de deux façons. Se retrouver entre *gens convaincus* peut signifier soit *entre personnes appartenant la même classe sociale*, soit *entre personnes appartenant au même camp : celui de la gauche*. Un jour, un type m'a dit : « *Si vous étiez courageux et si vous aviez le désir de briser l'entre-soi, vous iriez jouer votre conférence l'université d'été du Medef.* » Évidemment, je n'ai que cela à faire : aller expliquer à des types qui ont le portrait de Milton Friedman dans leur bureau que le capitalisme, c'est mal ! Pourquoi pas, tant qu'on y est, aller convaincre un curé que dieu n'existe pas ? Alors oui, j'assume que nous parlons prioritairement à un public de gauche. Est-ce pour autant la garantie de parler à des *gens convaincus* ? Je ne crois pas. Et pour une raison simple : le *peuple* de gauche est un peuple hétérogène et, face à cette hétérogénéité, l'accusation de *culture de l'entre-soi* ne tient pas.

Dans le public d'une conférence gesticulée, on peut tout autant trouver un anarcho-syndicaliste, un zadiste, un militant de Réseau salariat, un encarté cégétiste (vous remarquerez que je ne fais pas entrer dans ce peuple de gauche le militant socialiste, définitivement passé à droite). Parmi toutes ces tendances, le commun est très compliqué à définir. Il reste un boulot énorme à accomplir pour faire converger toutes ces tendances dans une direction commune en vue de constituer un mouvement social de masse. Personnellement, je pense que le premier objet de lutte de la gauche doit être la conquête de la souveraineté des travailleurs et travailleuses sur le travail (idée que nombre de conférences gesticulées relaient par ailleurs). Mais cette idée est loin de faire l'unanimité auprès de certain·e·s militant·e·s de gauche. Alors, *convaincu* le public de gauche ? Non, je ne crois pas, le chemin est encore long.

Et les classes populaires dans tout ça ?

- **Franck** : Je voudrais revenir sur les classes populaires, les employé·e·s, les aides-soignantes, les ouvrier·e·s, les paysan·ne·s. Même si on ne cherche pas en premier lieu à les atteindre, j'ai le sentiment que ce nous faisons est parfaitement reçu par elles et eux. Je prends l'exemple de ma conférence sur l'éducation populaire et la culture. En parlant de Malraux et des instructeurs d'éducation populaire à la Libération, en faisant la critique de l'art contemporain ou du concept de *démocratisation culturelle*, je serais tenté de penser que ma conférence ne s'adresse qu'à une toute petite frange de la population. Et pourtant, par le passé, j'ai eu des retours magnifiques de paysan·ne·s ou d'ouvrier·e·s venu·e·s me dire s'être reconnu·e·s dans mes propos. Que ma conférence les avait ému·e·s, les avait même mobilisé·e·s. Ça veut dire que la forme *conférence gesticulée* ne fait pas obstacle. Elle ne fait pas l'objet d'une violence symbolique et elle est recevable par tout un chacun.



« Conférences gesticulées. Le format séduit le public »
Le Télégramme,
5 février 2018

- **Katia** : Ça, j'en suis convaincue. Si nos conférences sont d'abord orientées vers ceux et celles qui viennent massivement nous écouter, à savoir les représentants de la petite bourgeoisie intellectuelle, elles n'en restent pas moins accessibles aux classes populaires. Et je pense que c'est en partie lié au fait que nos conférences sont incarnées : les histoires de vie qu'on partage en conférence gesticulée sont finalement universelles.

- **Franck** : Et, du coup, une conférence gesticulée, ça parle également aux classes populaires. Une aide à domicile peut lire des théories féministes sur le travail du *care*, mais quand elle vient voir la conférence d'une autre travailleuse du soin, alors elle se reconnaît dans cet outil comme une façon d'être légitimée et de comprendre de manière un peu plus analysée ce qu'elle sait déjà de manière sensible. Elle ne reçoit pas alors un cours de « *Je suis venue t'expliquer ce que moi j'ai compris* », mais un moment de « *Ce que tu vis, je le vis aussi, et ensemble on peut changer cela* ». Sans doute que, si la conférencière avait eu envie de s'adresser aux ouvrières du soin pour leur expliquer la vie, alors elle n'aurait pas pu générer cela.

- **Katia** : Si je reviens à ma conférence sur l'école, je pense vraiment que l'ouvrier qui a passé des années sur les bancs de l'école peut se sentir pleinement concerné par ce que je raconte. En écoutant mes anecdotes, et aussi l'analyse que j'en tire, il se dit possiblement que, s'il a échoué à l'école, ce n'est pas parce qu'il était bête, mais parce que le système éducatif tout entier est organisé pour permettre à la bourgeoisie de se reproduire. Donc faire réussir les bourgeois et faire échouer les prolétaires. Quelque part, ça lui fait du bien d'entendre un propos critique sur l'école : ça vient en partie compenser toutes les humiliations que le système scolaire lui a infligées pendant des années. Comme si on se sentait réhabilité, mieux : vengé !

- **Franck** : Ça me rappelle cette femme qui vient me voir un soir après ma conférence sur l'école et qui me dit : « *Merci, je ne suis donc pas nulle ! Je viens de comprendre que c'est un système organisé. Je ne suis donc pas une idiote.* »

La discussion s'arrête là. Nos trois gesticulant·e·s se hâtent de prendre la route car, le soir-même, ils présentent à Joué-les-Tours (à quelques 464 kilomètres de là...) une conférence gesticulée collective intitulée « *Alors comme ça les classes sociales, ça n'existerait plus ?* » L'occasion sans doute de reprendre la réflexion là où elle s'est arrêtée.

Cédric LEPAGE :
Capitalisme 2.0
de l'innovation à
l'alliégation
technologique.
L'ardeur, 2020.



Tisser sa toile sur Internet : conférences gesticulées et réseaux sociaux

Le texte ci-dessous a été écrit par l'équipe de L'ardeur suite à un séminaire d'équipe organisé en décembre 2018 et diffusé sur les réseaux sociaux.

De plus en plus de conférences gesticulées sont diffusées sur internet. Elles sont vues par des dizaines de milliers d'internautes, relayées quotidiennement et massivement sur les réseaux sociaux. Ce phénomène nous a donné l'envie à L'ardeur d'exprimer notre position : que penser de la mise en ligne des conférences gesticulées ? Doit-on se réjouir que les confs soient tout à la fois ces *objets politiques* à découvrir en public, mais aussi chez soi, devant son écran d'ordinateur ou lors d'une projection publique organisée par un collectif ou une association ? De façon unanime, nous répondons OUI à cette question ! Ce phénomène Internet a largement contribué au développement de la conférence gesticulée en tant que *mouvement*, et nous ne pouvons que lui en savoir gré. Les processus de politisation

pour les jeunes générations (et même les moins jeunes) se passent aujourd'hui en grande partie sur les réseaux sociaux. Pour nous, passer à côté de cette opportunité de *diffusion massive du savoir critique et politique* serait une erreur stratégique. À L'ardeur, nous refusons de nous retrancher derrière l'argument pseudo-artistique, éculé dans le milieu théâtral, selon lequel un spectacle vivant doit rester vivant et que sa portée ne peut nous parvenir dès lors qu'il passe par le filtre de l'écran ! Cet argument relève d'une attitude de supériorité culturelle qui n'a rien à voir avec le geste politique qu'engage la construction d'une conférence gesticulée. Pour nous, une conf n'est pas une *œuvre*, mais un *acte de déclaration politique* qui est fait pour circuler le plus largement possible.

L'immense majorité des personnes qui souhaitent aujourd'hui faire leur propre conférence gesticulée, c'est-à-dire rejoindre ce mouvement politique décisif de reprise de parole, le font parce qu'elles ont vu des vidéos. Par ailleurs, nombre de syndicalistes, venu·e·s nous parler dans les manifestations, c'est-à-dire des travailleurs et travailleuses ne mettant que rarement les pieds dans les théâtres ou autres lieux de programmation, témoignent avoir pris connaissance de nos analyses par les vidéos de confs postées sur le net. Nous considérons dès lors qu'il est de notre responsabilité politique et de notre générosité militante, à partir du moment où nous avons construit un acte public, de le mettre à la disposition du plus grand nombre, et pas seulement de la petite minorité de gauchistes instruit·e·s qui viendront nous écouter.

Régulièrement, des personnes ou des collectifs sollicitent notre accord pour projeter publiquement – et gratuitement – la vidéo d'une de nos conférences gesticulées : un formateur souhaitant faire réfléchir des stagiaires sur l'emprise de l'idéologie capitaliste dans le travail social, un syndicaliste désirant sensibiliser ses camarades à la *novlangue* du management, une prof de socio travaillant avec ses élèves sur les rapports de domination, une association organisant mensuellement la projection publique d'une conférence gesticulée suivie d'un débat sur l'école, les services publics, la tyrannie des normes ou les retraites, etc. « *Vos vidéos sont-elles libres de tous droits ?* » Nous avons toujours et systématiquement donné l'autorisation d'user sans aucune contrepartie de ces vidéos et ne pouvons qu'encourager les collectifs à multiplier ces projections.

S'il appartient évidemment à chaque futur·e gesticulant·e de décider souverainement de rendre publique ou non la vidéo de sa conf, L'ardeur prend acte de l'importance décisive qu'ont prise

les vidéos postées sur Internet dans l'éducation politique, c'est-à-dire dans l'éducation populaire aujourd'hui. C'est pourquoi, dans nos stages de réalisation, nous accompagnons désormais les stagiaires vers cette exigence : la diffusion de leur conférence gesticulée le plus largement possible *via* les réseaux sociaux. Bien sûr, nous tentons de le faire avec tact et discernement. Il nous arrive, par exemple, d'être en présence d'une conférence dont la diffusion massive constituerait une potentielle mise en danger pour la personne (nous pensons notamment à certaines conférences féministes, exposées à des entourages présentant des menaces, mais aussi à toutes sortes de *trolls* défenseurs du patriarcat, etc.). Nous comprenons évidemment dans ces situations la nécessité de se protéger et de refuser la diffusion publique d'une vidéo de la conférence. Reste que, dans la majorité des cas, nous considérons que la responsabilité des gesticulant-e-s est bien de mettre en ligne leur acte de déclaration politique. C'est aussi par ce moyen que nous menons la bataille des idées.



Pauline VARIN : *Eloge du clapet anti-retour.*
Ouvrière d'usine : des chaînes aux poignets à la chaîne de montage. L'ardeur, 2021.

**« 2 500 vues en trois jours
pour une parfaite inconnue, c'est dingue ! »**

Par Pauline Varin, conférencière gesticulante
Ouvrière d'usine : des chaînes aux poignets à la chaîne de montage
Éloge du clapet anti-retour

Un grand merci à l'équipe de L'ardeur pour la visibilité donnée à ma conférence sur les réseaux sociaux. Vous me faites profiter de votre notoriété pour qu'un maximum d'ouvriers puissent la voir facilement : 2 500 vues en trois jours pour une parfaite inconnue, c'est dingue !

J'ai survolé brièvement ma conférence pour vérifier le son, mais je ne l'ai pas regardée. J'ai bêtement eu honte de moi. Je me trouvais médiocre sur scène. Au point de refuser de partager le lien avec des proches. Puis j'ai pensé que c'était bien dommage.

Je n'étais pas très chaude pour lire les commentaires des gens, mais j'ai changé d'avis : au moins lire les premiers pour me rassurer. J'ai bien fait !

J'ai été très émue de lire des commentaires d'ouvriers, de constater que certains ont partagé le lien dans leur entourage. Surtout quand les gens se racontent et écrivent : « *Ça me rappelle quand MOI JE* ». C'est exactement ce que je voulais. Que d'autres ouvriers aient envie de parler d'eux.

Parmi d'autres, j'ai reçu deux retours poignants.

Jeudi soir, j'envoie (enfin !) le lien à mes sœurs. L'une d'elles est employée de ferme, elle se tape les marchés le matin, donc se lève tôt.

Je n'imaginai pas qu'elle m'enverrait un SMS à 1h du matin pour me féliciter de ma conférence. Je pensais qu'elle attendrait le week-end pour la regarder. Ma famille ignore ce qu'est une conférence gesticulée, donc c'était une belle surprise pour elle que ce soit captivant, amusant à suivre.

Anthony, mon neveu de 29 ans, m'a fait pleurer. Son retour, je l'attendais un peu en tremblant. Affinités particulières. Il est agent de maintenance industrielle chez Danone. Il travaille parfois la nuit. Des horaires bizarres. Six jours de travail consécutifs, puis quatre jours de repos. Parfois il n'a donc pas ses week-ends.

Il était du matin cette semaine, a vu ma conférence en rentrant chez lui après 14h. Il m'a dit qu'il avait les larmes aux yeux, que ça l'avait pris aux tripes.

Il m'a remerciée de parler de nous, lui qui a toujours l'impression d'être seul en colère. Et il a trouvé mes vannes marrantes, mes mots bien choisis pour décrire ce qu'il ressent aussi.

Encore une fois, j'avais des doutes. Cette fois sur la qualité de ce que j'avais fait d'un point de vue scénique, parce que ce n'est pas mon métier.

Encore une fois, la gentillesse des gens me confirme que je peux me faire confiance. Que nous sommes ensemble !

« Une forme qui nous ressemble et qui nous rassemble »

Depuis quelques années, des dizaines de conférences gesticulées sont mises en ligne chaque année. En 2021, pas moins de 200 faisaient l'objet d'une vidéo sur la toile, qui donnent souvent lieu à des commentaires de la part des internautes. Nous en avons sélectionné une quinzaine. Et alors la conférence gesticulée, ils et elles en disent quoi ?

- « *Je puise dans les témoignages des gesticulants tellement de vocabulaire. De par de simples paroles, mes mots retrouvent un sens. Le sens unique d'une émotion qui se libère juste parce que quelqu'un sait encore la nommer, nous apprend à partager des sentiments politiques avec humilité.* »

- « *Je viens de découvrir vos conférences gesticulées, et je tenais à vous exprimer toute ma gratitude pour verbaliser et offrir à l'autre tout ce que j'ai moi-même vécu et intuitivement compris tout au long de ma vie d'exclu du système français.* »

- « *Je ne sais plus qui a dit cela mais me revient ceci : celui qui écoute le témoin devient témoin à son tour. C'est un travail de semeur que de témoigner, et les graines finissent toujours par lever.* »

- « *Moi, ça m'a fait ressentir plein de trucs. Ça m'a mis en colère. Ça m'a fait plaisir de voir qu'il pouvait y avoir des gens qui avaient cette force pour se battre comme ça face à la domination.* »

- « *La prochaine réunion avec la direction, ça va pas se passer comme ça !* »



Stéphanie RIEU :
La démarche qualité
dans l'éducation
spécialisée,
j'en veux pas !
L'ardeur, 2021.



Coralie PRADET :
*La Môme Catch Catch
au pays du patriarcat.
Le sexisme dans le
spectacle.*
L'ardeur, 2017.

- « *Merci pour cette formidable grosse claque ! C'était génial, drôle, émouvant et tiraillant. Une lumière dans l'obscurité, un éveil de la conscience. »*

- « *Votre conférence a eu le mérite de me redonner de l'énergie et de me mettre l'orteil à l'étrier. C'est bien d'être passeur de messages et passeur d'énergie ! »*

- « *Je pensais que j'étais nul à l'école et là, je comprends comment je me suis fait avoir. »*

- « *Comme chaque conférence gesticulée, je classe (comme si c'était important !) la vôtre première ex æquo avec toutes les autres ! Ces conférences sont si nécessaires, importantes, captivantes, indispensables... Merci ! »*

- « *Je ne vous dis pas merci. J'ai lancé votre conf à 23h en pensant visionner quelques minutes avant de reprendre le visionnage demain. Il est 2 heures du matin au moment où je vous écris. Et non : je n'ai pas réussi à décrocher. Merde, je travaille, moi, demain ! »*

- « *À la fin de votre conférence, seule au milieu de mon appartement, devant mon écran, j'ai applaudi. Pas pour vous dire bravo. Non, pour vous dire merci. Alors, merci madame ! »*

- « *Vous êtes parvenue à me faire rire, parfois à me faire pleurer. Vous avez réussi à me faire rire en racontant des choses qui auraient pu me faire pleurer. Quelle force ! Et quelle générosité ! Oui, madame, l'émotion est politique, et votre conférence l'est tellement ! »*

Vicky JUANIS
et Fabien MASSON :
*Tous analphabètes...
ou pas !*
Le Pavé,
Bruxelles, 2013.



- « *Avec tout le carburant que les conférences gesticulées nous font accumuler, il va bien falloir qu'on mette un jour la main sur cette foutue boîte d'allumettes !* »

- « *À chaque conférence gesticulée visionnée, je me dis : Bon je me force parce que c'est sympa, mais je fais un autre truc à côté, car ce n'est pas super fun quand même. Et je reste finalement complètement scotché tout le long tellement c'est bien. Au bout de la quinzième, je devrais être habitué... Ben non : le même scénario se passe à chaque fois. Je reste devant mon écran, car c'est bouleversant d'humanité et puis, que ça fait du bien au moral et à ma gauche. »*

- « *Je viens de voir votre conférence gesticulée. Quel choc d'entendre parler de moi ! Enfin de moi : c'est bizarre de dire cela, vous ne me connaissez pas. Et pourtant, je vous assure , pendant 1h45, vous avez parlé de moi. De ma vie, de mes échecs et de mes réussites, de mes douleurs, de mes souffrances, mais aussi de mes espérances et de mes joies. Et puis, vous n'avez pas parlé que de moi. Vous avez parlé de millions de personnes qui se reconnaîtront dans votre histoire. La conférence gesticulée est un outil pour nous comprendre. Merci de nous avoir compris !* »

En décembre 2021, alors que nous terminions l'écriture de ce livre, c'est un certain Eliass qui nous faire parvenir un courriel. Et puisqu'il nous fallait conclure ce livre, pourquoi ne pas le faire avec les mots d'un spectateur ? Un amateur de conférences gesticulées qui, mieux que nous peut-être, saura parler de cet objet que nous avons tenté, tout au long de cet ouvrage, de questionner, de disséquer, d'analyser. La conférence gesticulée : cette « *forme qui nous ressemble et nous rassemble* ».

« Je n'ai jamais eu d'éducation politique. Dans ma famille, la politique était perçue comme une chose lointaine qui ne regardait que les hommes politiques qui l'exerçaient par droit naturel. Cela ne nous empêchait pas de cultiver le scepticisme moral le plus profond envers ces hommes politiques, mais sans jamais remettre en cause leur autorité légitime. Aussi, mieux valait se tenir loin de la politique, car pourquoi s'ajouter sur le dos les problèmes des autres ? Mes notions en politique se limitaient à mes cours d'histoire et de philosophie, où l'on passait des heures à décortiquer les dialogues de Platon ou à retenir les dates importantes de la Troisième République, sans jamais prendre le temps d'appliquer ces connaissances au réel. Les quelques personnes avec qui j'avais eu des discussions politiques, c'étaient les quelques courageux professeurs qui prenaient le risque de parler politique en classe, du moins ceux qui en faisaient un enjeu concret et contemporain. Mais, encore une fois, le fondement et l'origine de leur conscience politique étaient pour moi une chose si obscure, si extérieure à moi-même, que je me disais ne pas faire partie d'une classe sociale légitime à faire de la politique.

En bref : la politique m'a toujours semblé être une chose inaccessible, extérieure à moi. C'est un an après le début de la pandémie (qui m'a beaucoup affecté), lorsque j'ai essayé de comprendre la cause des pressions nouvelles qui étaient faites sur mon corps, et de fait sur mon esprit, qu'a commencé à naître en moi une urgence qui allait être l'étincelle allumant mon désir de changement. C'est alors que j'ai inconsciemment commencé mon éducation politique. Je l'ai démarrée au moment où j'ai arrêté de chercher la vérité dans les livres et commencé à observer concrètement le réel, en revenant peu à peu sur des expériences vécues, sous l'impulsion encore une fois de l'état léthargique dans lequel la pandémie m'avait plongé.



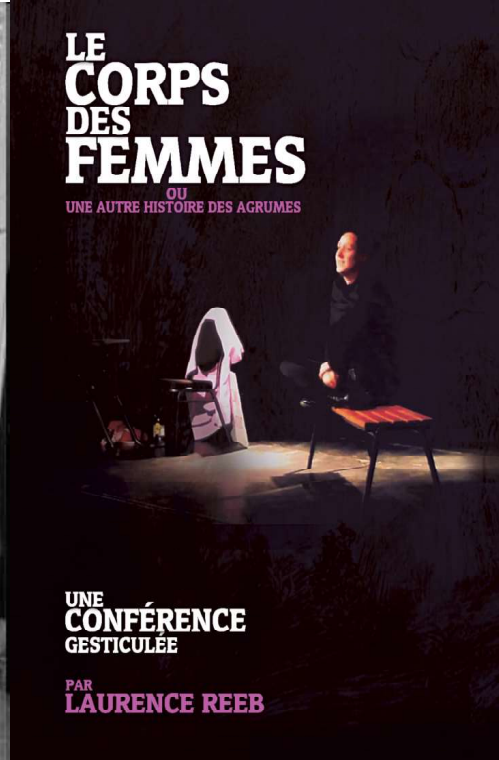
Julia NIVAN :
La chanteuse.
Ou la place
des femmes
dans la musique.
L'ardeur, 2020.

En changeant le regard que je portais sur le monde, j'ai réalisé que ce monde était avant tout fait de matière et que, comme toute matière, il peut être transformé. En mettant en commun des expériences dans les discussions, j'ai réalisé que je n'étais pas seul à vivre certaines situations, ce qui m'a allégé le cœur d'une culpabilité illégitime. Je me suis alors rendu compte qu'il était nécessaire de partager son expérience, de la décortiquer pour comprendre les mécaniques en jeu, et donc de faire collectif à notre époque où nous sommes si profondément divisés sans avoir l'impression de pouvoir changer quelque chose, en tout cas seul. C'est le même esprit que j'ai retrouvé dans la conférence gesticulée : cette force qui ne s'exprime qu'avec le collectif. À vrai dire, au-delà de l'émotion et de ma sensibilité pour votre travail, la recherche et la trouvaille d'une nouvelle façon de faire de la politique, une forme vraie, loin des faux discours politiques véhiculés par les médias, une forme forte et vigoureuse, une forme qui nous ressemble et nous rassemble : voilà ce qui m'a plu dans vos conférences.

Vous, gesticulant·e·s, avez inventé un langage qui raconte le monde avec simplicité et sincérité, sans l'intention de manipuler le spectateur par des jeux de langage, ce qui est peu commun de nos jours. On a besoin de cette sincérité, on a besoin de ce langage nouveau, hors du cadre qui nous est imposé. Car, selon moi, l'un des enjeux politiques centraux aujourd'hui se joue au niveau de nos représentations, et cet enjeu, c'est celui pour la vérité. Qui contrôle nos représentations contrôle nos moyens de réflexion, et donc nos moyens d'action ! Dans vos conférences gesticulées, la vérité vient ébranler toutes les représentations erronées diffusées par les instruments du pouvoir. Cette vérité si pleine dans vos visages et vos mots. Cette vérité si rare dans ce monde si creux. Voilà ce qu'il y a de plus politique dans vos conférences. Voilà ce qui me touche. »

*Aurélië ROLLAND,
Princess Béville et
les grands méchants
loups. Sur la
pédocriminalité
L'ardeur, 2022*





UNE CONFÉRENCE GESTICULÉE
D'EMMANUELLE COURNARIE.



**JE TRAVAILLE,
AVEC DEUX AILES**

Une autre histoire de l'organisation du travail

Quand vous avez une carrière de précaire professionnelle à force d'enchaîner les «petits boulots» depuis 20 ans, monter sur scène permet de redonner du sens à votre parcours. C'est le moment de parler du monde du travail et de partager les anecdotes drôles ou dramatiques qui vont avec.

**ENTRÉE
PRIX LIBRE**

27 SEPTEMBRE 2019, 19H

BOURSE DU TRAVAIL DE LYON

205 PLACE GUICHARD, LYON 3^e



Emmanuelle COURNARIE : *Je travaille avec 2 ailes*. L'ardeur, 2016.

9 - Contacts



L'équipe de L'ardeur



L'association est née en 2014. Le bureau est composé de **Bernard FRIOT**, sociologue et économiste, cofondateur de Réseau Salarial, qui a théorisé notamment le salaire à la qualification personnelle (couramment dénommé *salaire à vie* ou plus récemment *salaire communiste*). Il présente également une conférence gesticulée intitulée « *Je veux décider du travail jusqu'à ma mort* ».



Fabienne BRUGEL est également membre de notre bureau. Elle est metteuse en scène et co-fondatrice de la compagnie du Théâtre de l'opprimé NAJE (Nous n'Abandonnerons Jamais l'Espoir).

Nous sommes actuellement sept membres actifs, conférencier-e-s gesticulant-e-s, éducateurs et éducatrices populaires, animant des ateliers auprès de collectifs et accompagnant les stages de réalisation à la conférence gesticulée. De par son expérience de vie et ses appétences politiques, chacun-e participe à nourrir le travail collectif.



Emmanuelle COURNAIRE : Sociologue du travail, elle apporte au collectif sa méthode de travail et sa connaissance du management néolibéral. Elle contribue à développer la compréhension / déconstruction du patriarcat. Ses conférences gesticulées : « *Je travaille avec 2 ailes. Une autre histoire de l'organisation du travail* » et « *Précarité mon Amour. Une autre histoire du néolibéralisme : jeune sociologue désespérée cherche collectif de travail* ».



Katia LANG : Enseignante et formatrice, elle défend l'éducation comme espace d'expérimentation et de déconstruction de l'évaluation. Elle contribue à développer la compréhension / déconstruction du patriarcat. Sa conférence gesticulée : « *Mais Madame, vous n'êtes pas payée pour nous rendre heureux. Et pourtant...* ».



Philippe MERLANT : Journaliste retraité, il assure une veille permanente de l'évolution des médias et de leur rôle dans la construction des rapports de domination. Ses conférences gesticulées : « *Le mystère du journalisme jaune* » et « *Le parfum de l'homme en blanc. Itinéraire d'un allié-né* ».

Franck LEPAGE : Initiateur des conférences gesticulées, il contribue à les théoriser comme objet d'éducation populaire politique. Il partage son expérience du champs culturel comme ensemble d'appareils idéologiques du capitalisme. Ses conférences gesticulées :

- « *Inculture(s) 1 : L'éducation populaire, Monsieur, ils n'en ont pas voulu* ».

- « *Inculture(s)2: Et si on empêchait les riches de s'instruire plus vite que les pauvres ?* ».

- « *Inculture(s) 5 : Travailler moins pour gagner plus* »

- « *Et vous, au fait, vous vous sentez cultivés ?* » (rencontre de ses conférences avec celles d'Anthony Pouliquen).



Régine MARY : Elle alimente L'ardeur, en sous-marin spécialisé, d'un éclairage sans concession sur les lois, les normes techniques et autres certifications qui nous plongent en eaux troubles. Elle contribue à développer la compréhension / déconstruction du patriarcat. Sa conférence gesticulée : « *Sainte-Iso, protégez-nous. La gestion par les normes* ».



Anthony POULIQUEN : Ancien directeur de centre social, formateur en éducation populaire, il développe et nourrit la réflexion sur l'éducation populaire politique et l'analyse matérialiste des rapports de domination, de classes sociales notamment. Ses conférences gesticulées :

« *Parce qu'il existe plusieurs Jean-Paul Belmondo ?* »

« *Pourquoi je ne serai jamais Luis Fernandez* ».

« *Et vous, au fait, vous vous sentez cultivés ?* » (rencontre de ses conférences avec celles de Franck Lepage).

« *L'écologie sans lutte des classes, c'est du gaspillage* » (avec Jean-Baptiste Comby).



Thierry ROUQUET : Observateur avec l'association Attac des accords de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), il analyse la déconstruction méthodique des services publics en vue de leur privatisation. Il apporte également son expertise de l'histoire de la Sécurité sociale, comme pierre angulaire d'une hypothèse communiste. Sa conférence gesticulée : « *Dernier tango pour les services publics* ».



conferences-gesticulees.net

Une association pour structurer le réseau des gesticulant·e·s francophones

La *sortie de chantier* (c'est-à-dire la première présentation publique de sa conférence gesticulée) marque le début d'une nouvelle étape : il appartient désormais au ou à la gesticulant·e de présenter sa conférence et de la faire vivre. Après le stage de réalisation, marqué par une importante dynamique collective, il ou elle se retrouve maintenant un peu seul·e à porter cette nouvelle phase. Et ce, même si des liens sont souvent maintenus avec l'organisme de formation et/ou avec le collectif qui s'est formé au fil du stage.

Partant de ce constat, des regroupements et festivals ont très vite été organisés (en Bretagne, à Lyon, dans les Monts du Forez...), permettant ainsi de développer un réseau informel d'échanges entre gesticulant·e·s, relayé et amplifié par les outils numériques progressivement mis en place (liste mail de discussion, site web-annuaire des conférences, forum de discussion...). Vu le nombre grandissant de gesticulant·e·s, il était devenu compliqué de fonctionner sans structure juridique, tant pour la gestion des outils numériques que pour l'organisation de rencontres. C'est pourquoi il a été décidé d'engager les démarches pour la création d'une association.

Celle-ci a vu le jour le 23 mars 2019 lors d'une AG fondatrice à la MJC d'Oullins (69). Et l'association **conferences-gesticulees.net** (du nom de son site, qui répertorie près de 250 conférences, en France mais aussi en Belgique et en Suisse, et propose un agenda, où chaque gesticulant·e peut rentrer ses prochaines dates) a été déclarée à la préfecture du Rhône. Selon ses statuts (article 2), « *cette association a pour objet d'animer un réseau de conférencières et conférenciers gesticulant·e·s, de faciliter les échanges et les réflexions entre les membres ainsi qu'avec leurs partenaires en vue de la promotion et la diffusion des conférences gesticulées, en tant qu'outils d'éducation populaire.* »

L'association a un fonctionnement collégial autour d'un collectif d'animation (CA) et de groupes de travail (par exemple, sur l'organisation des rencontres, sur la rédaction d'un livret d'accueil, sur la définition et les critères d'une conférence gesticulée, sur les femmes gesticulantes...).

Elle sert notamment :

- à mettre en commun des outils de communication (notamment le site-annuaire-agenda, mais aussi un forum de discussions...),
- à organiser des rencontres (au moins une par an) entre gesticulant·e·s.

L'association ne vit que des adhésions de ses membres (aujourd'hui près d'une centaine) et de dons.

Pour les personnes physiques, l'adhésion est à prix libre (à partir de 1 €).

L'adhésion des personnes morales est soumise à la validation du CA.

L'ardeur, membre de l'association en tant que personne morale depuis la création de celle-ci, soutient activement cette démarche (également par la participation de certain·e·s de ses membres au CA et/ou aux groupes de travail).



Le site Internet :

<https://conferences-gesticulees.net/>

L'agenda (recherche possible par région) :

<https://conferences-gesticulees.net/events/>

Le contact :

<https://conferences-gesticulees.net/nous-contacter/>

Pour adhérer (adhésion à prix libre) :

<https://conferences-gesticulees.net/adhesion/>

Quelques formations aux conférences gesticulées

L'ardeur

102, rue Saint-Jacques 44200 Nantes
<http://www.ardeur.net>
contact@ardeur.net

La braise

66, rue du Faubourg national 67000 Strasbourg
<http://www.cooperative-labraise.fr>
contact@cooperative-labraise.fr
09 72 64 42 67.

La Boîte sans projet

24, rue Jean Jaurès, rue Ledieu (entrée D) 80000 Amiens.
<https://www.boite-sans-projet.org>
boitesansprojet@gmail.com

La coopérative citoyenne - Chambéry

<https://www.cooperativedecitoyenne.fr>
contact@cooperativedecitoyenne.fr

Pop' Combrailles - Auvergne

<https://popcombrailles.fr>

L'Étincelle - Lille

<http://l-etincelle.fr/>
contact@l-etincelle.fr

Les Tumultueuses, Lyon / Villeurbanne

<https://www.lestumultueuses.com>
tumultueuses@protonmail.com

La Volte - Bruxelles

153, rue de Loncin, 4460 Grâce-Hollogne Belgique
<https://lavoiteblog.wordpress.com/>
collectiflavolte@riseup.net

Conférences gesticulées en Belgique

<https://conferences-gesticulees.be/>
conferencesgesticuleesbelgique@gmail.com

La Bourrasque - Alençon

61210 Saint Honorine la Guillaume
ptitenoe@gmail.com

Université Populaire Gesticulante dau Clapas - Montpellier

<https://upgclapas.wordpress.com>
upgc.montpellier@gmail.com

La conférence gesticulée



Histoire, analyse et méthode

Une forme de parole militante s'est invitée dans l'espace public depuis 2005 : la conférence gesticulée. Forme scénique qui n'est pas du théâtre, forme militante qui n'est pas du discours mais qui interroge nos expériences de la vie et du travail. Un retour à la racine de nos problèmes pour dévoiler, analyser et dénoncer les systèmes de domination.

L'équipe de L'ardeur a pensé que l'heure était venue de transmettre une synthèse de ce que nous avons compris des conférences gesticulées et de leurs effets, de ce mouvement foisonnant, construit au sein d'un réseau de collectifs d'éducation populaire politique.

Rappels historiques, témoignages de gesticulant·e·s, repères méthodologiques et analyses politiques se mêlent pour tenter de cerner cet objet insolite inscrit dans le renouveau de l'éducation populaire politique.

Puisse cette contribution donner envie de se lancer dans l'aventure et de rejoindre un stage de réalisation de sa conférence gesticulée.
« Faire une conférence gesticulée, c'est secouer la gangue de pesanteur institutionnelle qui fait de nous des agents d'un rouage et c'est décider de redevenir humain·e s ».

L'ardeur
Education populaire politique

contact@ardeur.net

ISBN 978-2-9586194-0-4
EAN 9782958619404

14 €

